STARFIX

MAGAZINE CINEMA-VIDEO DE L'AVENTURE, DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION

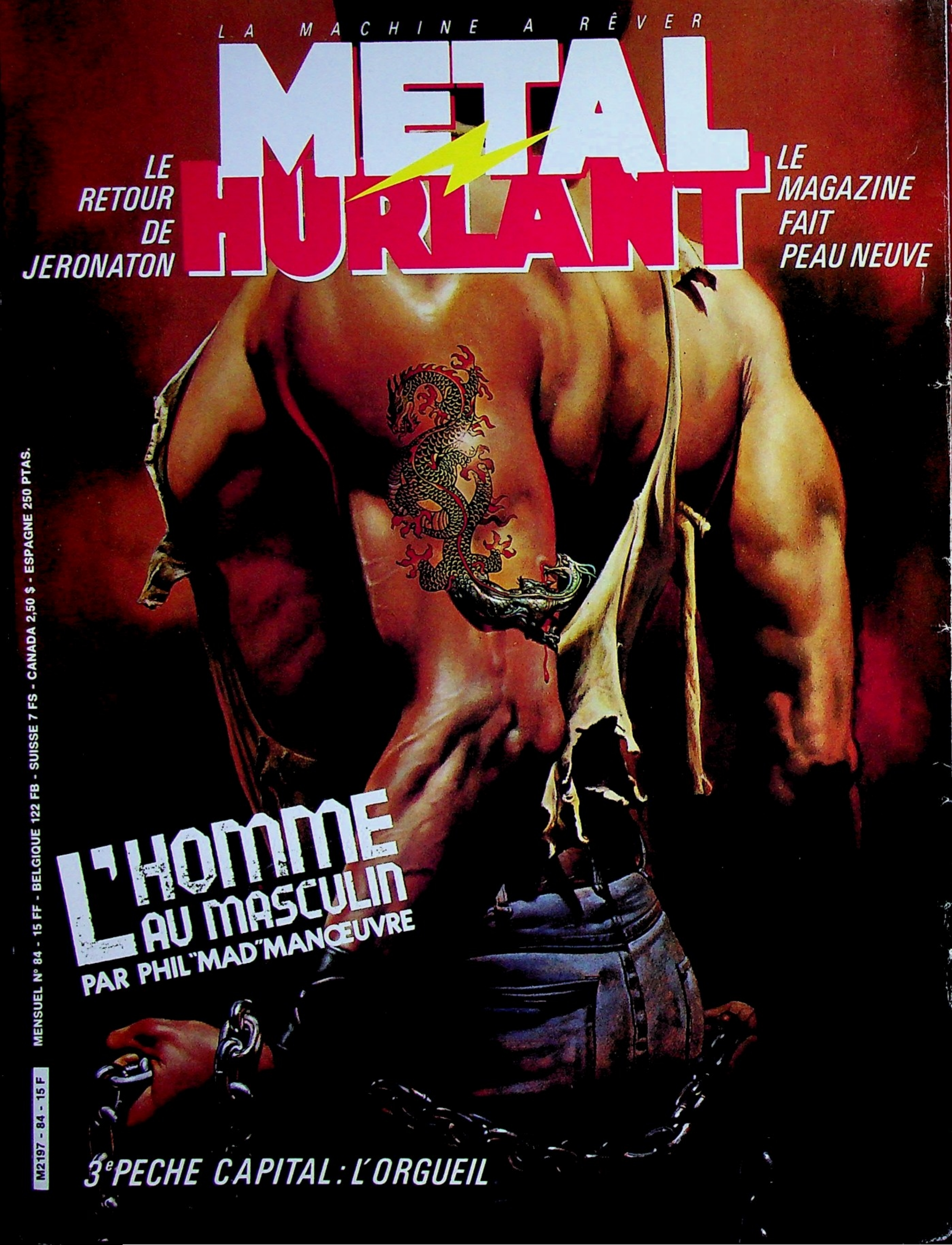
SPECIAL ACTION !

R. CASARO

RAMBO
stallone se déchaîne!
LOOKER
HEROIC FANTASY



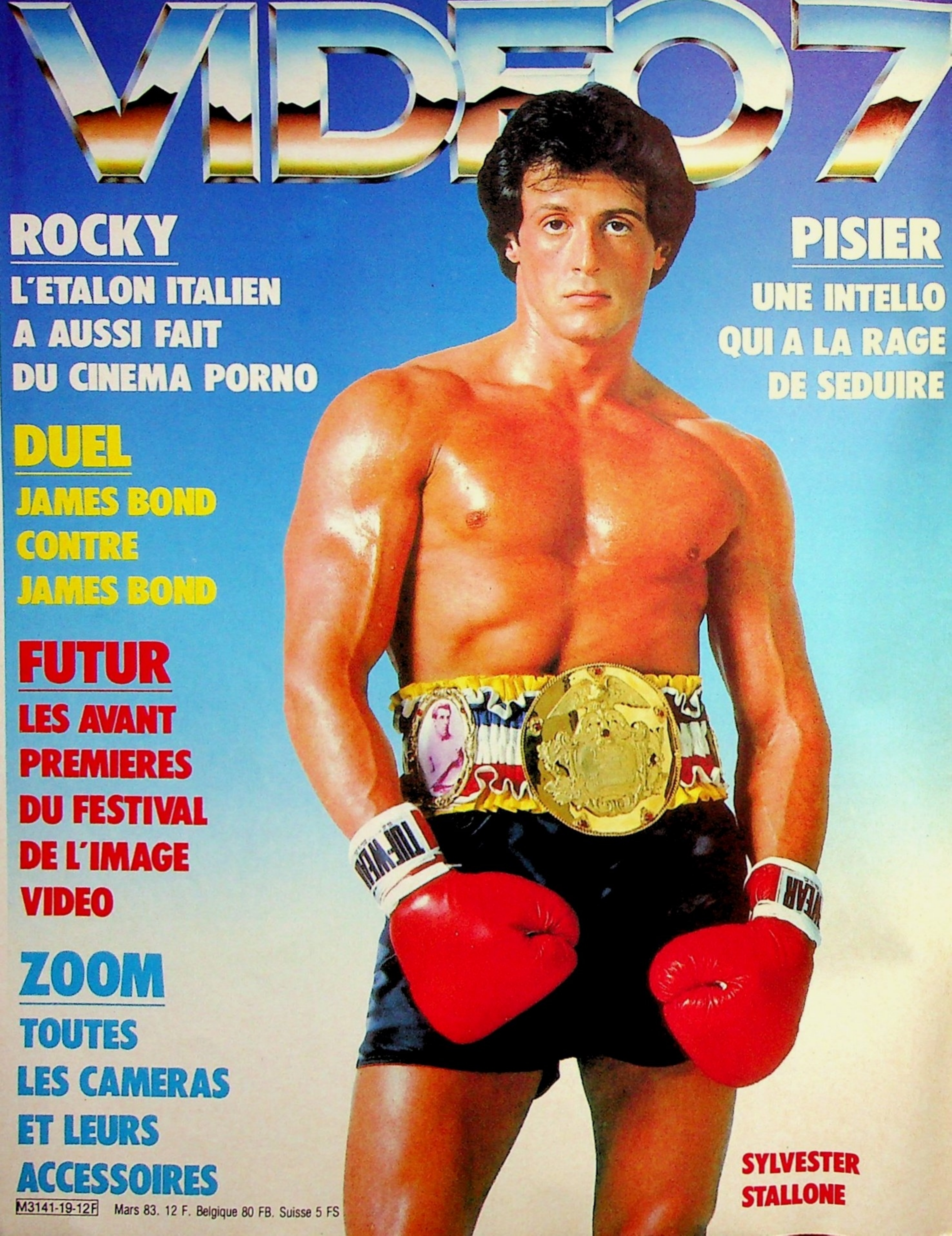
M 2654 - 2 - 15 F N° 2 - MARS 83 - 15 F-MENSUEL EN VENTE LE 20 DE CHAQUE MOIS


LA MACHINE A RÊVER
METAL HURLANT
LE RETOUR DE JERONATON
LE MAGAZINE FAIT PEAU NEUVE
MENSUEL N° 84 - 15 FF - BELGIQUE 122 FB - SUISSE 7 FS - CANADA 2,50 $ - ESPAGNE 250 PTAS.
L'HOMME AU MASCULIN
PAR PHIL "MAD" MANŒUVRE
3e PECHE CAPITAL : L'ORGUEIL
M2197 - 84 - 15 F

SOMMAIRE

STARFIX N° 2, Mensuel - Dépôt légal Février 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 1 : 100000 exemplaires - Directeur de publication : Christophe Gans - Rédacteur en chef : Doug Headline - Secrétaires de rédaction Nicolas Boukrief, Dominique Monrocq - Comité de rédaction : Nicolas Boukrief, François Cognard, Doug Headline, Christophe Gans, Frédéric Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - Avec le concours de Isabelle Dominati et Fred Gordon et la participation extraordinaire de Jean-Patrick Manchette - Direction artistique/Maquette : Katell Postic - Attachée de presse : Fabienne Renault - Dessinateur : Jacques Terpant - Publicité : Jacques Villâtte - Documentation : Daniel Bouteiller - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure : CERAT Elysées Colortype, Renommée - Imprimé par les Presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de la rédaction : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F ; RC en cours - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion FRANCE : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N°ˢ) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents, ou suggestions est vivement encouragé, mais il ne sera répondu qu'aux demandes de correspondance accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

Remerciements : Artistes Associés, Arts et Mélodie, Cinéma International Corporation, Crystal Films, Hollywood Vidéo, Médusa Production, Platinium Vidéo, PSO, SN Prodis, Tridis, 20th Century Fox, VIP, Walt Disney Production, Warner-Columbia, ainsi que, Patricia Balis, Simona Benzakian, Marc Bernard, Pierre Carboni, Adriana Chiesa, Patrick Clarisse, Michèle Darmont, Caroline Decriem, Marie-Christine Fontaine, Elizabeth Gagarine, Jean-Luc Gilles, Allan Howart, Victor Kerdoncuff, Christophe Lemaire, Jean-François Meyer, Lydia Pintiaux, Eva Simonet, Paul Tergheist, Jean-Pierre Vincent, Jean-Jacques Vuillermin, Frank Zito.


VIDEO 7
ROCKY
L'ETALON ITALIEN
A AUSSI FAIT
DU CINEMA PORNO
PISIER
UNE INTELLO
QUI A LA RAGE
DE SEDUIRE
DUEL
JAMES BOND
CONTRE
JAMES BOND
FUTUR
LES AVANT
PREMIERES
DU FESTIVAL
DE L'IMAGE
VIDEO
ZOOM
TOUTES
LES CAMERAS
ET LEURS
ACCESSOIRES
SYLVESTER
STALLONE
M3141-19-12F
Mars 83. 12 F. Belgique 80 FB. Suisse 5 FS

EDITO

SYLVESTER STALLONE EN COUVERTURE.

DÉCONCERTÉS???
ON VOUS AVAIT BIEN DIT QUE STARFIX VOUS RÉSERVAIT DES SURPRISES!

ON VOUS AVAIT BIEN DIT QUE STARFIX S'OCCUPERAIT DE TOUT CE QUI BOUGE SUR LES ÉCRANS!

DE L'ACTION! DE L'ACTION! ENCORE DE L'ACTION!

PAS DE MONSTRES SANGUINOLENTS DANS CE NUMÉRO, MAIS DES TAS DE COUPS DE FEU, DE POURSUITES, DE BAGARRES!

PAS DE VAISSEAUX SPATIAUX, MAIS DES FILLES MAGNIFIQUES, DES BARBARES DU FUTUR, DES FUSILS-MITRAILLEURS!

AVEC CE NUMÉRO 2, STARFIX DÉPLOIE SES AILES ET ATTAQUE EN PIQUÉ SUR SES OBJECTIFS DE PRÉDILECTION : L'AVENTURE ET LE RÊVE!

LISEZ CE NUMÉRO ET VOUS VERREZ QUE LES FANS D'ACTION SE PASSIONNENT AUSSI POUR LOOKER, QUE LES FANS DE FANTASTIQUE CRAQUENT SUR RAMBO, ET QUE LES AUTRES ADORENT TOUS LA ZONE Z DE DAN BRADY OU LA CHRONIQUE DE VIDÉOCLIPS!

BEL ÉCLECTISME QUE CELUI DE STARFIX, DÉCIDÉMENT! ET CE N'EST PAS FINI! DANS LES MOIS À VENIR, NOUS ABATTRONS DE NOUVELLES CARTES, ET CROYEZ-MOI, STARFIX A UNE MAIN GAGNANTE!

DE TOUTE FAÇON, QU'IL S'AGISSE DE « MAD MAX CONTRE LES ZOMBIS » OU DE « L'INVASION DES MUSARAIGNES ATOMISÉES », ON VOUS TIENDRA AU COURANT AVEC NOTRE DYNAMISME SANS ÉGAL!

ENFIN, BREF, TOUT ÇA POUR VOUS DIRE QU'ON N'A PAS FINI DE VOUS FAIRE SURSAUTER.

LE CINÉMA BOUGE, NOUS AUSSI, VOUS AUSSI!

QUELLE ÉNERGIE!

(BON SANG! J'AI RÉUSSI À BOUCLER MON ÉDITO! JE VAIS ENFIN AVOIR LE DROIT D'ALLER DORMIR!)

DOUG HEADLINE





LE PRIX DU DANGER

Les poivrots-spectateurs et les vignerons-producteurs peuvent se réjouir. Il est là ! Il est bien là ! Le Boisset nouveau est arrivé. Bien lourd, bien gras, bien croupi comme on l'aime. C'est l'adaptation de la nouvelle géniale de Robert Sheckley du même nom parue en 57, un projet que Boisset traîne comme un boulet depuis vingt ans sans avoir jamais réussi à le monter. Dire que Carpenter, Sturges, Pollack et Lumet ont tous envisagé de tourner ce même sujet... On l'a échappé belle ! Encore un peu et l'impérialisme yankee empêchait Yves Boisset de faire un beau film, franc, engagé, en un mot digne de son auteur (ça en fait 4). Pauvre Yves, qui s'ennuyait ferme depuis le 10 Mai ! Qu'est-ce que ça peut bien faire depuis le 10 Mai, un intello "de gauche" ? Entrer au gouvernement ou s'ennuyer ferme. Pour Boisset, écarté des postes de haute responsabilité qu'il méritait (à cause de manœuvres souterraines ou de son incompétence notoire ?), il ne restait que l'ennui.

Comment a-t-il fait pour si bien nous communiquer son état personnel ? Pourtant, le court récit de Sheckley qui racontait l'escalade d'un concurrent dynamique dans des jeux télévisés toujours plus dangereux, ne présentait aucune faille, aucun temps mort.

Alors comment ? Comment Boisset a-t-il pu nous faire ressentir tant d'ennui et d'exaspération à la vue de son film ? Est-ce le poignant réquisitoire contre le péril télévisuel prononcé par Andréa Ferréol (qui se prend de plus en plus pour Annie Girardot et arbore un badge Solidarité...) ? Est-ce Piccoli, exécrable, qui postillonne à grands jets sur les figurants impavides ? Est-ce Lanvin qui fait des pieds et des mains (plutôt des pieds, en fait) pour emmener Lazure sous les palmiers ? Est-ce l'utilisation d'une bassesse extrême de plans réels du Tiers-Monde pour faire passer un "message social" inepte ? Est-ce la nullité de tous les acteurs, la musique pompée sans scrupules sur LA MORT AUX TROUSSES, est-ce le héros qui entre dans le RER à Paris et en sort à Belgrade ? Pourquoi, mais pourquoi ?

Tout simplement parce que Boisset est toujours aussi prétentieux, toujours aussi démago, toujours aussi réactionnaire. Et parce qu'il vient de réaliser l'œuvre de sa vie, et du même coup, le plus mauvais film français de ces dix dernières années.

N.B & D.H ■

FICHE TECHNIQUE :

LE PRIX DU DANGER. France. 1982.
PR : Norbert Saada. R : Yves Boisset.
PH : Pierre-William Glenn. SC : Yves Boisset et Jean Curtelin d'après The Prize of Peril de Robert Sheckley. MUS : Vladimir Cosma.
MONT : Michelle David. 1 h 39. DIST : U.G.C. (26/1). Avec : Gérard Lanvin (François Jacquemard), Michel Piccoli (Frédéric Mallaire), Marie-France Pisier (Laurence Ballard), Bruno Cremer (Antoine Chirex), Andréa Ferreol (Elizabeth Worms), Gabrielle Lazure (Marianne).

THE VERDICT

Ce n'est pas demain que Sidney Lumet fera un film qui ne soit pas porteur d'un message, chargé d'intentions. Ce qui ne signifie pas forcément que Lumet ne fait pas de bons films. Son dernier, LE VERDICT, a maille à partir avec le système juridique américain. Un avocat loser et alcoolique – Paul Newman – est chargé d'une affaire d'erreur médicale . Son adversaire : le plus grand cabinet d'avocats au service de l'archevêque de Boston, à qui appartient l'hôpital où, quatre ans auparavant, une jeune femme a sombré dans le coma.

Sidney Lumet n'a rien perdu de l'intérêt qu'il portait au jeu des institutions américaines. Après la trilogie policière new-yorkaise – SERPICO (1974), UN APRES-MIDI DE CHIEN (1975), LE PRINCE DE NEW YORK (1981) –, retour à l'observation de l'appareil juridique. On ne peut s'empêcher de penser à DOUZE HOMMES EN COLERE (1957). Vingt-cinq ans après, le discours est le même. Il ne s'agit pas, dans "LE VERDICT" de rendre justice à Deborah Ann Kaye, mais au moins de lui en donner la possibilité. De même le huitième juré (H. Fonda) dans DOUZE HOMMES EN COLERE, sans être convaincu de l'innocence de l'accusé s'efforçait de faire jouer à plein le principe selon lequel le verdict dépend exclusivement de douze citoyens formant jury. Mais de DOUZE HOMMES EN COLERE au VERDICT le point de vue change : on passe de l'accusé et son jury à la plaignante et son avocat. Le premier se déroulait à huis clos, le second erre dans les couloirs de l'hôpital, sur les marches du palais de justice, toujours à l'orée d'un lieu, en marge, comme le personnage principal.

Lumet nous a habitués, de L'HOMME A LA PEAU DE SERPENT à NETWORK, à des variations de styles alertes et fréquentes. Entre LE PRINCE DE NEW YORK (1981) et LE VERDICT (1982) le changement est évident. Nous voici dans un film noir qui aurait pris des couleurs. Les rouges et ors de l'archevêque de Boston, savamment agencés par A. Bartkowiak, directeur de la photographie, ont dû déteindre sur toute la pellicule. Sous les lumières blondes et rousses, décors et visages ont un aspect patiné. Tout y est à la fois confortable et suranné. Un temps pesant, déformant, semble être passé sur des personnages vieillis – Newman et Mason dont les cheveux rivalisent de blancheur y sont admirables. Rampling joue consciencieusement son rôle, qui se borne à accepter l'alcool qu'on lui offre –. La ville de Boston elle-même est engourdie par le pouvoir paralysant de l'argent et de l'église. Pour cette intrigue située en 1979, Lumet réussit le tour de passe-passe de contourner tout immeuble moderne et tout accessoire contemporain. Sauf un polaroïd. Frank Galvin – Newman – s'en sert pour photographier ce qui reste de sa cliente, pitoyable corps moins vivant que la machine à respirer sur laquelle il est branché. C'est alors que **cela** se produit. Immobilité de la caméra, immobilité du papier sur lequel une image va prendre corps. Photographie grise et cahotique qui lentement se révèle dans un mouvement inverse à celui par lequel Deborah Ann Kaye est passée de vie à coma. Ce corps inerte s'anime pour la dernière fois sous les yeux hagards de Galvin et, au moment où l'image se stabilise enfin, il comprend que l'affaire est cruciale.
"This is not a case, this is THE case."

ISABELLE DOMINATI ■

FICHE TECHNIQUE :

THE VERDICT (The Verdict)
U.S.A. - 1982. PR : Richard D. Zanuck et David Brown. R : Sidney Lumet. SC : David Mamet d'après le roman de Barry Reed. PH : Andrzej Bartkowiak. MUS : Johnny Mandel. DEC : Edward Pisoni. MONT : Peter Frank. 2 h 08. DIST : Fox-Hachette (16/2).
Avec : Paul Newman (Franck Galvin), Charlotte Rampling (Laura Fischer), Jack Warden (Mickey Morrissey), James Mason (Ed Concannon), Milo O'Shea (Le Juge Hoyle), Edwards Binns (L'Evêque Brophy), Wesley Addy (Le Docteur Towler).



L'EMPRISE
The Entity

Frank De Felitta, qui collectionne les best-sellers avec ***Audrey Rose*** et ***The Entity,*** est malgré tout loin de faire l'unanimité. Mais, alors que Stephen King ne se prive pas de remarques acerbes, on ne peut négliger avec dédain un auteur qui, même avec des moyens ouvertement racoleurs, a le mérite de toucher un large public. Par contre, dans une optique radicalement différente, le metteur en scène a tiré du réalisme outrancier, voire à la limite du pornographique, de l'écrivain, un film de classe, épuré, plus proche de l'horreur intellectuelle que du choc viscéral.
L'EMPRISE appartient à cette catégorie d'œuvres qui suscite la réflexion chez le spectateur, qu'elle soit évidente ou sous-jascente. Ainsi, le sujet crucial n'est plus le viol, mais plutôt la détermination du rôle de la parapsychologie dans notre société. Ces deux questions sont amenées par un postulat établi par l'image : l'oscillation d'une femme entre son psychiatre et des "chercheurs parallèles" afin de mettre fin aux agressions répétées qu'elle subit.
Mais si le fond est aisément perceptible par tous, la forme a de quoi surprendre plus d'un, a fortiori les lecteurs du roman. Car si, en fin de compte, les cadrages peu orthodoxes du réalisateur ne représentent en fait que l'expression d'une manière de filmer comme une autre, le principal problème de l'œuvre réside dans l'édulcoration généralisée des moments forts du livre. On se retrouve alors face à l'horreur "soft", totalement dénaturée, et rendue sans signification, qui caractérisait les transpositions à l'écran de ***La Maison des Damnés*** de Matheson (avec aussi un viol commis par une entité tangible et invisible) ou de ***Ghost Story*** (LE FANTOME DE MILBURN) de Peter Straub.
Heureusement, Sidney Furie parvient plus facilement à son but que ses prédecesseurs, mais surtout parce que son sujet se prête mieux à un tel "assainissement". La détresse de Carla Moran (superbement interprétée par Barbara Hershey), permet une identification plus complète que les angoisses de quatre vieillards devant la résurgence d'un passé maudit.
Quoiqu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'imaginer l'impact qu'aurait pu avoir au cinéma une adaptation fidèle de ***The Entity.*** Mais Sidney J. Furie n'était peut-être pas l'homme d'une telle situation...

DOMINIQUE MONROCQ ■

Voir article et fiche technique dans le n° 1.
Dist. : 20th Century Fox (23/2).



WESTERN EN RELIEF

WESTERN EN RELIEF : a-t-on bien mesuré le cynisme de ce titre français qui n'annonce pas un film, mais "vend" un **genre** et un **procédé,** rejoignant ainsi la politique de ces salles pornographiques qui affichent "Deux grands films au même programme", sans préciser lesquels ?

Il est vrai qu'ici, il n'y a pas à proprement parler de film à annoncer. Caricature de caricature – c'est le western **italien** qui sert de référence – COMIN' AT YA ! n'a aucune cohérence. Les lenteurs de Sergio Leone, redoublées et "expliquées" par le relief, deviennent insignifiantes. Il n'y a plus cette force **absurde** qui obligeait ailleurs un Django, vengeur surgi d'un Au-Delà sans raison apparente, à traîner constamment un cercueil derrière lui. Le Bon Héros de COMIN' AT YA ! s'oppose laborieusement aux deux proxénètes qui lui ont volé sa femme au début. Il les capture. Ils lui échappent. Ils le capturent. Il leur échappe. Dans le meilleur des cas, cette lutte prend les allures d'un TOM ET JERRY.

L'utilisation du relief est à la mesure de la subtilité du scénario. Fort peu satisfaisant du point de vue technique – gros plans flous, sous-titres illisibles –, le procédé est uniquement employé comme un "gadget" : noix, yoyo, flèches, rats, déboulent sur la figure du spectateur avec une régularité besogneuse et lassante, cet usage systématique du "relief pour le relief" entraînant souvent des angles de prises de vue incongrus et incompréhensibles. Les deux ou trois moments de bonheur, telle cette perspective d'un cheval courant à travers une plaine, sont d'une simplicité telle qu'ils ne peuvent être qu'involontaires. Pris dans son ensemble, COMIN' AT YA ! est à peu près aussi insipide que le documentaire de mode – en relief lui aussi ! – qui lui sert d'avant-programme.

FREDERIC ALBERT LEVY ■

FICHE TECHNIQUE :

WESTERN (Comin' At Ya). U.S.A. - 1981. PR : Tony Anthony. R : Ferdinando Baldi. SC : Lloyd Battista, Wolf Lowenthal, Gene Quintano. D'après une histoire originale de Tony Petito. PH : Fernando Arribas. MUS : Carlo Savina. DEC et COST : Luciana Spadoni. SFX : Fredy Unger. MONT : Franco Fraticelli. DIST : Tridis. Durée : 91'. (12/1). Avec : Tony Anthony (H.H. Hart), Gene Quintano (Pike), Victoria Abril (Abilene), Ricardo Palacios (Polk), Lewis Gordon (le vieil homme).



MEURTRES EN TROIS DIMENSIONS
les tueurs de relief

VENDREDI 13 le film, vous connaissez ?.. Voilà le troisième mouvement.
1re équation : Quel que soit un tueur fou, si et seulement si on lui associe une douzaine d'adolescents campeurs, niais et chauds lapins, on obtient un massacre généralisé.
2e équation : Quelle que soit une pièce sombre, si et seulement si on y confronte le tueur fou et deux des adolescents niais, on obtient dans un premier temps, la rencontre des adolescents qui s'épouvantent mutuellement, et dans un deuxième temps, les meurtres successifs des deux adolescents par le tueur fou, qui s'était jusque-là habilement dissimulé dans un coin de la pièce sombre.
3e équation : Quel que soit un critique moyen, amateur de cinéma d'horreur, si et seulement si on l'associe par trois fois (VENDREDI part 1, 2, 3) à un film de ce genre, on obtient un meurtrier potentiel, en proie à de violents accès de fureur, et prêt à manger toutes les copies des films en question...
Dan Brady, l'auteur de ces quelques lignes, vient de quitter le bureau de rédaction, un cutter à la main...
Je me permets de reprendre : cette suite lamentable adulée par les américains (Ah ceux-là des fois...) bénéficie donc du procédé relief, pas mal galvaudé ces temps-ci. On chausse les lunettes et c'est parti : couteaux, yoyos, flèches de fusil sous-marin, manches de fourches et même (ça, c'est drôle) un œil qui jaillit de son orbite... On se prend tout en pleine figure. Malheureusement, au bout de vingt minutes, la nullité intégrale du scénario **ET** de la mise en scène prend définitivement le dessus. C'était prévisible : les auteurs, déjà tellement peu préoccupés de construire une histoire supportable lors des deux tentatives précédentes, ont concentré cette fois leurs efforts sur le relief. Alors, pour ce qui est de la vraisemblance et de la nouveauté des événements, vous repasserez...
Ah si : à la toute fin (après les 5 ou 6 rappels habituels), le tueur passe le relais à sa vieille mère décomposée. On attend impatiemment le(s) reste(s) de la famille dans les prochaines suites...

F C ■

MEUTRES EN TROIS DIMENSIONS (friday the 13th part 3 in 3-D). U.S.A. 1982. PR : Frank Mancuso Jr. R : Steve Miner. SC : Martin Kitrosser, Carol Watson. PH : Gerald Feil. MUS : Harry Manfredini. SFX RELIEF : Peter Schindler. SFX MAQ : Doug White. MONT : George Hively. 1h 30. DIST : CIC Avec : Dana Kimmel (Chris).





L'HOMME AU MASQUE DE CIRE.

Contrairement à la plupart des autres films "en relief", L'HOMME AU MASQUE DE CIRE n'a pas pour suprême ambition d'envoyer le plus grand nombre possible de projectiles au visage du spectateur. A l'exception d'une scène destinée à épater le bourgeois – et d'ailleurs immédiatement avouée comme telle –, où l'on voit un joueur de Jocari réaliser avec sa balle et sa raquette toutes les figures qu'on peut imaginer, l'utilisation du relief frappe par sa discrétion, par son caractère "tranquille". Assez vite, grâce à ce parti pris, grâce aussi à la qualité technique du procédé de double projection, le spectateur s'installe dans cet univers en trois dimensions, et finit presque par l'oublier.

En fait, L'HOMME AU MASQUE DE CIRE peut bien se passer d'utiliser le relief de façon spectaculaire, dans la mesure où le relief est l'essence même de son sujet : à des degrés divers, les différents personnages s'efforcent de découvrir autre chose derrière les apparences ; sous une perruque noire se cachent des cheveux blonds ; sous la couche de cire des mannequins se dissimulent des corps humains ; et sous le masque du titre un autre masque. Et si l'intrigue "policière" qui gouverne le récit reste quelque peu naïve, elle a le grand mérite d'être d'un bout à l'autre sous-tendue par ce tour de passe-passe qui consiste à utiliser le relief pour mieux cacher, et non révéler, la vérité. Ces rues sombres, ces reconstitutions de crimes violents contribuent d'ailleurs à créer une atmosphère dans laquelle Sherlock Holmes ne se sentirait pas dépaysé.

L'HOMME AU MASQUE DE CIRE est cependant bien plus qu'une malicieuse construction formelle. A travers son histoire de sculpteur fou qui, privé de ses mains, n'hésite pas à tuer des gens pour refaire vite et **mieux** ses statues détruites, le film pose, avec certes l'ironie macabre de rigueur dans un film d'épouvante, la question même de la création artistique, et annonce bien en avance – il a été en 1953 – le débat qui ne manque pas de se poser aujourd'hui à propros des films de **gore**. Jusqu'où l'art doit-il et peut-il imiter la réalité, particulièrement lorsque celle-ci est repoussante ? Malgré la clarté du récit, il n'est pas sûr que le spectateur puisse dire sans réfléchir si la tête coupée de Bronson qui clôt le film est la vraie tête ou une tête en cire. Ainsi le héros incarné par Vincent Price n'est-il pas seulement un descendant du Fantôme de l'Opéra, autre artiste déshérité ; c'est également un parent de Frankenstein, comme le monstre d'ailleurs la similitude de leurs deux laboratoires. L'illustre baron, lui aussi, tue pour réaliser son rêve de création de la vie. Autrement dit, le relief sort de l'écran comme pour donner une âme à ces mannequins inanimés. Est-ce un hasard si, sans nul doute, le meilleur film en relief réalisé à ce jour avec L'HOMME AU MASQUE DE CIRE, c'est-à-dire celui où l'on ne peut séparer le relief du sujet traité, est le FRANKENSTEIN de Paul Morrisey ?

Un jeu ambigu se dessine alors entre le film et le spectateur, et le bient-être de celui-ci, signalé plus haut, est loin d'être le fruit du hasard. Les mouvements dans l'espace ne se font pas tant de l'écran vers le public que du public vers l'écran, la scène la plus significative à cet égard étant celle où l'on prend véritablement Bronson pour un spectateur qui se serait levé de son siège pour gagner le musée de cire. "De l'autre côté du miroir", en quelque sorte. Jeu ambigu parce que le public se trouve en même temps joué et complice ; satisfait et un brin mal à l'aise. Dans une situation à la fois active et passive qui n'est pas sans rappeler les manipulations de Hitchcock mettant son spectateur à la place de l'assassin. "Mise en scène" quelque peu perverse et suspecte, mais source de tant de plaisir.

F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE :
L'HOMME AU MASQUE DE CIRE (House of wax) U.S.A. 1953. 3-D. Warner Bros. PR : Bryan Foy. R : André De Toth. Sc : Crane Wilbur. PH : Bert Glennon, Peverell Marley. MUS : David Buttolph. Conseiller pour le relief : H.L. Gunzburg. DEC : Stanley Fleischer. MAQ : Gordon Bau. MONT : Rudi Fehr. Avec : Vincent Price (Henry Jarrod), Charles Buchinsky (Igor), Frank Lovejoy (Brennan), Phyllis Kirk (Sue Allen), Carolyn Jones (Cathy), Paul Picerni, Roy Roberts, Paul Cavenagh, Dabbs Greer, Ned Young.

LE CAMION DE LA MORT

Bon. Restons calmes. Je suis là pour vous parler de BATTLETRUCK, film d'action futuriste de Nouvelle-Zélande. Bien. Le problème avec ce petit film, paraît-il sans prétention, c'est qu'il s'inspire terriblement, mais alors terriblement, de MAD MAX. Et ça c'est énervant. Vraiment énervant. Enervant à un point !... Rrrrrhhaaaa !!!... A moi mes barbares, massacrez-moi tous ces babas-cool ! Toi, occupe-toi des femmes. Wez, rattrape le héros lamentable qui fuit sur sa mobylette d'occasion. Charge-toi de lui ! Qu'aucun de ses os ne reste entier. Quant à moi, laissez-moi le méchant ! Je vais lui apprendre, moi, ce que c'est que le vice. Quand il sortira de mes mains, même le réalisateur ne le reconnaîtra pas. Allez ! Faites gicler les cervelles ! Mettez tout à feu et à sang ! Qu'il ne reste rien, rien, de BATTLETRUCK. Pas le plus petit bout de pellicule. Non mais c'est vrai ! Avec des films pareils, c'est normal que le désastre nucléaire fasse peur.

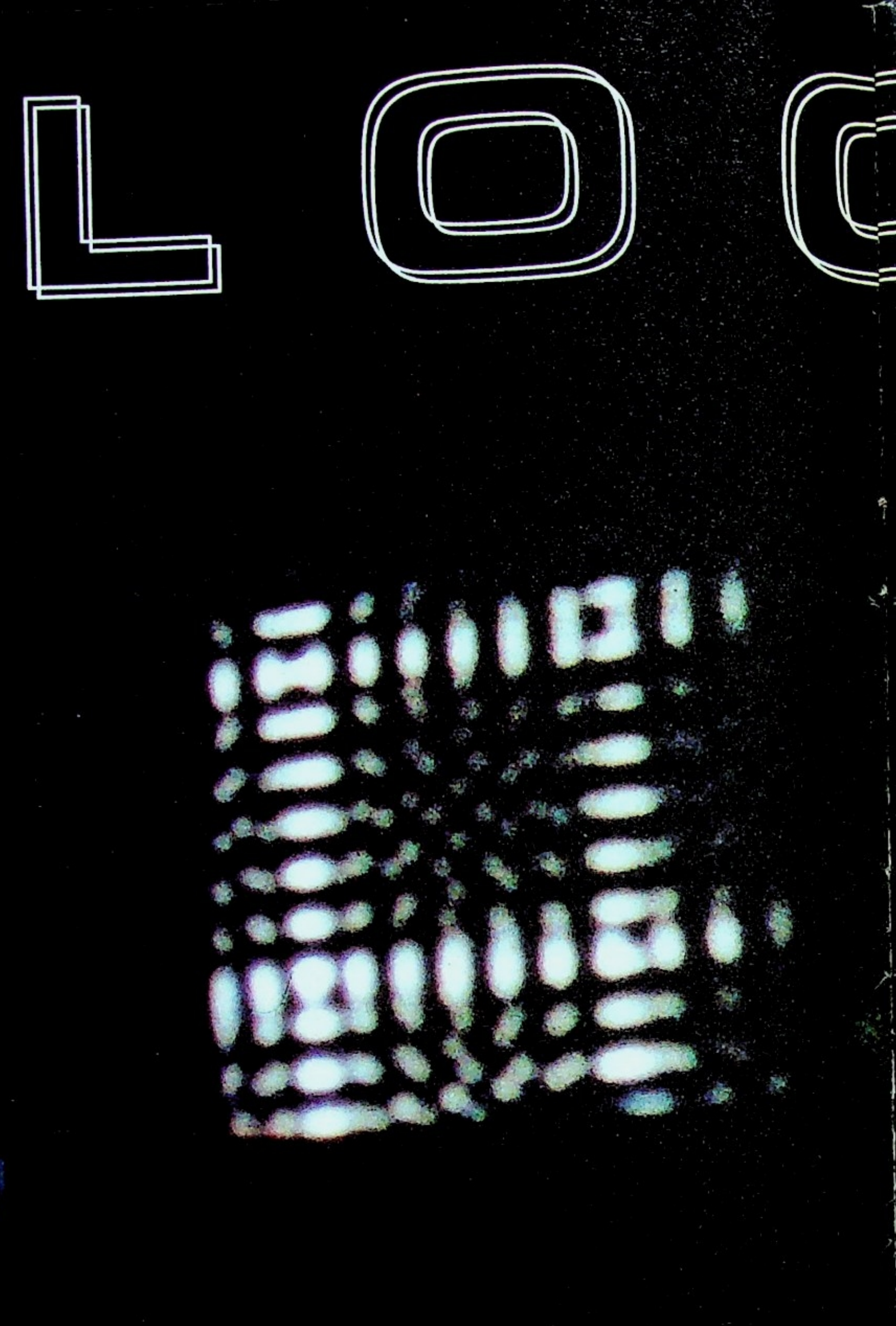
NICOLO HUMUNGUS ■

FICHE TECHNIQUE :
LE CAMION DE LA MORT (Battletruck) A New World Pictures Release. PR : Lloyd Philips, Rob Withehouse. R : Harvey Cokliss. SC : Irvin Austin, John Beech, Harvey Cokliss, sur une histoire de Michael Abrama. PH : Chris Menges. DEC : Ron Highfield. CONCEPTION DES VEHICULES : Kai Hawkins. COSTUMES : Christine West. 91 mn. 1981. Nouvelle-Zélande. Avec : Michael Beck (Hunter), Annie McEnroe (Corlie), James Wainwright (Sraker), John Ratzenberger (Rusty).

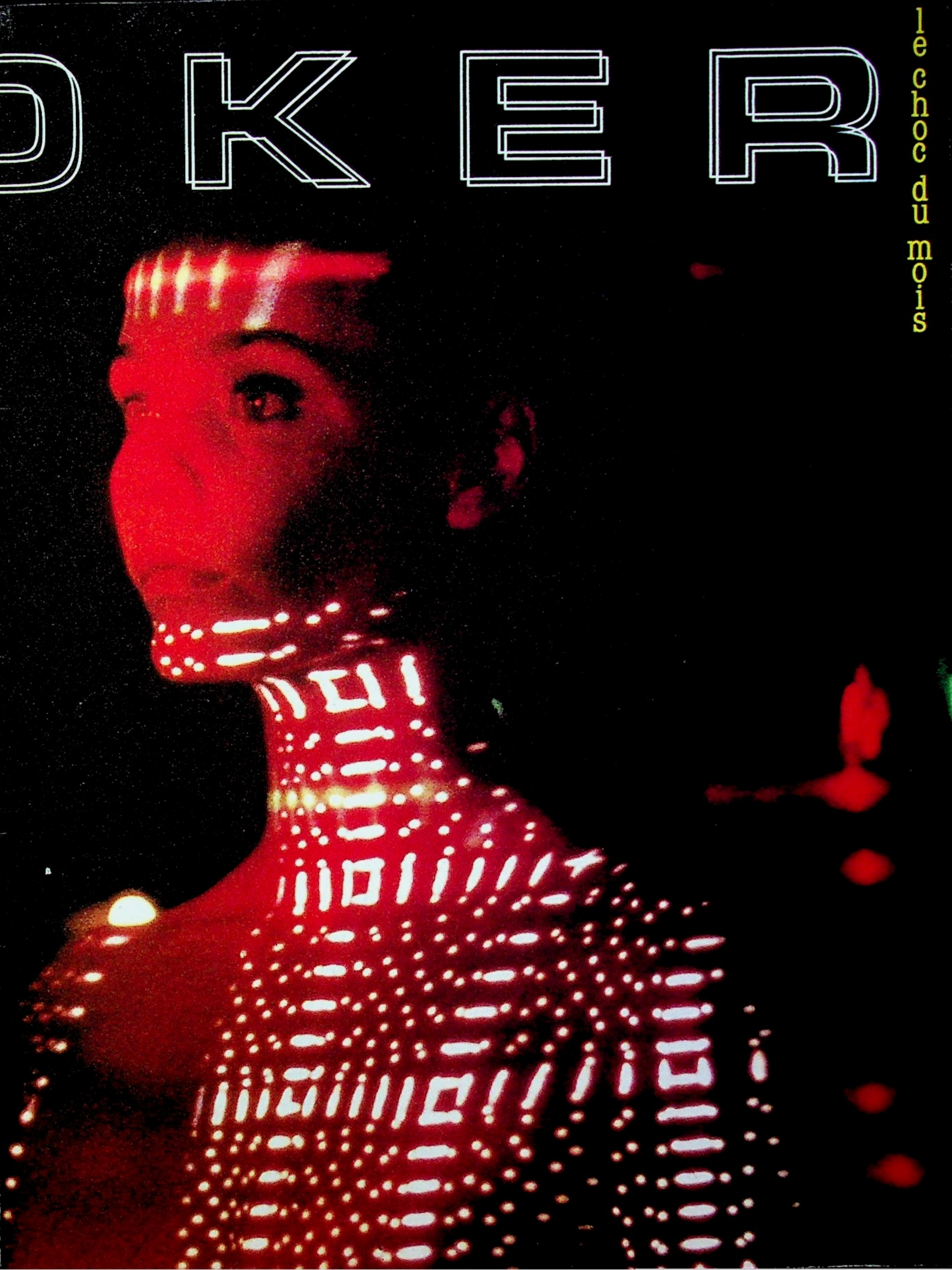
AVORIAZ 83 CHEZ VOUS GRACE A SERGIO GOBBI



LOO



Amateurs d'Hitchcock et de PLAYBOY réjouissez-vous! LOOKER sort enfin sur nos écrans! Il était temps. Encore un peu et le dernier Michael Crichton nous passait sous le nez.
A vrai dire, cela n'aurait rien eu de vraiment surprenant en regard de sa carrière aux U.S.A. En effet, à peine distribué, LOOKER se vit tout aussitôt retiré de l'affiche. En tout et pour tout : deux semaines d'exploitation seulement pour un film promis à se tailler une place honorable au Box Office U.S... Incompréhensible.
Aussi, bande de petits veinards, considérez comme un privilège de voir LOOKER aujourd'hui! Voilà une chance que nous envie bon nombre de nos petits camarades yankees. Car, croyez-nous, ce film vaut bien plus que l'oubli dans lequel il a trop vite été relégué. Voilà à n'en pas douter l'un des événements de cette année 83 et, par la même occasion, le chef d'œuvre de Michael Crichton, entre autre réalisateur du très sympathique MONDWEST (Souvenez-vous, Yul Brynner en robot-tueur implacable...) et surtout du magnifique MORTS SUSPECTES.
Raffiné jusqu'au bout des ongles (vernis), LOOKER joue essentiellement la carte de l'élégance. Exit Tobe Hooper et William Lustig, Wes Craven et William Friedkin, l'heure est au Thriller classe. Car dépassant la vision très noire des années 70, le cinéma américain revient au lyrisme distingué qui avait fait sa réputation. Dans la lignée d'un Coppola ou d'un Schrader, Michael Crichton retourne, en effet, à une visualisation claire de l'univers américain. N'entendez pas par là qu'il refuse d'y voir la moindre faille mais pour lui, tout comme vingt ans plus tôt pour Hitchcock, la lucidité, l'inquiétude face aux défaillances du système ne passe pas forcément par un noircissement radical du contenu de l'image.
On ne trouvera donc pas d'hôtels crasseux, d'ouvriers stressés ou de prostituées égorgées dans LOOKER mais plutôt des appartements luxueux, des mannequins insouciants et des businessmen sans scrupules. Mais que les avides de propos progressistes ne détournent pas les yeux! Comme à son habitude Michael Crichton inscrit son récit dans un univers sociologique et culturel précis. Sa cible cette fois-ci : la Télévision. Par le biais d'un scénario (à peine) futuriste, il en démonte les mécanismes de manipulation et donne à son film des allures préventives, voire même didactiques, comme les U.S.A. n'avaient plus su nous en donner depuis le Alan Pakula de la belle époque (celle de A CAUSE D'UN ASSASSINAT).
Le principal intérêt de LOOKER n'est pourtant pas là. Comme tout chef d'œuvre du cinéma américain, sa valeur vient avant tout de l'impact visuel qu'il provoque. A ce titre, Crichton nous propose aujourd'hui, par le biais d'un thriller terriblement efficace, des images totalement inédites. C'est en cela qu'il s'impose comme un auteur résolument moderne. Le temps de le considérer comme l'un des plus grands est sans doute arrivé.


OKER
le choc du mois

■ Comment *Tay Garnett* peut-il être encore en train de tourner, vu qu'il est mort il y a cinq ans? L'Echo du mois dernier sur **TIMBER TRAMPS**, son "nouveau" film, n'était qu'un canular! Chaque mois dans nos pages de "Nouvelles brèves", se glissera une semblable erreur! Détectives, à vos loupes! Les lecteurs qui auront trouvé la fausse information recevront une surprise!

■ Un téléfilm d'aventures ambitieux et français, c'est **LE FOU DU DESERT** avec *Mathieu Carrière* dans le rôle de Conrad Killian : l'homme qui découvrit le pétrole du Sahara. C'est une série de 4 épisodes d'une heure réalisée par *Jacques Androuel*.

■ **CLASS 1984** de *Mark Lester* a été retiré de l'affiche pour incitation à la violence et saisi par la police en Suisse, à Berne.

■ *William Styron*, auteur du "Choix de Sophie", a été choisi pour présider le jury du prochain Festival de Cannes.

■ Le nouveau film de *John Irvin* (GHOST STORY, LES CHIENS DE GUERRE), s'intitule **THE CHAMPIONS** et conte la vie de Bob Champion, le fameux jockey britannique qui réussit à vaincre le cancer. C'est *John Hurt* qui incarne ce personnage. Le scénario est signé *Evan Jones*, la photo *Ronnie Taylor*. Commencement du tournage en Mars, en Angleterre et aux USA.

■ **TIMERIDER** réussit un beau score en première semaine aux USA (près d'un million de dollars). Pas mal pour un tout petit film!



■ *Mario Monicelli* va tourner **DON QUICHOTTE**, avec *Vittorio Gassmann* dans le rôle principal et *Albert Sordi* en Sancho Pança.

■ La suite des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE en préparation... Le scénario est de *Gloria Katz* et *Willard Huyck* (AMERICAN GRAFFITI, avec un tournage prévu en Chine, en Angleterre et en Inde. Co-produit par *Frank Marshall* et *Robert Watts*. Titre provisoire : INDIANA JONES.

■ *Michael Cimino* ne tourne plus **FOOTLOOSE**. Il s'est fâché avec le producteur *Daniel Melnick*, qui a refusé que le metteur en scène réécrive le scénario de *Dean Pickford* pour la somme de $ 200000.

■ *Roger Corman* a vendu sa compagnie de production New World Pictures pour $ 16500000. *Roger Burlage* dirige maintenant la firme. Corman conserve un poste consultatif prioritaire pendant deux ans, et produira exclusivement des films durant les douze premiers mois. Ne sont pas inclus dans la cession l'immeuble administratif à Brentwood, ainsi que le studio d'effets spéciaux...

■ **48 HOURS**, le dernier film de *Walter Hill* (voir l'article sur SANS RETOUR dans ce numéro), est un énorme succès aux U.S.A. (plus de $ 48000000 de recettes jusqu'ici). Bientôt sur les écrans français, cette histoire d'un policier blanc (Nick Nolte) et d'un criminel noir (Eddie Murphy) obligés de mener l'enquête ensemble promet bien des satisfactions.

■ *Marlon Brando* pense réaliser **FAN TAN**, qu'il a écrit, avec... lui-même dans le rôle principal. *George Englund* en est le producteur.

■ *Marvin Hamlisch* (L'ARNAQUE, L'ESPION QUI M'AIMAIT) et *Carolyn Leigh* écrivent la musique et les chansons de **VERNA THE USO GIRL**, une comédie musicale très années 40. Les fans de Jitterburg vont pouvoir se réjouir...

■ *Andrew Stevens* (FURIE) joue avec *Charles Bronson* dans **TEN TO MIDNIGHT**, dont on vous a déjà parlé.

■ Un téléfilm de 4 heures avec *Fay Grant* et *Marc Singer* (Dar dans BEASTMASTER) où un jeune homme rencontre des extra-terrestres : ça s'appelle **V IS COMING!** C'est produit par *Kenneth Johnson* (créateur de HULK) pour la chaîne NBC.

■ *Jeannot Szwarc* a été engagé pour diriger la production de 30 millions de dollars de **SUPERGIRL** pour *Alexander et Ilya Salkin*. Le film sera écrit par *David Odell* (DARK CRYSTAL) et une découverte, Helen Slater incarnera Kara Zor-el, la jolie cousine de Superman... Tournage imminent.

■ Encore sur les plans des *Salkind* : **SANTA CLAUS** (Le Père Noël). Les producteurs se refusent pour l'instant à tout commentaire sur ce sujet. On les comprend.

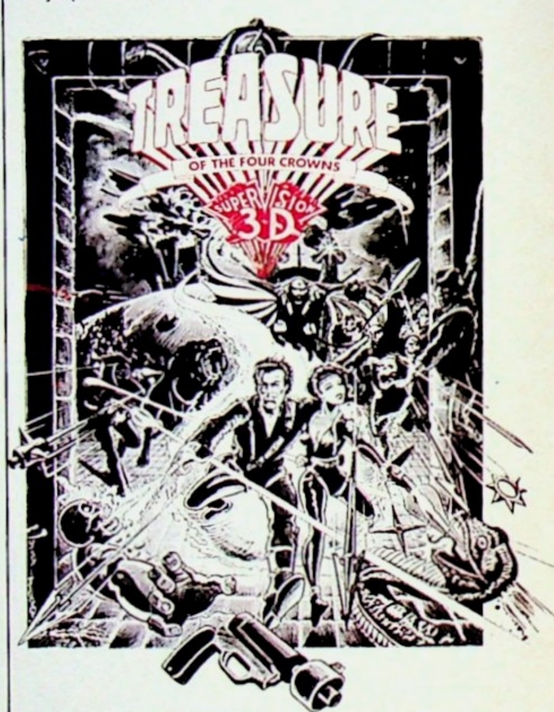
■ Et *Pierre Spengler*, l'autre producteur des SUPERMAN, s'occupe de **ICE PEOPLE** (Le peuple des glaces), un nouveau projet qui lui tiendrait beaucoup à cœur mais qu'il veut garder secret.

■ *Christopher Lee* chante et danse dans la production australienne THE RETURN OF CAPTAIN INVINCIBLE. C'est *Alan Arkin* qui tient le rôle principal de cette comédie satirique.

■ *Mike Woods*, un spécialiste d'effets spéciaux qui a travaillé sur de nombreuses productions de *George Lucas* et *Steven Spielberg*, a été engagé pour **THE WESTERN** (TO END ALL WESTERNS), tourné en Arizona.

■ Un nouveau venu, *Paul Maslansky*, va se lancer dans la science-fiction avec l'adaptation pour le grand écran de "Pirates of the Asteroïds" d'*Isaac Asimov*.

■ Et un autre gros succès, **TREASURE OF THE 4 CROWNS** de *Tony Anthony*, dépasse également 1,300,000 $ en première semaine. De ces deux films, nous vous avons déjà parlé le mois dernier.



■ *Zoe Tamerlis* (MS.45/L'ANGE DE LA VENGEANCE) se lance dans la réalisation d'un court-métrage de 30 mns. Intitulé THE INNOCENT'S TRIBUNAL qu'elle désire incorporer à un projet de long-métrage tourné à Los Angeles. Son titre : **CURFEW : USA** (Couvre-feu USA), et le sujet : l'enlèvement d'un producteur de films par un groupe de terroristes. Zoe voudrait un vrai producteur pour tenir le rôle. Ça m'étonnerait qu'elle en trouve...

■ La manie des films posthumes suit son petit bout de chemin... *Peter Sellers* en a déjà subi les conséquences dans A LA RECHERCHE DE LA PANTHERE ROSE, et on parle dès maintenant de faire la même chose pour *Louis de Funes*. Les chutes inutilisées de la série des **GENDARMES** auraient, paraît-il, de quoi fournir assez de matière pour plusieurs longs métrages.

■ *John G. Avildsen* est en Floride pour le tournage de **LADIES NIGHT**, avec *Christopher Atkins* (LE LAGON BLEU, PIRATE MOVIE), d'après un scénario de *Joan Tewksbury*. Le réalisateur de ROCKY frappe encore...

■ **CUJO** : la petite ville du bord de mer de Mendicino, en Californie du Nord, a été transformée en Castle Rock, Maine, lieu de l'action du roman homonyme de *Stephen King* qu'adapte *Lewis Teague*. Ont déjà été tournés en ces lieux REINCARNATIONS et HURLEMENTS... *William Sanderson* (Sebastian dans BLADE RUNNER) joue dans le film, aux côtés de *Dee Wallace* (E.T.).

■ *Don Bluth* (BRISBY ET LE SECRET DE NIMH) a commence la pré-production de **CHANTICLEER** (Chantecler) d'après les contes de Canterbury de Chaucer. Fin de la réalisation prévue pour dans 2 ans.

■ Après des discussions infructueuses entre *Steven Spielberg* et Walt Disney Productions, le réalisateur de E.T. s'est tourné vers ce même *Don Bluth* avec qui il envisage de faire un dessin animé de long métrage !

■ **LES STUDIOS EN DIFFICULTE** : ceux de Calgary (Cf. Starfix N° 1) seraient en proie à des ennuis financiers, tandis que ceux de *Francis Coppola,* Zoetrope Studios, sont effectivement et officiellement mis en vente après des mois de tergiversations.

■ Columbia présente le dernier *Michael Ritchie* (VOTEZ Mc KAY) une comédie qui a pour titre **THE SURVIVORS,** avec *Robin Williams, James Wainwright, Walter Matthau* et *Jerry Reed.*

■ **BLUE THUNDER** s'annonce comme un nouveau triomphe de la Columbia : après des previews enthousiastes, le film de *John Badham* a été très bien accueilli par la critique. Sortie prévue en Amérique le 13 Mai.

■ Un mélodrame d'aventures à l'ancienne mode, avec de sauvages canaque, des blancs égarés dans la jungle, des palmiers et des singes, le tout il y a quelques centaines d'années : **SAVAGE ISLANDS** de Ferdinand Fairfax avec *Tommy Lee Jones* (LES YEUX DE LAURA MARS, COAL MINER'S DAUGHTER) et *Michael O'Keefe, Jenny Seagrove, Max Phipps.*

■ **BOOGIE WOOGIE** sera tourné en Italie par *Gian Piero Ricci* avec *Ben Gazzara* et *Treat Williams,* également vedette de DEMPSEY.

■ Ça confirme notre article du mois dernier : **VIDEODROME** est splendidement accueilli par la critique dans les previews de sa nouvelle version de 88 mns ! On aura été les premiers à vous l'annoncer !



■ Après *Robert Wise* et *Nicholas Meyer,* c'est *Leonard Nimoy* qui pourrait bien réaliser le 3e STAR TREK. Titre de pré-production : **IN SEARCH OF SPOCK** (A la recherche de Spock). Et pour cause...

■ *Robert Vaughn* et *David McCallum,* **"DES AGENTS TRES SPECIAUX"** reprennent une nouvelle mission pour l'U.N.C.L.E. dans un film de long-métrage, originellement conçu pour le cinéma, mais qui sera diffusé à la TV par CBS : THE MAN FROM U.N.C.L.E. - THE 15-YEARS-LATER AFFAIR. On y verra aussi *Patrick Macnee* (John Steed dans "Chapeau Melon...").

■ La mise en chantier d'**AIRPLANE III** est commencée ! Attention ! Mise à feu ! le scénario est déjà écrit (ou presque)...

■ *Fred Schepisi* réalise **ICEMAN** (voir le n° 1), avec *Timothy Hutton* (DES GENS COMME LES AUTRES, TAPS).

■ Orion Pictures produit **HARRY & SON,** mis en scène et joué par *Paul Newman,* aux côtés de sa femme *Joanne Woodward* (RACHEL, RACHEL, du même réalisateur). Elle y incarne la mère d'une fille qui attend un enfant du fils de Paul Newman. Encore un mélodrame sordide...

■ On murmure dans les recoins sombres que *Manhattan Transfer* transcrirait en chansons et musique les poèmes de *Jean-Paul II.* N'importe quoi !

■ Une des prochaines productions de *Dino De Laurentiis* – eh bien oui, encore une... – sera tournée aux studios Churubusco (où *Robert Aldrich* a réalisé VERA CRUZ). Il s'agit d'**AMITYVILLE 3-D** (eh bien oui, encore aussi...). **CISCO KID,** pour Universal, et **DUNE** (De Laurentiis une fois de plus), y seront également mis en scène.

■ *Jacques Bral* (EXTERIEUR NUIT) adapte pour le grand écran **"MORGUE PLEINE",** un roman de notre rédacteur *Jean-Patrick Manchette,* avec *Jean-François Balmer, Claude Chabrol,* et *Sandra Montaigu.*

■ C'est *Ken Russell* qui assure la mise en scène des **SOLDATS** à l'Opéra de Lyon.

■ *Jean-Claude Missiaen,* très satisfait du succès de TIR GROUPE, remet ça... Il tournera **RONDE DE NUIT** à partir du 13 juin, avec *Gérard Lanvin* et *Eddy Mitchell.* Pour LE POINT D'IMPACT (date de réalisation prévue : mars 84), il espère le concours de *Burt Lancaster* dans le rôle d'un privé américain. Ces deux films seront financés par *Alain Sarde* et photographiés par *Pierre-William Glenn.*

■ **COUP DE LUNE,** de *Serge Gainsbourg* (JE T'AIME MOI NON PLUS), s'appelle maintenant EQUATEUR. Tournage au Gabon, avec *Francis Huster* et *Jean-Pierre Kalfon.*

■ Après *Harvey Keitel* dans UNE PIERRE DANS LA BOUCHE de *Jean-Louis Leconte,* et *Ben Gazzara* que veut *Alexandre Arcady* pour son prochain film, *Serge Korber* (SUR UN ARBRE PERCHE) désire embaucher *Lee Marvin.* Ce dernier sera poursuivi par la police dans **CANICULE,** aux côtés de *Miou-Miou, Victor Lanoux* et *Jean Carmet.* Gargh ! ! !

■ **JEUX VIDEO** : on vous a déjà annoncé celui du RETOUR DU JEDI, voici ceux de MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE sorti chez Wizard Video Game, ainsi que celui de HALLOWEEN, chez les mêmes, tout cela grâce à *Charles Band,* le réalisateur de PARASITE, qui s'est lancé dans cette industrie florissante. On attend le programme pour console vidéo de SUPERMAN (chez *Atari,* qui annonce aussi le jeu vidéo de DARK CRYSTAL).



■ **ERRATA** :

– Page 23, dans l'article sur CREEPSHOW, la légende spécifie que Tom Savini s'occupe du "masque d'une victime assassinée dans le premier sketch, Father's Day". Pas du tout ! Il s'agit en fait du masque de E.G. Marshall pour They're Creeping up on you, le dernier sketch.

– Page 49, dans l'article sur EVIL DEAD, c'est Robert G. Tapert, le producteur du film, qui téléphone dans la photo noir et blanc. Celle-ci n'est bien sûr pas tirée du film.

– Le dossier annoncé sur CREEPSHOW a été reporté en même temps que sa date de sortie.

– Le dossier sur le maquilleur Doug White a été également repoussé, en raison cette fois d'une actualité trop abondante.

EXPLICATIONS DES TERMES UTILISÉS POUR LES FICHES TECHNIQUES :

PR : PRODUCTEUR
R : RÉALISATEUR
SC : SCÉNARIO
PH : DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
MUS : MUSIQUE
DEC : DIRECTION ARTISTIQUE ET DÉCORS
SFX : EFFETS SPÉCIAUX
MAQ : MAQUILLAGE
MONT : MONTAGE

■ Grand retour du "film de plage" avec **BEACH GIRLS** où l'on voit la délectable *Jeana Tomasino* (LOOKER), et SURF II avec *Linda Kerridge*, sosie de Marilyn Monroe dans FONDU AU NOIR. Les adonis brûlés par le soleil trépignent déjà !



■ Diffusé en Grande-Bretagne par *Palace Video* et aux USA par *New Center Video, Inc.*, le film classé "plus mauvais film de tous les temps" fait un malheur au box-office de la vente de vidéocassettes. Il s'agit de l'inénarrable œuvre de S.-F. d'*Eward Woods*, **PLAN 9 FROM OUTER SPACE !**

■ Le dernier film de *Simon Wincer* (HARLEQUIN) est prévu en sortie pour le mois de novembre... en Australie. **PHAR LAP** raconte la fabuleuse odyssée d'un célèbre cheval de course.

■ *John Boorman* (DELIVRANCE, EXCALIBUR) a signé un contrat de production pour deux longs métrages avec Goldcrest. Tournage prévu pour avril de **LITTLE NEMO**, d'après la fameuse bande dessinée féérique de *Windsor McCay*, avec *Nipsey Russell*. Boorman se contente de co-financer ce film, au budget de $ 4000000, écrit et réalisé par *Arnaud Selignac*. Par contre, il réalisera en septembre EMERALD FOREST ($ 15000000) avec un scénario de *Rospo Pallenberg* (EXCALIBUR), racontant le kidnapping d'un jeune garçon qui sera adopté par une tribu d'Indiens en Amérique du Sud.

■ Après JAWS 3-D (Les Dents de la Mer - Troisième Partie), *Dennis Quaid* (LE GANG DES FRERES JAMES - THE LONG RIDERS) joue dans **DREAMSCAPE** que met en scène *Joe Ruben*.

■ L'idole de certains de nos rédacteurs, *Nastassia Kinsky*, continue sa carrière cinématographique dans **UNFAITHFULLY YOURS**, avec *Dudley Moore* (ELLE), *Albert Brooks*, et *Armand Assante* (LA TAVERNE DE L'ENFER, PROPHECY), sous la direction d'*Howard Zieff* (TENDRE COMBAT), le tout pour la 20th Century-Fox.

■ *Martin Scorcese* est à Rome pour la préparation de **LA DERNIERE TENTATION DU CHRIST.**

■ Après les OISEAUX, *Tippi Hedren* se prend de passion pour les lions avec **ROAR**, tourné par son mari *Noel Marshall*.

■ La version télévisée des deux **SUPERMAN** contiendrait des séquences supplémentaires, éliminées dans le montage pour le cinéma. Quant à la copie de BLADE RUNNER vendue en vidéocassette aux USA, elle bénéficierait de 5 minutes additionnelles coupées de la version sortie en salles pour violences excessives.

■ *Jane Fonda*, ex-BARBARELLA, a bénéficié d'une gigantesque campagne de promotion pour le lancement en vidéocassette aux USA de son show d'aerobics et autres exercices très en vogue actuellement, distribué par Videoshack, New York.

ECHOS BIS

■ Bruno Corbucci ne sait plus où donner de la tête : c'est bien dommage quand on se penche sur sa filmographie (MESSALINE, IMPERATRICE ET PUTAIN). Il vient d'achever DELITTO SUL L'AUTOSTRADA (Meurtres sur l'autoroute) avec Tomas Milian, et pense déjà à commettre d'autres délits.
IL CIALTRONE (La canaille) avec toujours Tomas Milian, fantaisie fantastique remplie de gnomes et de personnages fabuleux égarés en plein cataclysme atomique. Ça devrait être très spectaculaire et les effets spéciaux... O.K, O.K, on connaît la musique.
Il a également en chantier IL CANE ET IL GATO (Le Chat et Le Chien) avec Bud Spencer et Tomas Milian (tous deux licenciés es cabotinage). Histoire humoristique de rivalités entre flics rondouillards, mafiosi haineux et cambrioleurs distingués...

■ Après L'HORRIBLE DOCTEUR ORLOF, chef-d'œuvre absolu du gothique malsain, et ses séquelles lamentables dont ORLOF CONTRE L'HOMME INVISIBLE (!), le maudit Jésus Franco vient d'achever le dernier film de la série. Howard Vernon, toujours actif, reprend le rôle du docteur esthète et désespéré. Tu sais qu'on attend toujours nouveau miracle de ta part Jésus...

■ Horreur ! Emmanuelle en prison ! Laura Gemser, notre bien-aimée Emmanuelle Noire a repris du service dans EMANUELLE FUGA DALL'INFERNO (Emmanuelle rescapée de l'enfer) de Gilbert Roussel (!) et EMANUELLE, REPORTAGE DA UN CARCERE FEMMINILE (Emmanuelle, rapport depuis une prison de femmes). Elle part cette fois enquêter dans de sordides camps d'incarcération. Gabriele Tinti, le mari de madame dans l'intimité, vient comme toujours lui prêter main forte. Au fait : les costumes des détenus sont de Donald Cardwell...

■ Umberto Lenzi (CANNIBAL FEROX, SOS JAGUAR) a terminé INCONTRO NELL'ULTIMO PARADISO (La Fille de la Jungle), qui renoue avec la tradition du film d'aventures exotiques des années 70 (TARZANA, SEXE SAUVAGE et KARZAN). Une sauvageonne jouée par Sabrinia Siani, la blonde fadasse et toute maigre qui sévit actuellement dans les bandes d'Héroic-Fantasy se confronte à deux-aventuriers-mal-rasés. Malgré ses poils dans les oreilles (vous en connaissez beaucoup des esthéticiennes en pleine jungle vous ?), elle finit par séduire l'un des deux (le plus poilu...). Des histoires de lianes quoi...

D. BRADY

TABLEAU DES COTATIONS

TABLEAU DES COTATIONS	N.B.	F.C.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.
A LA RECHERCHE DE LA PANTHERE ROSE			0	– 1	– 2	
AMITYVILLE II - LE POSSEDE			1		1	0
LE CAMION DE LA MORT	– 2	– 1	– 2			
CREEPSHOW	3	1	3	3	– 1	3
L'EMPRISE		3	1	2		1
E.T. L'EXTRA-TERRESTRE	4	4	4	4	3	4
THE EVIL DEAD	2	3	2	1	0	1
L'HOMME INVISIBLE	2	1	3	2		0
L'HOMME AU MASQUE DE CIRE		1	2	3		
LOOKER	4	2	4	4	3	3
MAD MAX	4	2	4	3	0	4
MEURTRES EN 3 DIMENSIONS	– 2	– 2		– 2		
MORT AUX ENCHERES			– 2		– 1	
L'ŒIL DU TIGRE	3		3	3	3	
OFFICIER ET GENTLEMAN			3	3		
PARTNERS	– 1					
LE PRIX DU DANGER	– 2		– 2	– 2	– 2	
RAMBO	4			4		
SOUTHERN COMFORT		2				1
TOUT L'OR DU CIEL				2		
THE VERDICT				1	1	2
WESTERN			1		– 2	0

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnète : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief, F.C. : François Cognard, C.G. : Christophe Gans, D.H. : Doug Headline,
F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, D.M. : Dominique Monrocq.

SORTIES PRÉVUES

MARS

TYGRA, LA GLACE ET LE FEU (Fire and Ice) de Ralph Bakshi sur des dessins de Frank Frazetta. Malgré Frazetta, Bakshi aurait-il de nouveau réalisé un ratage?

JINXED de Don Siegel, avec Bette Midler, Ken Wahl, Rip Thorn. Siegel sauvera-t-il son film des tentacules de la bête Bette?

THE DARK CRYSTAL de Jim Henson et Frank Oz. Le grand prix d'Avoriaz bientôt sur les écrans français...

RAMBO (First Blood) de Ted Kotcheff, avec Sylvester Stallone, Richard Crenna, Brian Dennehy. A coup sûr, l'un des cinq meilleurs films de l'année ! Prodigieux ! (voir page 40).

MONSIGNORE de France Perry, avec Christopher Reeve, Geneviève Bujold, Fernando Rey, Jason Miller. Superman a maille à partir avec les dessous du Vatican.

TOOTSIE de Sydney Pollack avec Dustin Hoffman, Jessica Lange. Délire public, et critique, pour le nouveau Pollack avec Hoffman en travesti.

SOUTHERN COMFORT de Walter Hill avec Keith Carradine, Powres Boothe. DELIVRANCE 1983 par le réalisateur de LONG RIDERS (voir page 68).

HORS D'ŒUVRE VARIES (Smorgasbord) de Jerry Lewis, avec Jerry Lewis, Herb Edelman, Francine York. Le grand retour de Jerry Lewis dans 84 rôles !...

ZOMBIE (Zombie/Dawn of the Dead) de George Romero et Dario Argento, avec David Emge, Ken Foree, Scott H. Reininger, Gaylen Ross, Tom Savini. Après 5 années d'interdiction, sortie du plus grand film d'horreur de tous les temps !

AVRIL

PIEGE MORTEL (Death Trap) de Sidney Lumet, avec Christopher Reeve, Michael Caine, Dyan Cannon. Après THE VERDICT une nouvelle réussite pour Sidney Lumet?

THE BEASTMASTER de Don Coscarelli, avec Marc Singer, Tanya Roberts, Tip Torn, John Amos. Il paraît que Conan ne lui arrive même pas à la cheville, alors...

CREEPSHOW de George A. Romero, avec Hal Holbrook, Adrienne Barbeau, Fritz Weaver, Leslie Nielsen. La sortie de ce chef-d'œuvre a été reportée ! Encore un peu de patience, les kids !...

ZAPPED de Robert J. Rosenthal, avec Scott Baio, Willie Aames, Felice Schater, Heather Thomas. Plein de succès pour ce Beuh, Beuh, aux U.S.A.

LA VIE EST UN ROMAN de Alain Resnais, avec Vittorio Gassman, Géraldine Chaplin, Fanny Ardant. Une idée de génie : Enki Bilal aux décors. Espérons que le film soit à la hauteur.

J'AURAI TA PEAU (I, The Jury) de Richard T. Heffron, avec Armand Assante, Barbara Carrera. Ultraviolence et érotisme torride pour cette adaptation de Mickey Spillane.

MAI-JUIN

KING OF COMEDY de Martin Scorcese, avec Jerry Lewis, Robert De Niro, Diahnne Abbott. De Niro et Lewis, deux comiques rivaux, vont faire l'ouverture du Festival de Cannes.

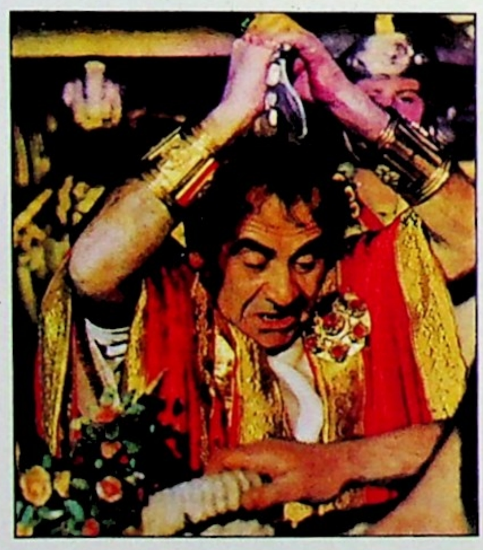
La sortie de LA LUNE DANS LE CANIVEAU de Jean-Jacques Beinnex, avec Gérard Depardieu et Nastassia Kinski (Ah, oui, oui !...), serait repoussée pour des problèmes de montage. Le film ne devrait donc pas sortir en Mars comme nous vous l'avions annoncé. Comment je vais faire?... Voilà déjà 6 mois que le dernier Nastassia est sorti ! Aïe, Aïe, Aïe...

DES GLAIVES AU FOND DE LA GORGE...

Le succès du CALIGULA de Bob Guccione, producteur du film et fondateur du magazine PENTHOUSE (cf. article dans rubrique vidéo) a bien évidemment suscité de nombreuses copies. Comme on peut toujours faire confiance aux producteurs latins dans ces cas-là, plusieurs séquelles (déclinaisons, pourrait-on dire ici) ont été immédiatement mises en chantier.
Récupérant les miettes des gigantesques décors de Danilo Donati, directeur artistique de Fellini, ainsi que les vieilles tentures mitées ornant autrefois les palais de Maciste ou d'Hercule, les décorateurs ont laborieusement recomposé des buanderies sordides et exiguës, où s'ébattent les chairs faisandées. Pas d'autels en marbre écarlate, ni de colonnes dorées aussi larges que des séquoias : juste quelques coussins troués, trois statues en polyester et LA piscine, plus ou moins profonde et plus ou moins propre selon le budget. Quant aux extérieurs, lorsqu'ils ne se réduisent pas à des stock-shots jaunis de vieux péplums, on s'accommode généralement du même char impérial, de la même demi-douzaine d'étalons squelettiques, et de l'éternelle ruelle de Rome aux pavés mouillés. Pour les costumes, pas de problème : les toges romaines sont bien réalistes ("un bout de drap blanc sur l'épaule, ça doit être dans les cordes de la costumière...").
Les intrigues n'ont pas sensiblement évolué, sauf dans LES FOLLES NUITS DE CALIGULA, puisque l'empereur cabotin devenu impuissant passe son temps à consulter un médecin spécialisé : le docteur Barnardus (!!... fallait quand même oser). Dans les autres cas, on assiste toujours à la lente montée de la folie homicide chez le petit souverain capricieux et obsédé. Les mêmes épisodes renaissent, plus édulcorés hélas. A aucun moment ne règne ce délire hallucinatoire qui traversait l'œuvre de Guccione, quoi qu'on en dise. Plus de créatures immondes et déformées en train de copuler, plus de machine infernale rasant les têtes des victimes enterrées jusqu'au cou... Restent les anecdotes les plus connues, platement filmées : le cheval Incitatus fait sénateur, le massacre des nobles comploteurs, les rivalités amoureuses entre Messaline la maîtresse, Drusilla la sœur incestueuse, et Aggripine la cousine ambitieuse. Histoire de lier le tout, les scénaristes fous inventent des trames fantaisistes et n'hésitent pas à remanier les personnages de films en films : Tibère, d'abord oncle syphilitique devient joueur de bonneteau pédéraste (!), l'impératrice se retrouve prêtresse ou gladiateur... (pourquoi pas hôtesse de l'air dans le prochain?). Quelle confusion!
A tout bien réfléchir, les détails les plus familiers demeurent les cuisses poilues et les fesses balottantes entrevues lors des orgies. Sont infatigables ces figurants. Caligula meurt transpercé crachant des mares de sang : ça besogne quand même. Messaline se fait écarteler dans un concert de hurlements : ça continue de forniquer. Le vieux Claudius agonise en vomissant une bile granuleuse : tout le monde redouble de vigueur. Sont malsains ces gens-là.

MESSALINE, IMPERATRICE ET PUTAIN... Et poufiasse.

Utilisant Messaline comme pendant féminin de Caligula, et pillant la trilogie Pasolinienne (DECAMERON, CANTERBURY, MILLE ET UNE NUITS), les auteurs de cette sombre idiotie ont vraisemblablement voulu allier le sexe, le sang et l'humour paillard.
Hééé bien c'est raté. Malgré la présence émoustillante de la protégée de Bob Guccione, Lori Wagner, qui reprend son rôle d'Aggripine, ainsi que celle de Tomas Milian, ex-comédien fétiche du cinéma-bis italien (LA LONGUE NUIT DE L'EXORCISME de Fulci et O'CANGACEIRO de Giovanni FAGO, western délirant), reconverti depuis dans le nombrilisme intello (IDENTIFICATION D'UNE FEMME), le jeu d'acteur rappelle par sa finesse les grimaces et gesticulations des protagonistes des TOUBIBS, PROFS et autres INFIRMIERES.

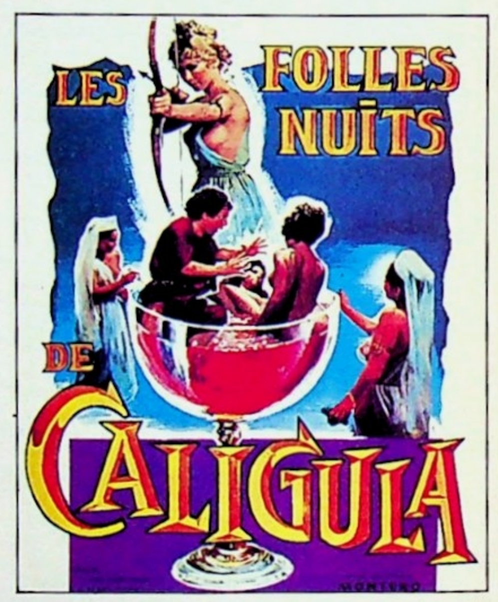


MESSALINE, IMPERATRICE ET PUTAIN : Vittorio Caprioli (Claudius) participant au montage final du film. Détail amusant : il a gardé son costume.

Les jeux de mots orduriers et l'intrigue épouvantablement étirée (telle impératrice est nymphomane, telle autre est jalouse, tel soldat est impuissant et vice-versa...) désolent au plus haut point.
Seule surprise : le carnage final sanglant (à défaut d'être sans glands...), hilarant et involontairement démythificateur : les participants amorphes des banquets sont massacrés, transpercés, vidés, répandus par la garde Prétorienne. Les têtes hilares et rougeaudes sautent, le sang déborde des coupes d'argent, suinte des tapisseries, et toute la garnison d'abrutis râle de douleur (ça change des soupirs complaisants supportés à longueur d'orgies).
Bref, on croirait les abattoirs de la Villette un jour de bourre...

LES FOLLES NUITS DE CALIGULA. Inserts à rien du tout...

Alors là, c'est le comble. Caligula, joué par un frère jumeau de Benny Hill et doublé par Roger "Kermit" Carel...



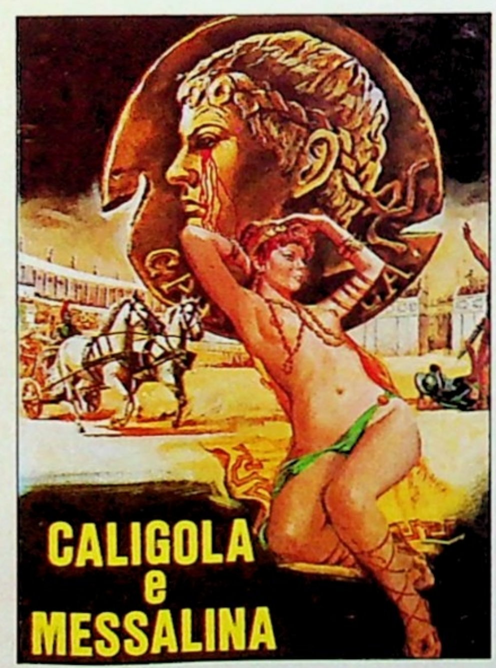
Ce coup-ci, notre pauvre empereur échoue à déflorer une vierge aux Ides de Novembre sur le mont Phallus ("C'est ça le direct" commente Silvius Notus, le Guy Lux de service qui préside l'assemblée de spectateurs...) Il part donc visiter un médecin spécialisé, au cœur d'un temple rempli de naïades accueillantes. Le docteur Barnardus y expérimente des gadgets fous pour vaincre l'impuissance de ses patients (en l'occurence une paire de lunettes noires percée d'un trou de serrure!!). Rôdent également dans le palais, deux terroristes empotés encore plus cabotins qu'Abbott et Costello, l'impératrice jalouse de Livia, la cousine de Caligula, décidée à assassiner ce dernier.
Bon. Jusque là, tout va bien. Mais soudain, au détour d'un gag stupide, se produit le phénomène.
Le son saute... l'image verdit... la musique dégouline. Que se passe-t-il? Aaarghh, malheur : un plan d'insert porno débarque sur l'écran. Plus de visages, de décors, d'expressions : juste deux paires de cuisses gigotantes, nanties d'organes carrément identifiables. Le tout sur fond de râles obscènes.
Ces scènes additionnelles frappent cinq ou six fois au fil des événements (le philosophe Diogène, coincé dans son tonneau jusqu'à la taille, dissimule une brave servante s'adonnant à des manipulations pas ambiguës du tout). Absents paraît-il de la version sortie en salle, ces passages risquent de traumatiser bon nombre d'innocents vidéophiles.
En tout cas, Caligula reconquiert sa virilité grâce aux fesses de sa cousine. Bonne nouvelle non?



Agripine et Cellulita en plein effort...

CALIGULA ET MESSALINE.
Coke en stock-shots.

Ça commence par deux légionnaires glâbres racontant les exploits de l'empereur Caligula dans le film de Bob Guccione (c'est toujours utile...), ça continue par des stock-shots intempestifs de Rome piqués à de sublimes péplums des années 60 (LE COLOSSE DE RHODES de Sergio Leone, LES DERNIERS JOURS DE POMPEI de Mario Bonnard et Sergio Leone, entre autres), et ça se termine sur les meurtres grotesques de Caligula et de sa maîtresse Messaline (fallait s'en douter...). Pour assaisonner le brouet : des anecdotes pénibles directement repompées (eh oui encore !) sur le film original (la visite chez les deux époux fraîchement mariés, la descente dans les bas-fonds de Rome).
Aaaahh, si vous saviez comme j'aimerais en rester là avec cette horreur... Oublier pareille infâmie : O joie céleste et réconfortante ! Mais voilà, il faut vous mettre en garde : le spectacle est trop hideux, l'expérience trop abominable. Alors...
Voilà donc les faits. Ils reviennent par bribes, sans logique, comme issus d'un cauchemar glauque.

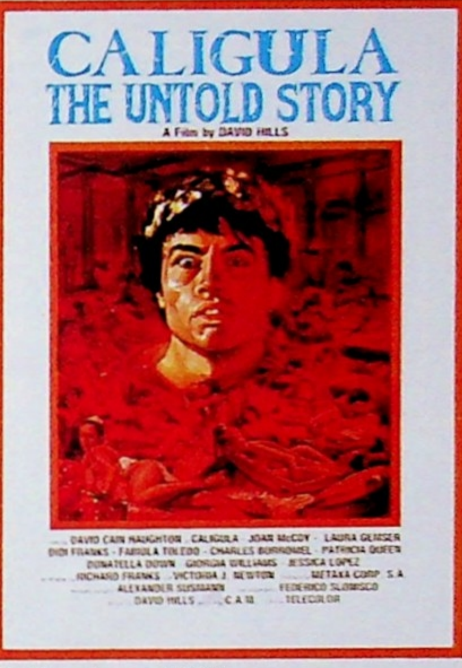


Aaahhh... cette voix infernale, mixture de Jack Lantier et de Georgette Lemaire, ponctuant allègrement les scènes d'orgies. Aaahhh... ces gladiateurs valeureux qui sautillent de rage en constatant que les bruits de leurs sabres ne sont pas synchronisés. Aaahhh... ce bain turc vaporeux où la malicieuse Messaline séduit le garde du harem (pardi ! Elle tente son coup sur l'eunuque...). Aaahhh... ces dialogues profonds où percent tour à tour l'inquiétude ("Jouissons pendant qu'il est encore temps. Demain peut-être il sera trop tard."), la lucidité ("Tout cela est d'un ennui mortel" soupire Caligula), ou la passion ("Ooohh ma Divine ! ! !"). Aaahhh... cette belle scène d'amour célébrée au son d'une harpe discordante entre l'impératrice nymphomane et le nain atrophié, baveur et poilu. Aaahhh... Georges Marchal entr'aperçu lors d'un stock-shot du COLOSSE DE RHODES (Oh ironie ! Il y est enchaîné à une galère...). Aaahhh... Piotr Stanislas, notre vedette nationale du porno homo, dévoilant discrètement ses gonades vigoureuses sous son armure luisante... Aaahhh... ces stock-shots impensables qui composent un tiers du film (y'en a tellement qu'on s'attend vraiment à tomber sur n'importe qui : j'ai cru pour ma part distinguer Mickey et Minnie affalés sur un sofa pendant une orgie).
RRhhhaaaa... le meilleur morceau : la dernière image , LA FIN DU FILM. Enfin. Jamais, non jamais vous ne serez plus heureux de voir défiler un générique de fin.
A moins que ce ne soit Dingo et Clarabelle sur le sofa... Je ne sais plus trop...

CALIGULA, THE UNTOLD STORY.
Rouge profond...

Là, ça ne plaisante plus chez les légionnaires. Un Caligula épileptique (tout comme son ancêtre César) au faciès félin extermine ses courtisans avec une lueur toute sadienne dans le regard. Détails des massacres : langues sectionnées en gros plan, décapitations furieuses et empalement d'un sénateur sur une lance chauffée à blanc...
Cette complaisance-là ne trompe personne, pas plus que la permanence maladive des zooms : on pense immédiatement à l'arrachage des ongles dans BLUE HOLOCAUST, ou à l'embryon violemment extirpé par l'ANTHROPOPHAGOUS.
Retrouvant ses acteurs d'élection en la présence de Laura Gemser (la célèbre EMMANUELLE NOIRE dans le rôle d'une prêtresse vierge... non mais faut pas rêver !) et de Gabriele Tinti, Joe D'Amato frappe encore. Après ATOR et ATOR 2, épopées d'Héroic-Fantasy également réalisées sous le pseudo de David Hills, le roi du gore malsain chausse les spartiates. Le résultat n'est pas si négligeable. La photographie (certainement de D'Amato lui-même, ancien chef-opérateur de westerns) dissimule la pauvreté des décors en privilégiant les bleus très foncés, et certaines scènes marquent un réel souci de composition (les cadavres échoués sur la plage comme des poissons morts, les nymphettes transpercées sous l'eau).
L'intrigue présente quant à elle de nouvelles ramifications curieuses, entre autres des fixations sur la défloration et la toxicomanie (Caligula, drogué, se croit même attaqué par les spectres de ses victimes). De l'émotion en perspective...

DAN "CAESARUM" BRADY



Sortie prévue : été 83.

FICHES TECHNIQUES :

LES FOLLES NUITS DE CALIGULA
Italie - 1980. PR : Angelo Faccenna. R : Roberto Montero. SC : Piero Regnoli, R. Montero. PH : Gino Santini. MUS : Carlo Savina. DEC : Amedeo Mellone. 95'. DIST : R.I.D. (cinéma)/V.I.P. (vidéo). Avec : Carlo Colombo (Caligula), Cinzia Romanazzi (Ennia, l'impératrice), Gestone Petucci (Tiberius), Patricia Vebley (Livia), et Cha Landers du Crazy Horse Saloon (!).

CALIGULA ET MESSALINE
(Caligola e Messalina)
Italie/France - 1981. "Italfrance Films". R, SC : Anthony Pass. PH : Luigi Ciccarisi (Scope, couleurs). MUS : Giacommo Dell' Orso. DEC : Amedeo Mellone. MONT : Janette Kronegger. 90'. DIST : Artistes Associés (cinéma)/M.P.M. (vidéo). Avec : Vladimir Brajovic (Caligula), Betty Roland (Messaline), Françoise Blanchard (Aggripine), Antonio Passalia, a.k.a. A. Pass (Claudius), Piotr Stanislas, Dominique Irissou, Cathy Sadik (!).

MESSALINE, IMPERATRICE ET PUTAIN
(Messalina, Messalina)
Italie - 1980. "Medusa Distribuzione". PR : Franco Rossellini. R : Bruno Corbucci. SC : Mario Amendola, B. Corbucci. PH : Marcello Masciocchi. MUS : Guido et Maurizio De Angelis. DEC : Danilo Donati. MONT : Daniele Alabiso. 100'. DIST : Artistes Associés.
Avec : Anneka Di Lorenzo (Messaline), Lori Wagner (Aggripine), Vittorio Caprioli (Claude), Thomas Milian (Baba).

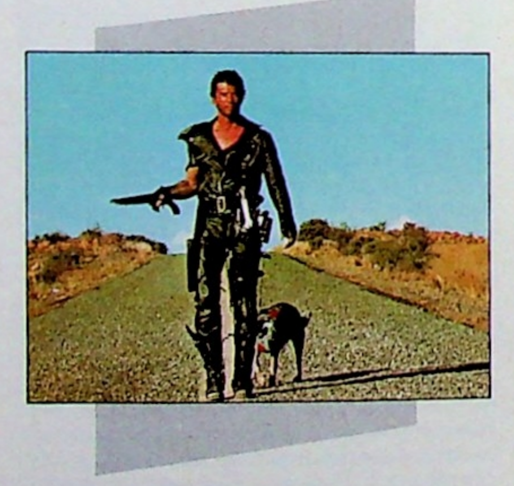
CALIGULA THE UNTOLD STORY
Italie - 1982. "Metaxa Corp.". PR : Alexander Susmann. R : David Hills, a.k.a. Joe d'Amato, a.k.a. Aristide Massacessi. SC : Richard Franks, Victoria J. Newton. PH : Federico Slonisco. DIST : Hollywood Vidéo (vidéo). Avec : David Cain Haughton (Caligula), Laura Gemser, Gabriele Tinti, Fabiola Toledo, Charles Borromel.

INTERVIEW



GEORGE MILLER
Pour la sortie de la version intégrale de Mad Max à Paris, George Miller nous dévoile les mille et une facettes de Max.

STARFIX : *Parlez-nous de MAD MAX. Qui est-il ? D'où vient-il ?*
GEORGE MILLER : Tout est venu petit à petit, alors que je désirais mettre en scène des policiers, des poursuites... Celles-ci illustrent à mon avis la meilleure utilisation du langage cinématographique, et présentent le plus d'affinités avec le western. Lorsque j'étais enfant, j'ai été considérablement influencé par les séances de cinéma du dimanche après-midi, dans ma ville de campagne, beaucoup de bandes dessinées - trop, en fait - la télévision, et un peu de lecture. Tout le film découle de là... De plus, il existe en Australie une civilisation de l'automobile bien plus concrète qu'ailleurs. Et tout un aspect de cette société n'est pas sans rapport avec une certaine notion de violence...
S. : *Connaissez-vous Juge Dredd, un héros de "comics" en qui certains ont cru voir des similitudes avec "Mad" Max ?*
G.M. : Juge D-R-E-D (sic) ? Non, jamais entendu parler.
S. : *Pouvez-vous nous apporter quelques précisions sur l'univers de MAD MAX, avec ses aspects mythiques, ses personnages surdimensionnés, plus spécialement lors de la transition du premier film à MAD MAX 2 ?*
G.M. : Dans MAD MAX, nous avons simplement raconté une histoire à laquelle nous avions longuement songé, ayant des liens plus ou moins lâches avec le futur, et finalement assez ancrée dans notre réalité. Et nous avons réalisé qu'elle s'appliquait aussi à un échelon plus général. Au Japon par exemple, les spectateurs ont trouvé que les personnages réagissaient comme des samouraïs. En fait, le film de samouraï est en quelque sorte l'équivalent nippon du western, et nous avons été surpris de constater qu'une histoire typiquement australienne, un western motorisé, était identique à un récit japonais. Tout ceci résulte de l'inconscient collectif, et se situe sur un plan mythologique commun à toutes les cultures. Cela nous a permis d'envisager MAD MAX différemment, d'y incorporer de nouveaux thèmes. Et, consciemment ou non, les aspects psychologiques sont plus fouillés dans MAD MAX 2.
S. : *Mais si Max est un descendant du héros mythologique, ne pensez-vous pas qu'il est peut-être un peu trop corrompu ?*
G.M. : Dans une certaine mesure, oui. Mais il faut comprendre qu'il est impossible de suivre à la lettre les récits mythologiques, ou l'histoire du Roi Arthur par exemple. Il faut les réinterpréter en fonction de notre époque, et cela n'a rien d'un exercice universitaire. L'intelligence n'a rien à voir dans tout ça, tout est basé sur l'inconscient... Dans un mythe, le héros est également présent dans une narration assez longue, qui inclut toute son existence. Par contre, le western n'est concerné que par des laps de temps relativement courts, et il faut avoir recours à des ellipses pour raconter une histoire dans son intégralité, pour transcrire l'évolution du héros. Si on prend l'exemple du personnage de Max, il possède une partie des attributs du héros classique. Mais il ne peut pas se retrouver enfermé dans l'éthique de la chevalerie. Son seul héritage du passé se réduit à son code de l'honneur, sa perception de ce qui est juste ou non.
S. : *Qu'elle est l'origine exacte de tout ce fétichisme du cuir qui transparaît dans MAD MAX ?*
G.M. : La matière nous a paru idéale, parce qu'il fallait que les vêtements soient résistants et solides. Et une collaboratrice, qui habitait près d'un magasin d'habillement pour "gays" sado-maso à Sidney, y achetait tout ce qu'elle trouvait de nouveau. Elle nous apportait ensuite vêtements et accessoires dans le bureau de la production, et on cherchait comment les utiliser. C'est toujours comme ça que ça se passe...



S. : *William Lustig, le réalisateur de MANIAC et VIGILANTE, nous a dit que la violence dans MAD MAX, et plus particulièrement en ce qui concerne Max lui-même, est en fait un défoulement externe des conflits internes des personnages, notamment en matière de sexualité : Max n'a eu aucun rapport depuis la mort de sa femme... Quel est votre avis sur cette facette peu dévoilée de Max ?*
G.M. : C'est quelque chose que nous n'avons jamais vraiment tenté de mettre à jour, qui a surgi du fond de notre subconscient... L'idée initiale du film était de montrer quelqu'un qui refuse tout lien, émotionnel ou autre, avec autrui, qui vit dans la certitude qu'il est seul responsable de sa survie. Et il va adopter un chien... Pas pour avoir un ami, mais parce qu'il lui faut du repos. L'animal, en échange de sa nourriture, le réveille en cas de danger. En Australie, les "drivers", ceux qui conduisaient les troupeaux, étaient toujours accompagnés par des chiens rôdant aux alentours, explorant les fourrés. Quand je discutais avec Mel Gibson, il qualifiait Max de personnage "replié sur lui-même", un homme qui réfute l'existence de ses semblables. Nous avons souvent parlé tous les deux de la vie sexuelle de Max, et nous n'avons pas été en mesure de fournir une réponse précise - savoir si par exemple il se masturbe - mis à part le fait qu'il refuse de se lier avec quiconque. En tout cas, il n'aurait certainement pas de relations avec le chien !!!
S. : *Croyez-vous qu'il y ait un avenir pour le personnage de "Mad" Max, à la fois à la fin du second film, mais aussi dans l'éventualité d'un MAD MAX 3 ?*
G.M. : Bien sûr... Je suis en train d'étudier la possibilité d'un troisième film. Mais en attendant que cela se concrétise, je travaille avec Terry Hayes, mon co-scénariste, sur trois autres projets en ce moment. Pour l'instant, nous évitons d'écrire un traitement. Nous en discutons, simplement...
S. : *Dans un autre registre, vous avez entrepris le remake de NIGHTMARE AT 20,000 FEET pour le film TWILIGHT ZONE (La Quatrième Dimension)*. Pourtant d'après vos deux films, vous êtes plutôt un cinéaste de grands espaces. Comment s'est passé le tournage, avec presque un décor unique ?*
G.M. : Filmer en extérieurs n'est pas très différent d'un tournage en intérieur. Après MAD MAX 2, j'ai réalisé avec quatre autres metteurs en scène un feuilleton en six parties pour la télévision, à propos d'une crise constitutionnelle qui s'est produite en 1975 en Australie. Et chaque seconde se passait en studio. Ma caméra était statique, braquée sur le visage des acteurs, à l'opposé de MAD MAX. J'ai eu du mal à m'habituer à ce que la caméra reste objective, cantonnée à un rôle d'observateur. Mais l'expérience a été intéressante. L'épisode de TWILIGHT ZONE est quant à lui plus proche de MAD MAX, avec beaucoup de mouvements d'appareils, bien que tout soit en intérieur. John Lithgow y reprend le rôle de William Shatner...
S. : *Y a-t-il des effets spéciaux ?*
G.M. : Beaucoup : du vent, de la pluie, ce genre de choses... Mais pas d'effets spéciaux rajoutés après le tournage.
S. : *Qui s'est chargé de la création des maquillages ?*
G.M. : Ed Morrow, un talentueux dessinateur de story-boards, les a conçus, et Craig Reardon les a réalisés...
S. : *Quelles sont les nouvelles optiques que vous avez prises ?*
G.M. : Le scénario est réactualisé. Richard Matheson, qui avait écrit la première version, est retourné à la nouvelle originale. Le résultat final est plus moderne, je pense...

Interview effectuée par Nicolas Boukrief, Daniel Bouteiller et Doug Headline (Traduction : Dominique Monrocq).

* *Nous vous avons déjà parlé de "La 4e Dimension" dans STARFIX No 1. L'épisode "Cauchemar à 20000 pieds" raconte l'histoire d'un homme qui aperçoit un démon sur l'aile de l'avion où il se trouve, en plein orage. Il tente d'avertir les autres passagers mais personne ne le croit. Est-ce une hallucination ou alors ?...*

HIT 82

SEAN YOUNG

Totalement subjectif, totalement partial, voici le choix de nos rédacteurs pour les têtes d'affiche de l'année 82 : on ne peut pas dire qu'ils manquent d'enthousiasme, ni d'éclectisme.

Dans ces idoles auréolées d'une gloire toute neuve, on trouvera tous les nouveaux héros porteurs de nos espoirs pour l'avenir, et aussi quelques vieilles gloires que les ans n'ont pas effleuré. Et le temps fera sans doute d'eux autre chose que ce qu'on attendait. Cette année, Mel Gibson apparaîtra en journaliste casse-cou dans le nouveau film de Peter Weir, et Patti Hansen épousera peut-être Keith Richards, l'ex-guitariste des Stones (mariage qui ne ravira certes ni Monrocq ni Headline...) Pourtant, c'est en 1982 qu'ils se seront imposés à nos yeux abusés. Dans la mémoire du public des salles de cinéma, et dans celle de notre équipe, voilà les noms et les visages de ceux et celles qui auront marqué par leur dynamisme, leurs excès ou leur finesse, l'année 1982.

Le cinéma actuel s'égaille dans toutes les directions, et notre choix pour l'année exprime une sorte de diversité déconcertante. Que fait là Christine Boisson, égérie d'un certain cinéma intellectuel? Burt Reynolds (et ses doigts coupés) dans "Sharky's machine" a-t-il vraiment donné le meilleur de lui-même? Frederic Forrest est-il meilleur dans "Hammett" ou dans "Coup de Cœur"? Questions qui trouvent réponse chez chaque membre de l'équipe Starfix, et souvent des réponses inattendues car, nous l'avons dit, ce choix reste entièrement subjectif et partial... Amusez-vous bien à décrypter ce puzzle!





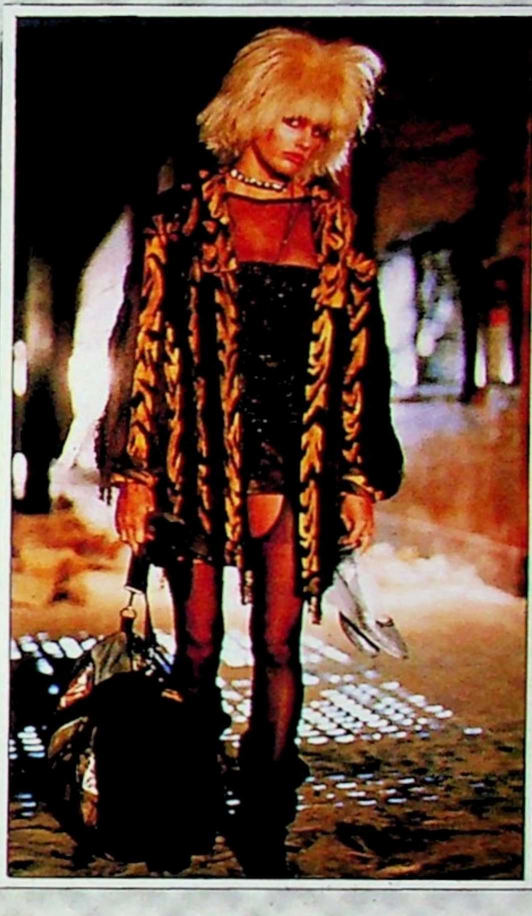
NASTASSIA KINSKI *(Coup de cœur)*



Nicolas Boukrief :

KAREN ALLEN *(Shoot the moon)*
SEASON HUBLEY *(Vice squad)*
NASTASSIA KINSKI *(Coup de cœur)*
JULIE ANDREWS *(Victor, Victoria)*
DARYL HANNAH *(Blade Runner, Pris)*





Fabienne Renault

CHRISTINE BOISSON *(Identification d'une femme)*
RACHEL WARD *(Les cadavres ne portent pas de costards)*



Doug Headline

SEASON HUBLEY *(Vice squad)*
CATHY MORIARTY *(Les voisins)*
KATHLEEN TURNER *(La fièvre au corps)*
SUPER VIXEN
PATTI HANSEN (Chauffeuse de taxi de *Et tout le monde riait)*





Frederic Albert Levy

SANDAHL BERGMAN *(Conan le barbare)*
LEIGH TAYLOR-YOUNG *(Looker)*
VIRGINIA HEY *(Mad Max 2*, La Chasseresse*)*
▼



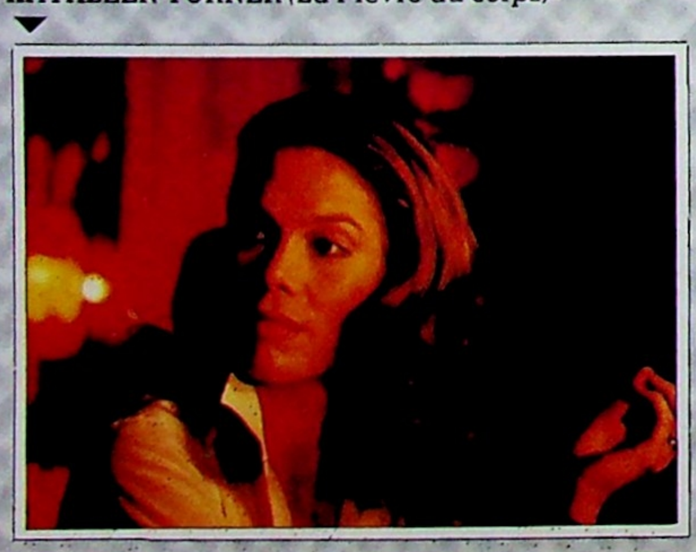
Fred Gordon

SUPER VIXEN
CAROLINE MUNRO *(Last horror film)*
▼



Dominique Monrocq

SEAN YOUNG *(Blade Runner)*
PATTI HANSEN (Chauffeuse de taxi de *Et tout le monde riait)*
JOBETH WILLIAMS *(Poltergeist)*
MRS. BRISBY
KATHLEEN TURNER *(La Fièvre au corps)*
▼



Isabelle Dominati

JULIE ANDREWS *(Victor, Victoria)*
JEANNE MOREAU *(Querelle)*
HANNA SCHYGULLA *(Passion)*

Dan Brady

LAURA GEMSER *(L'Amour au club)*
AJITA WILSON *(Sadomania)*
BARBARA BACH *(Les secrets de l'invisible)*

François Cognard

SEAN YOUNG *(Blade Runner, Rachel)*
ALICE KRIGE *(Le fantôme de Milburn)*
▼



Christophe Gans

SEAN YOUNG *(Blade Runner)*
LESLEY ANN WARREN *(Victor, Victoria)*
Poupée gonflable de *The Thing*
SUPER ANGEL
SANDAHL BERGMAN *(Conan le barbare)*
▼



Fabienne Renault

JEREMY IRONS *(Moonlighting)*
MICKEY ROURKE *(Diner)*
CHRISTOPHER WALKEN *(Tout l'or du ciel)*

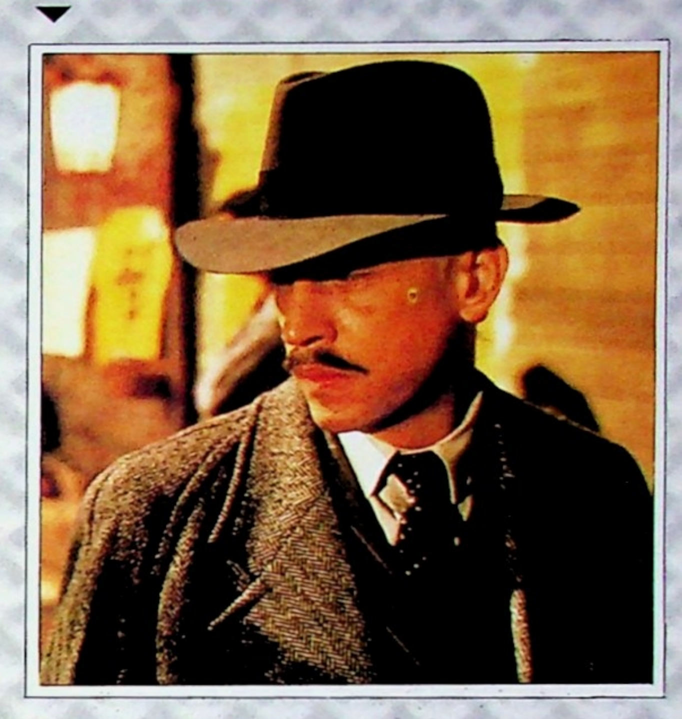


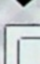
KURT RUSSEL *(The Thing)*



Isabelle Dominati

AL PACINO *(Avec les compliments de l'auteur)*
FREDERIC FORREST *(Hammett)*





Doug Headline

HARRISON FORD *(Blade Runner)*
FREDERIC FORREST *(Hammett)*
BEN GAZZARA *(Et tout le monde riait)*
BURT REYNOLDS *(L'Anti-gang)*
MEL GIBSON *(Mad Max 2)*



Christophe Gans

MEL GIBSON *(Mad Max 2)*
WINGS HAUSER *(Vice squad)*
KURT RUSSELL *(The Thing)*
ROBERT FORSTER *(Alligator)*
RUTGER HAUER *(Blade Runner)*



Fred Gordon

FREDERIC FORREST *(Hammett)*
ARNOLD SCHWARZENEGGER *(Conan)*

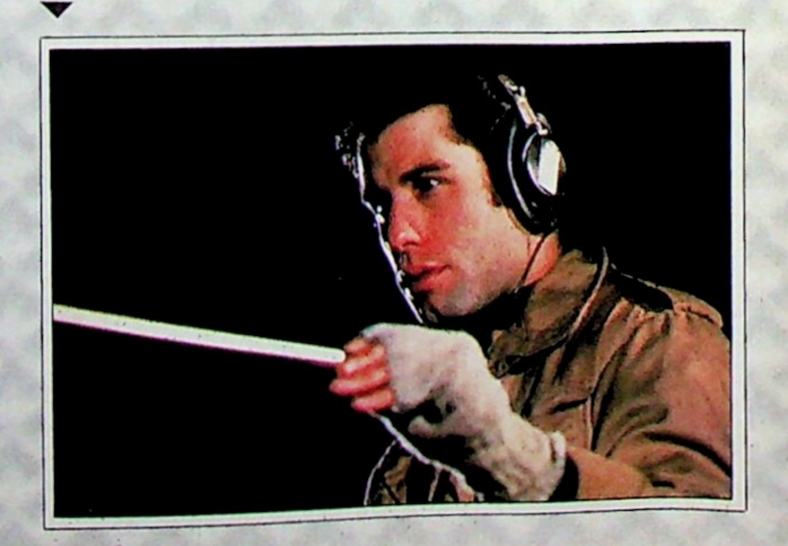


DAVID WARBECK *(Héros d'apocalypse)*
GIOVANNI LOMBARDO-RADISSE *(Cannibal Ferox)*
PIOTR STANISLAS *(Caligula et Messaline)*
LA CREATURE DU MARAIS



Nicolas Boukrief

HARRISON FORD *(Blade Runner)*
FREDERIC FORREST *(Coup de Cœur)*
MEL GIBSON *(Mad Max 2)*
VERNON WELLS *(Mad Max 2, Wez)*
JOHN TRAVOLTA *(Blow out)*



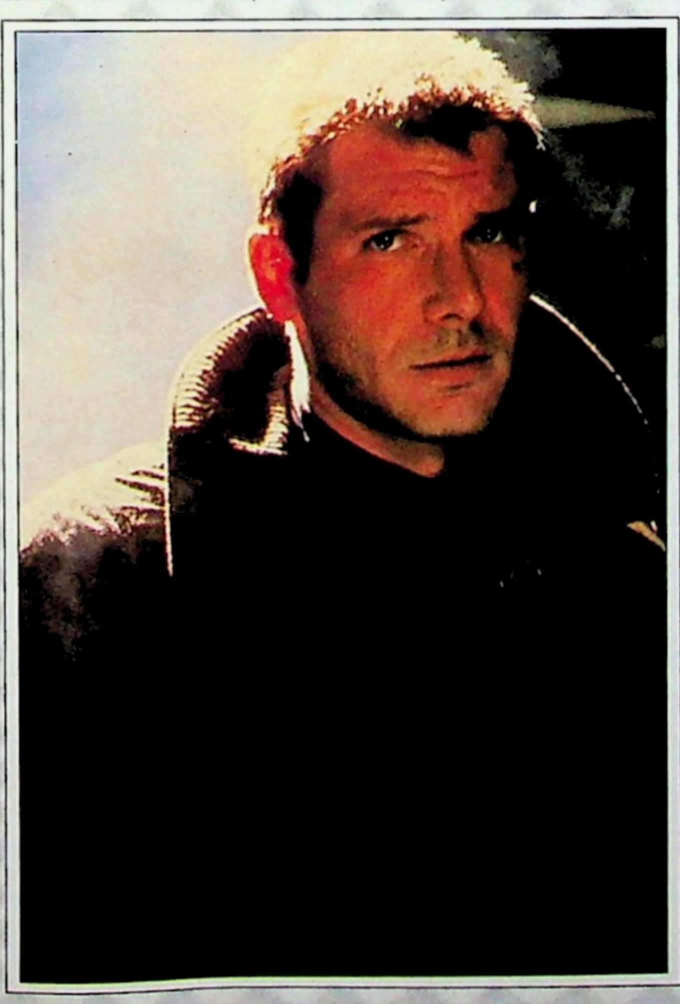
Dominique Monrocq

MEL GIBSON *(Mad Max 2)*
HARRISON FORD *(Blade Runner)*
WARREN BEATTY *(Reds)*
FREDERIC FORREST *(Hammett)*
BEN GAZZARA *(Et tout le monde riait)*





HARRISON FORD *(Blade Runner)*



François Cognard

WINGS HAUSER *(Vice squad)*
MALCOLM MAC DOWELL *(Cat people)*
DAVID WARNER *(Bandits, bandits, Le Diable)*



Frédéric Albert Levy

E.T.
BIT *(Tron)*
NICOL WILLIAMSON *(Venin)*



Chicago 1934. Les pires années de dépression économique et sociale qu'aient connu les Etats-Unis. La suie noire des hauts fourneaux se mêle au sang des abattoirs. Les hurlements des bêtes de boucherie se confondent peut-être à ceux de victimes humaines, au fond de quelque ruelle sombre, car en ces temps difficiles les hommes sont impitoyables. La ville étouffe ses proies, pleine de désespoir et d'angoisse... La pluie tombe, tourbillons d'eau sale, chargée de grisaille et de poussière, engloutissant tout par sa morsure glaciale...
De l'autre côté de l'arc-en-ciel, lorsqu'il pleut, ce sont des pièces d'argent qui ruissellent. Monde enchanté que chacun rêve de trouver un jour, surtout en cette période de vaches maigres, où tout semble plus dur, plus pénible.
Arthur Parker ne fait pas exception à ce peuple américain asservi à une existence médiocre, vivant accroché à l'espoir de jours meilleurs. Arthur est un rêveur, et n'accepte sa vie misérable de représentant que grâce aux chansons roses et dorées qu'il vend au porte-à-porte. Illusions et mirages faciles, futilités sucrées aptes à apporter un réconfort passager aux déshérités. Et Arthur, non content de faire acheter aux autres ces rengaines, y croit lui-même. Dur comme fer.
Pour lui, la vie parfaite est dépeinte dans les paroles à l'eau de rose qu'il serine à longueur de journée. Arthur Parker, représentant minable, s'imagine riche et heureux, au milieu d'un univers qui cristalliserait les numéros musicaux de Busby Berkeley, coqueluche du début de ces années trente. Partout des essaims de filles ravissantes aux longues jambes virevoltent; les gens ordinaires sont souriants, et n'hésitent pas à pousser la chansonnette pour clamer leur bonheur. Un monde si différent de la réalité que vit Arthur... Car Arthur Parker est insatisfait : à cause de la noirceur de sa condition, à cause de sa misère sexuelle aussi. Joan, sa femme se refuse à lui, totalement éloignée de toute notion de plaisir charnel. L'amour qui a existé (et existe peut-être encore) entre Arthur et Joan s'est un peu évaporé, surtout de son côté à lui. Déçu par son mariage, le petit représentant n'a pu que se réfugier dans son monde de rêves : la vérité s'y trouve enfouie, et c'est bien là la seule planche de salut qui s'offre à ce malheureux.

LES NUAGES S'EVANOUIRONT BIENTOT

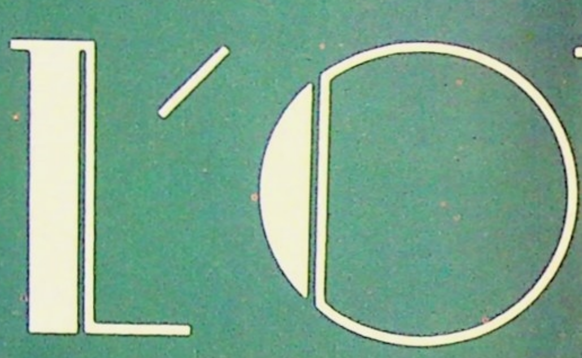
Un jour, au hasard d'une tournée sans intérêt, Arthur Parker va rencontrer une incarnation de ses rêves : Eileen, jolie institutrice timide, douce comme la rosée. Arthur séduit Eileen. Elle cède à ses avances, se révélant faillible et sensible, elle, aux aventures charnelles... Puis, une fois l'acte consommé, il la quitte, l'abandonne. Eileen est hésitante mais comblée, toute grisée de promesses et de désir. Mais Arthur ne reviendra plus.
Sentant qu'elle a perdu son mari, par une défaillance de sa part, Joan va le reprendre, le regagner, en usant de tous les artifices qui la répugnent. Elle ira même jusqu'à maquiller les pointes de ses seins de rouge à lèvres, comble de la perversion à ses yeux. Et pour garder Arthur, elle dépassera encore cet "avilissement" physique qui la révulse, et acceptera de lui donner l'argent mis de côté par son père. Ainsi satisfait, le représentant se transformera en commerçant et réalisera un autre de ses rêves : ouvrir un magasin de disques, pour diffuser en plus grande quantité les chansons qu'il admire.
Pourtant, l'orage menace. Cette éclaircie passagère n'est qu'un bref répit avant que le malheur ne s'abatte sur le candide Mr Parker. Car, perdu dans ses songes, il n'a pu apercevoir le manque de réalisme de son entreprise : l'heure n'est plus aux rengaines frelatées, et peu nombreux sont ceux qui peuvent soustraire quelques sous au budget du ménage pour se payer le luxe d'acheter des disques. Admettant son échec, honteux, brisé, Arthur trouvera le réconfort auprès de Joan qui lui pardonne. Mais ce n'est pas le réconfort qu'il recherche...

JE VEUX ME CONDUIRE MAL

Arthur a laissé Eileen seule... et enceinte. Rejetée, sans personne pour lui venir en aide, Eileen a subi toutes les humiliations : renvoyée de son école, forcée à un avortement sordide, elle se retrouve oubliée de tous, perdue dans les bas-fonds de Chicago. C'est là qu'elle tombe fortuitement sous la coupe de Tom, beau garçon trop joli pour être honnête. Tom n'est qu'un vulgaire maquereau et fera goûter l'alcool à Eileen (du gin qui lui tire des grimaces), puis l'attirera vers la prostitution et la déchéance.
Le hasard encore, ou plutôt le destin, jettera à nouveau Arthur et Eileen dans les bras l'un de l'autre. Après quelques malheureuses rencontres, chacun saura qu'il puise en l'autre la force d'assumer sa véritable personnalité. Après tout, est-ce mal de vouloir profiter de la vie, de désirer vivre dans la volupté ? Faut-il refuser de jouir de son corps pour éviter de tomber dans le péché ? Le prix est trop élevé. Eileen et Arthur s'aiment et se collent à la peau. Leur passion est mauvaise, oui, car elle va à l'encontre de la morale d'une époque et de ses idées préconçues.
Vivant leur union coupable, les amants oublient enfin la déchéance qu'ils ont tous deux connu. Arthur accepte de quitter son horizon étroit, sa femme qui le laisse indifférent, sa boutique, ses disques et le reste. Il détruit en un seul instant tout le contenu de cet univers étriqué, brisant les galettes de cire, réduisant en mille morceaux ses anciens rêves. Le pas vers l'avenir s'amorce, davantage ancré à un lien tangible avec la réalité : Eileen, qui tient à Arthur, à sa façon à elle. La bonne conduite est oubliée, les règles strictes d'une société bien pensante aussi. Quitte à vivre dans le péché, Arthur et Eileen préfèrent **vivre** et refusent de végéter comme tant d'autres.

FAISONS FACE A LA MUSIQUE ET DANSONS

Le manteau noir du destin enveloppe le couple, qui sera décidément maudit. On ne transgresse pas impunément les lois d'un monde si cruel, si dépourvu de pitié. Un vagabond au visage sombre, vêtu de haillons sales et jouant d'un accordéon au son lugubre sera le pion de la fatalité, ou son messager. Recueilli par Arthur qui lui offre un repas, ce symbole d'une Amérique au bord du gouffre sera l'instrument de la chute du disquaire malchanceux.



Le vagabond commet un meurtre stupide, assassinant sans raison une jeune aveugle au visage tendre après l'avoir violée. La jeune fille n'avait pas eu peur de son meurtrier, mais Arthur, lui, l'avait effrayée, quand il l'avait croisée peu avant. C'est elle qui lui avait alors rendu l'espoir, et décidé à partir au loin, laissant la médiocrité derrière lui.
Pourtant, la coïncidence de ces rencontres sera fatale à Arthur. Les indices l'accablent, sa femme le charge, tout est contre lui. Lors de sa dernière nuit avec Eileen, tous deux resteront abrités sous un pont, conscients que la police, sur les traces d'Arthur, les retrouvera immanquablement. Il ne reste qu'à attendre l'inéluctable. "As-tu déjà fait l'amour dans une voiture ?" demande Eileen, offrant à son amant une ultime consécration de leur passion charnelle.
Au matin, les policiers viendront le prendre. Arthur mourra pendu.

TOUT L'OR DU CIEL

Un scénario en or. Voilà ce qu'on vient de vous raconter. Mélo ? Et alors ? Ça vous dérange ? De toute façon, ce n'est que la moitié du film.
L'autre moitié, ce sont les fantasmes d'Arthur Parker, magistralement interprété par Steve Martin (décidément un excellent comédien, après THE JERK et LES CADAVRES NE PORTENT PAS DE COSTARD). Des fantasmes blancs et noirs, mais rutilants : le rêve. Les décors et la chorégraphie de Busby Berkeley, inventeur des GOLD DIGGERS (chercheuses d'or, comédies musicales extrêmement populaires de la Warner) et de 42e RUE, entre autres, se trouvent calqués et intelligemment remis en situation dans le récit. Arthur fantasme des numéros de danse idylliques : avec un

TOUT
R DU CIEL



banquier qui lui a refusé un prêt, avec sa femme et sa maîtresse, face à un écran de cinéma qui diffuse un Fred Astaire-Ginger Rogers, etc. Pour lui la réalité se fond dans ces bluettes savamment rythmées. Et pourquoi pas ? Le monde réel est si dur, si difficile à vivre. Comment ne pas chercher à s'en évader ? C'est en essayant d'y parvenir qu'Arthur trouvera sa perte. Eileen survivra et s'en tirera peut-être car elle, au moins, avait la lucidité. Leur histoire tragique suit les chansons et leurs paroles, jusqu'à la fin où Arthur, refusant sa mort sordide, transformera son exécution en happy-end triomphant. Sa foi inébranlable dans l'imaginaire lui permettra, (qui sait ?) de gagner la partie. Ou du moins, de la perdre en beau joueur.

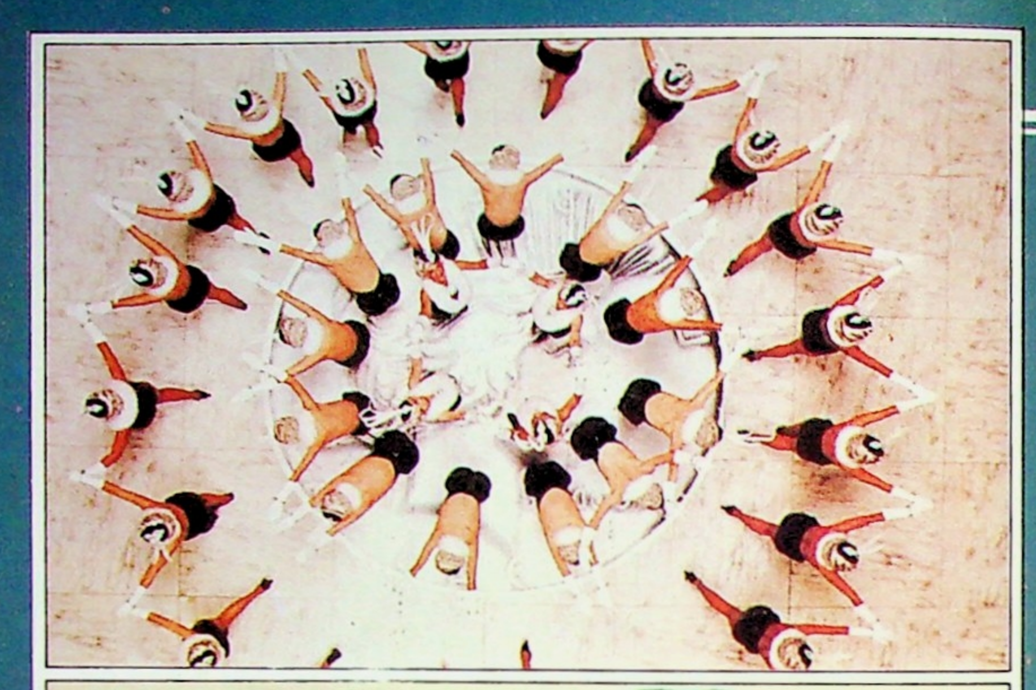
HAPPY-END ?

Il faut un peu noircir le tableau : par plusieurs aspects, TOUT L'OR DU CIEL est un ratage. L'idée des chansons illustrant les fantasmes d'Arthur passe relativement mal dans la mesure où ces chansons sont diffusées dans leur enregistrement original, et seulement mimées par les acteurs. Les mouvements des lèvres suivent les paroles, mais le décalage crée un certain malaise : non seulement les intonations ne collent pas toujours, mais il est difficile d'accepter les personnages féminins chantant avec des voix d'hommes (et inversement). La reconstitution d'un univers berkeleyien est parfois hésitante, et la poésie recherchée dans les numéros rêvés ne passe pas toujours complètement. La plus grande réussite de ce point de vue reste la séquence de danse devant l'écran où évoluent Fred Astaire et Ginger Rogers. Tant pis ! Ces erreurs n'empêchent pas TOUT L'OR DU CIEL d'être un film exceptionnel, complètement à part de la production courante. Interprétation hors pair (en dehors de Martin, Bernadette Peters/Eileen étonnante, Jessica Harper – ex SUSPIRIA – en Joan tout à fait inspirée, Christopher Walken/Tom dans un emploi inhabituel et décadent), décors magnifiques, photo soignée, couleurs raffinées et ambiance années 30 presque aussi bien retrouvée que dans HAMMETT. Un effort louable de Herbert Ross (LE TOURNANT DE LA VIE) qui secoue un peu ses lourdes bottes et rate un peu moins sa mise en scène que d'habitude : ça s'arrose.

TOUT L'OR DU CIEL : une demi-réussite, mais un film totalement attachant, original et surtout, un film où perce l'intelligence !

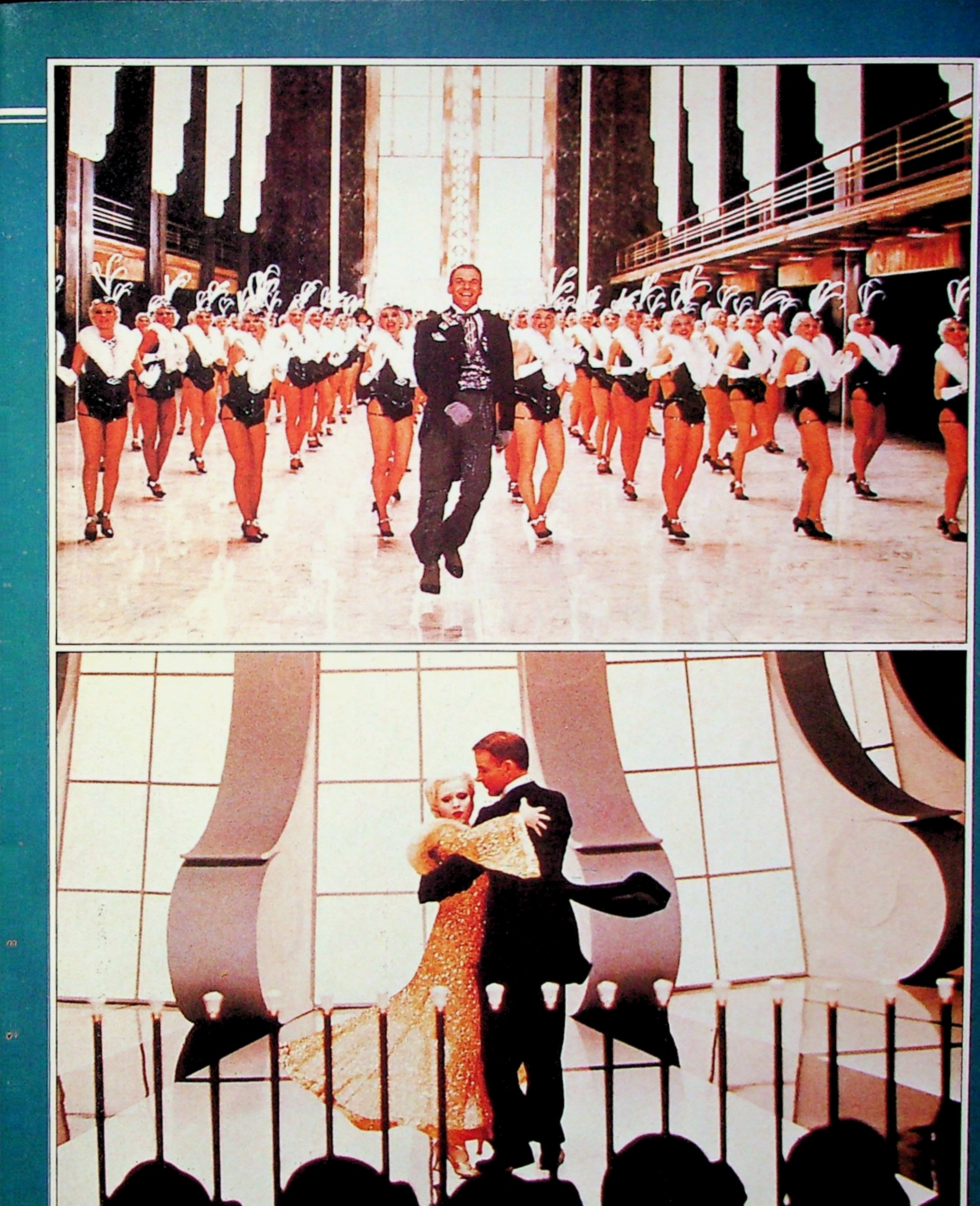
C'est si rare... DOUG HEADLINE

FICHE TECHNIQUE :
TOUT L'OR DU CIEL (Pennies from heaven). U.S.A. 1981. Metro-Goldwyn-Mayer. PR : Nora Kaye, Herbert Ross. R : Herbert Ross. SC : Dennis Potter. PH : Gordon Willis (Metrocolor). MUS : Marvin Hamlish, Billy May. Chansons : Pennies from heaven, The Clouds will soon roll by, I'll never have to dream again, Did you ever see a dream walking ?, It's the girl, Let's put out the lights and go to sleep, I want to be bad, Let's misbehave, Chicago, Yes, yes, Roll along prairie moon, Pennies from heaven, Love is good for anything that ails you, It's a sin to tell a lie, Life is just a bowl of cherries, Fancy our meeting, Let's face the music and dance. DEC : Fred Tuch, Bernie Kutler. SFX : Glen Robinson. Conseiller visuel : Ken Adam. MAQ : Frank Griffin. MONT : Richard Marks. 108'. Dist : CIC. Avec : Steve Martin (Arthur Parker), Bernadette Peters (Eileen Everson), Christopher Walken (Tom), Jessica Harper (Joan Parker), Vernel Bagneris (L'accordéoniste), John McMartin (Mr Warner), John Karlen (Le détective), Jay Garner (Le banquier), Robert Fitch, Tommy Rall, Eliska Krupka, Frank McCarthy, Raleigh Bond, Nancy Parsons, Gloria Leroy, Toni Kaye, Shirley Rikes, Jack Fletcher.










THE THRONE
OF FIRE

Heroic Spaghetti

Au royaume des borgnes, les aveugles sont rois... C'est ce que nous prouve l'évolution actuelle du cinéma italien, perdu dans le noir le plus complet depuis que l'imagination l'a déserté. Dans un pamphlet explosif, Dan Brady et Doug Headline vous disent tout sur l'avenir de Cinecitta !

Annoncé par Dan Brady le mois dernier, voici notre grand dossier sur les sous-produits et les faux-semblants italiens en matière de cinéma épique. Imitations de LA GUERRE DU FEU, de CONAN LE BARBARE, des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE, de MAD MAX 2, de NEW YORK 1997, et sans doute demain des prochains succès du cinéma d'action et d'aventures américain, tous ces films sont consternant par leur manque total d'imagination. L'incapacité du cinéma italien à se démarquer des grosses productions qu'il copie vient du manque de moyens véritables des compagnies italiennes, mais aussi de la médiocrité des créateurs de ce cinéma national. En effet, comment espérer d'un Joe D'Amato/David Hills/Peter Newton/Aristide Masacessi quelqu'effort d'inventivité que ce soit? Un cinéma de série italien sans véritables auteurs ne peut donc compter que sur ses tâcherons habituels, pour qui la réalisation d'un film n'a pas beaucoup plus de signification que la cuisson d'un plat de spaghetti.

Mais pourtant les producteurs investissent, et se croient malins en plagiant sans invention les films américains. Cette situation de crise occasionne la "fabrication" de multiples navets calqués sur des originaux prestigieux, et en général signés par les mêmes inlassables pourvoyeurs de cinéma à la truelle. Ainsi les fims les plus imités seront :

– CONAN LE BARBARE (GUNAN LA TERREUR DES BARBARES, GUNAN LE GUERRIER, ATOR L'INVINCIBLE, ATOR II LE RETOUR, L'EPEE DE CRISTAL, L'EPEE DES BARBARES/SPADA DEL FUOCO, LE TRONE DE FEU, MACE THE OUTCAST/CONQUEST, THOR LE CONQUERANT, etc.),

– LA GUERRE DU FEU (IL PADRONE DEL MONDO/MASTER OF THE WORLD, ADAM & EVE, IRON MASTER/DOMINATORE DEL FERRO, WORLD OF YOR...),



– LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (I PREDATORI DEL COBRA D'ORO/HUNTERS OF THE GOLDEN COBRA, FUGA DELL'ARCIPELAGO MALEDETTO, UNA MANCIATA DI SMERALDI, IL TESORO DELLE 4 COLONNE/TREASURE OF THE 4 CROWNS...),

– MAD MAX 2 et NEW YORK 1997 (NEW BARBARIANS, BARBARIANS 2000, 1990 : LES GUERRIERS DU BRONX, 2099 : AFTER THE FALL OF NEW YORK...).

S'ajoutent à cette horde hurlante plusieurs films marquant un retour certain au peplum, dont les accessoires se retrouvent bien souvent sur les plateaux de tous les films précités (c'est plus pratique de reprendre une vieille toge et un vieux glaive qui ont déjà servi pour le COLOSSE DE RHODES il y a vingt ans plutôt que d'en fabriquer des nouveaux, pardi !). Ainsi, les films de Luigi Cozzi/Lewis Coates HERCULE L'INVINCIBLE et sa suite, et 7 MAGNIFICI GLADIATORI de Bruno Mattei entrent totalement dans cette tradition italienne des années 60. Par contre HERCULES 1984 et SAGA OF HERCULES 2000 n'ont que peu de liens avec ces films antiques chers aux Cottafavi et Bava d'autrefois...

Le pire compromis de cette explosion des sous-produits est apporté par ces films bâtards à la croisée des genres, et surtout qui tentent de mélanger deux succès pour n'en faire qu'un : BLASTFIGHTER de Lucio Fulci qui n'est qu'un spaghetti-western transposé dans l'espace, ou ZEUS CONTRO L'UNIVERSO d'Emmimo Salvi qui hésite entre la mythologie à la Harryhausen et le genre "Guerre du feu", sans parler des innombrables films érotico-historiques sur le modèle Caligula...
Le malaise s'accentue encore à voir les nouvelles idoles sensées personnifier les héros de demain : Peter McCoy alias Pietro Torrisi ou Mark Grégory (encore un pseudo...), brutes à l'air niais ou éphèbes mollassons. Ils sont bien à l'image de leurs réalisateurs qui se cachent sous un tel arsenal de noms d'emprunt qu'on s'y perd, et eux aussi sans doute !
Ce petit panorama des tendances actuelles du cinéma d'action et d'aventures fantastiques italien devrait vous servir de leçon : si on plonge dans un gouffre sans fond, il est bien difficile d'y remonter ! Alors prenez garde...

DOUG HEADLINE



Héroic Spaghetti

héroïc-lâcheté

La foule des sous-productions italiennes bénéficie de magnifiques affiches, dues le plus souvent à Sciotti ou Casaro (également sur notre couverture avec sa création pour FIRST BLOOD). Mais comme les auteurs des affiches ne sont pas ceux des films, le résultat est toujours bien décevant. Les deux ATOR de David Hills (Joe D'Amato) reflètent bien la platitude effarante de l'heroic-fantasy italienne. Un barbare aux gros muscles et à l'œil bovin, quelques belles légèrement vêtues, un méchant aux troubles intentions, et ses séides vêtus de quelques vieux chats dépecés pour faire "peau de léopard". Le héros est Miles O'Keeffe, ex-SAS, ex-TARZAN, qui prouve bien dans ces films qu'il est tout l'inverse d'un Samson : plus il a de cheveux, plus il est niais. Quel rôle faudrait-il lui donner pour qu'il prenne l'air intelligent, sinon celui d'un chauve ?

Un autre barbare, c'est GUNAN le terrifiant, terreur des barbares et du spectateur, incarné comme d'habitude par l'épais Peter McCoy, dont on vous reparlera plus loin. GUNAN : un plagiat tellement éhonté qu'il aura valu à ses auteurs un procès avec Dino DeLaurentiis. La réalisation est signée Franco Prosperi, le scénario Piero Regnoli (également coupable du script des NUITS SECRETES DE LUCRECE BORGIA).

SHE de Avi Nesher n'a que bien peu de points communs avec le classique de H. Rider Haggard, déjà filmé par Robert Day pendant les années 60. On y voit la pauvre Sandahl Bergman (Valeria dans CONAN) qui doit se battre comme un monstre affublé d'un masque de Frankenstein, ou contre quelques malheureux figurants. Tout ceci devant des piles de vieilles caisses et autres cartons censés figurer le monde futur. Mon Dieu !

Faute de les avoir vus, laissons de côté ZEUS CONTRO L'UNIVERSO et THE LOST CITY de Robert Duke (qui c'est donc, celui-là ?). Pourtant l'affiche de ce dernier est prometteuse : un temple Maya et des hélicoptères, une princesse aztèque, des cosmonautes, une soucoupe volante flamboyante, des jivaros, une cité engloutie et des plongeurs sous-marins... Il n'y manque que deux ou trois dinosaures ! Quelle mixture ça va faire !

ADAM ET EVE de "John Wilder" emploie les talents de l'adonis de bas-étage Mark Gregory, et de la blonde Andrea Goldman. On y remarque surtout le superbe ptérodactyle garanti en carton-mâché d'origine et la démarche de Gregory, qui avance le nombril en avant comme si on lui piquait un couteau dans le dos. Encore un dérivé de la GUERRE DU FEU. Pitoyable ! Tous ces films sont évidemment destinés à être vendus grâce à leurs affiches. Cette spécialité des productions Helen Sarlui/Eureka (mal trouvé...) ne lasse pas de provoquer la stupéfaction. On ne s'étonnera donc pas d'y retrouver les mêmes réalisateurs, acteurs, et techniciens. Le meilleur exemple en est Joe D'Amato qui, outre ses multiples noms d'emprunt, signe également des scénarios pour ses films sous les pseudonymes variés et indécryptables (hum !) de Richard Franks (SUPERHUMAN, signé Peter Newton pour la mise en scène) ou John Franklin, tandis que sa femme adopte le nom de Victoria J. Newton (CALIGULA... signé David Hills pour la réalisation). Au point de vue collection de fausses identités, il se pose un peu là, le père Joe !

Bref, on ne peut que verser des rivières de larmes en observant ce système de travail italien. Vite écrit, vite tourné, vite oublié, hop, on passe au suivant. Misère humaine...

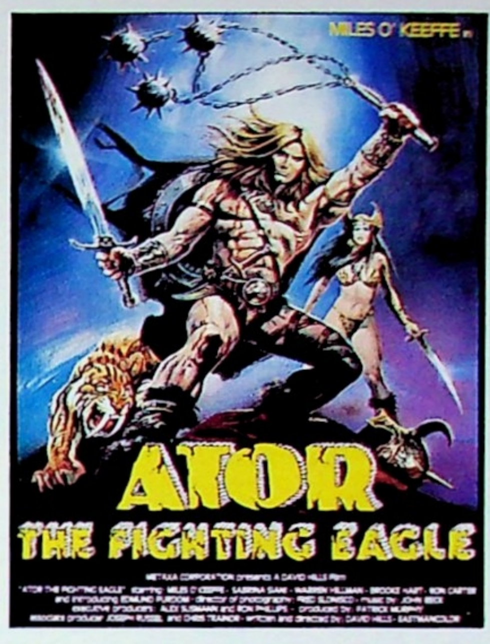
les dessous "fantasy" de la princesse...

L'érotisme charmant contre-attaque... Utilisant comme sources les "Fumetti per Adulti" genre MAGHELLA, LUCIFERA, CONTES FEEROTIQUES (vous savez, ces petites B.D. coquines que les 13-14 ans chouravent à leur libraire myope) ainsi que l'Histoire et ses anecdotes (cf. la veine CALIGULA), les producteurs déshabillent Blanche Neige (BLANCHE NEIGE AND THE SEVEN HAPPY SADISTS, litt. Blanche Neige et les sept heureux sadiques), pervertissent la méchante sorcière, encanaillent Mickey et Minnie (encore eux !) et transforment Lucrèce Borgia, la célèbre meurtrière italienne, en nymphomane enragée. Faut dire qu'ils ne sont plus à ça près, après avoir successivement travesti Conan, sa compagne Valéria et Snake Plissken, le mercenaire borgne de NEW YORK 1997...

Sont donc en passe de tacher les écrans un jour ou l'autre, FANNY HILL de Gerry O'Hara (encore un pseudomaniac...) d'après le roman de Jonh Cleland ou les aventures d'une soubrette perverse (regardez donc comme elle est mignonne sur l'affichette de Sciotti) ; MOLL FLANDERS de Don Garret (serait-ce le cousin germain de Roy Garret, alias Mario Gariazzo, réalisateur de LA QUATRIEME RENCONTRE ?), aventures picaresques à la TOM JONES ainsi donc que THE SECRET NIGHTS OF LUCREZIA BORGIA de Roberto Montero (inoubliable créateur des FOLLES NUITS DE CALIGULA), l'homme au nom qui rétrécit (il s'appelle pour la circonstance, Bob Monter). Au scénario : un vieux routier du cinéma-bis italien, Pier Regnoli, réalisateur du mythique DES FILLES POUR UN VAMPIRE. Le générique, plus que partout ailleurs, tient réellement du cauchemar. Jugez-en plutôt : Annie James, Jackie Connors, Patti Norman et autres Samantha Jordan. Choke !

Mais j'y pense : et s'ils étaient tous effectivement américains ? Mais...


FANNY HILL
based directly on JOHN CLELAND'S MASTERPIECE
"MEMOIRS OF A WOMAN OF PLEASURE" introducing LISA RAINERS as "FANNY HILL"
written by STEPHEN CHESLEY · produced by HARRY BEN · directed by GERRY O'HARA


MILES O' KEEFFE
ATOR
THE FIGHTING EAGLE

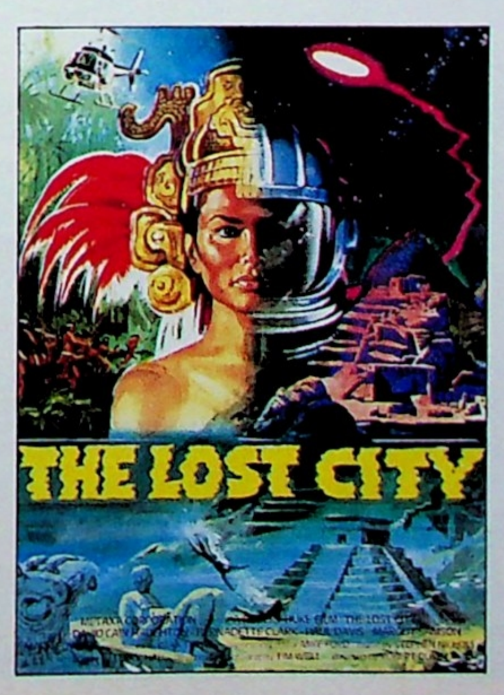

FILMAN presents
A hilarious erotic comedy... With everything the fairy tale didn't tell you. And much more!
SNOW-WHITE AND THE 7 HAPPY SADISTS
NOW UNDER PRODUCTION

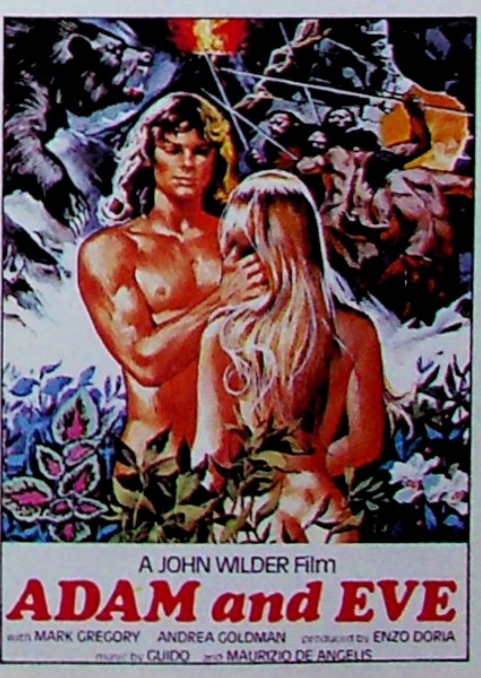

MILES O' KEEFFE
ATOR
THE INVINCIBLE


GUNAN
KING OF THE BARBARIANS


A PETER NEWTON Film
SUPERHUMAN


ZEUS
CONTRO L'UNIVERSO


THE LOST CITY


A JOHN WILDER Film
ADAM and EVE
with MARK GREGORY ANDREA GOLDMAN produced by ENZO DORIA
music by GUIDO and MAURIZIO DE ANGELIS

THE SWORD OF THE BARBARIANS







Heroic Spaghetti

Mace the outcast et Sword of the Barbarians :

La première incursion de Lucio Fulci, maître du "gore" inutile et italien, dans l'heroic-fantasy s'intitule MACE THE OUTCAST ou CONQUEST, selon les jours de la semaine. Cette œuvrette qui change de titre plus souvent que de chemise a la particularité de présenter plusieurs des créatures les plus ridicules qu'il nous ait été donné de voir. Regardez un peu nos photos : outre le bellâtre mexicain Jorge Rivero (qui eut sont heure de gloire sous la direction d'Howard Hawks dans RIO LOBO) dans le rôle de Mace le banni, on découvre une sorte de petit humanoïde aux yeux globuleux et au collant fort peu seyant (ne me dites pas que vous aimeriez en avoir un chez vous ; de toute façon, c'est salissant, ces petites bêtes-là). Quant à l'homme-chien-loup sur la dernière photo, on lui a sans doute fait avaler une boîte de Canigou pas très nette ; le pauvre a volé un vieux costume du Général Ursus et se prend pour un habitant de la "**planète des singes**"...

Du côté du scénario, rien de bien neuf : toujours la traditionnelle histoire de barbare héritier d'un royaume et obligé de lutter contre de vilains usurpateurs et leurs séides. Je dors déjà. Lucio Fulci va-t-il réussir à faire encore plus mauvais que son MANHATTAN BABY qui atteint les tréfonds de la nullité? Nous ne sommes pas au bout de nos surprises (malheureusement!).

Réalisé par "Michael E. Lemmick", LA SPADA DI FUOCO n'est pas triste non plus. Vous devinerez pourquoi quand on vous apprendra que Michael Lemmick est un (habile) pseudonyme de Michele Massimo Tarantini, auteur d'un inoubliable bataillon de "toubibs" et autres "lycéennes" (sans parler des "profs" ou des collégiennes"), ces comédies à l'italienne dont Gloria Guida et Edwige Fenech sont les égéries. Le bon goût tout en nuances de ces films se reflète dans les deux films de barbares de cet "artiste populaire" latin : L'EPEE DES BARBARES et sa suite LE TRONE DE FEU ont remplacé Edwige Fenech par l'inévitable "Peter McCoy" mais la différence est quasi imperceptible.
Les péripéties de ces films sont d'une originalité défiant l'imagination : Siegfried le bon héros devra lutter contre un tyran local avant de pouvoir continuer sa route, lui qui ne faisait que passer par là. Siegfried, c'est aussi le héros d'un projet tombé à l'eau de Lucio Fulci (SWORD OF SIEGFRIED). Deux Peter McCoy qu'on ne verra pas? Je respire!

Parce qu'il faut bien dire que ce Peter McCoy est vraiment le pire fléau qui a envahi la production italienne ces derniers temps. Ses créations dans le rôle de Gunan le guerrier dans les deux films de Franco Prosperi sont admirables de lourdeur. La bovinité de son regard, ses muscles grassouillets, son manque complet d'expressions faciales, autant de traits émouvants qui dénotent une personnalité hors du commun. Les prestations de ce barbare essayant pathétiquement d'imiter Arnold Schwarzenegger ne lassent pas de surprendre. Exécutant des sauts périlleux dignes d'un gorille attardé, notre héros mettra en déroute une troupe de figurants (ils sont au moins trois...) sortis dù plateau du Caligula le plus proche ou de la copie de LA GUERRE DU FEU qui se tourne sur l'autre moitié du terrain vague romain censé représenter la préhistoire ou les temps barbares. Il est affligeant de voir un acteur choisi uniquement pour ses muscles, comme également Lou Ferrigno (HULK l'incoyable à la télévision) dans les deux peplums de Mattei et Cozzi. Au contraire de Schwarzenegger, qui avait su interpréter Conan à merveille, réussissant à faire ressentir l'évolution du personnage pendant le film de John Milius, les McCoy, Ferrigno et autres Mark Gregory (qui aurait certainement préféré tourner, à ADAM ET EVE version "Guerre du feu", un "Adam et Adam", vu ses tendances affichées...) sont totalement dépourvus de toute capacité de **jouer** pour le cinéma. En ce sens, SPADA DI FUOCO et ses semblables sont de bons exemples d'un cinéma malade de sa propre bêtise.

DOUG HEADLINE











Heroic Spaghetti

L'Epée de Cristal & Iron Master : Encore un autre avatar de la mode Héroico-Fantaisiste : THE CRYSTAL SWORD, L'Epée de Cristal, dont on ne sait pas grand chose si ce n'est que le dessinateur affichiste s'est encore largement servi de Frazetta pour puiser son inspiration. Regardez un peu ce cavalier : vous ne trouvez pas un petit air de John Carter...
Quant à IRON MASTER, on vous en a déjà parlé à propos de George Eastman qui joue le méchant. C'est d'Umberto Lenzi (CANNIBAL FEROX) et c'est nul, comme en attestent les trois slogans publicitaires : "Rouge comme le sang, le fer naît de la pierre" "Le fer l'a rendu invincible", "Il a créé la paix grâce à la force !" (ben voyons !). Non seulement les slogans sont grotesques, mais en plus ils se sont sentis obligés de mettre les trois sur la même affiche, ce qui les rend 3 fois pires. Enfin, cette caleçonnade en peaux de bêtes a encore dû être tournée dans le terrain vague romain déjà cité page précédente. Heureusement qu'ils ont une belle affiche de R. Casaro pour sauver les meubles...

retour au "giallo"

Ce genre classique adulé par les Italiens depuis longtemps semble effectuer une réapparition importante : plusieurs projets sont en cours de réalisation ou déjà terminés, mélangeant souvent le "giallo" à énigme et l'horreur pure.

Le plus intéressant semble être THE ETRUSCAN ENIGMA (ex-LO SCORPIONE A DUE CODE), téléfilm de six heures et demie réalisé pour la diffusion sur les chaînes italiennes. Les sept épisodes de cette œuvre signée Sergio Martino seront condensés en un unique long-métrage pour la diffusion en salles sous le titre ASSASSINO AL CIMITERO ETRUSCO (Crime au cimetière étrusque). Pour l'occasion, Martino revêtira son pseudonyme de Christian Plummer.

La distribution utilise plusieurs comédiens américains de renom habitant l'Italie, notamment John Saxon (vu dernièrement dans TENEBRAE) et Van Johnson, vieil habitué des comédies musicales hollywoodiennes (BRIGADOON). L'intrigue complexe évolue autour d'un stock d'héroïne et de statuettes étrusques et autres vestiges porteurs d'une étrange malédiction.

Y a-t-il ici intervention du surnaturel ou s'agit-il simplement de meurtres déguisés en sacrifices rituels? C'est ce que les téléspectateurs apprendront après sept épisodes bourrés de rebondissements et, nouveauté pour la télévision, d'un certain nombre d'effets "gore" : mains rongées par les vers, gorges tranchées, etc. Il y a aussi dans l'histoire quelques scènes dénudées et une bonne dose de parapsychologie, élément de prédilection du giallo italien.

TENEBRAE et son immense succès public ont permis à d'autres productions de se mettre en chantier, mais il y en avait déjà quelques-unes sur le feu auparavant. Les beaux jour: de la TARENTULE AU VENTRE NOIR reviendraient-ils?

ABSURD de Joe D'Amato (tourné peu avant son CALIGULA THE UNTOLD STORY) permet de retrouver George Eastman, idole de Dan Brady, aux côtés d'Annie Bell, Katia Berger, et Edmund Purdom (où est-elle l'époque où c'était le jeune premier de LA TUNIQUE?). Il paraît que même les inconditionnels de D'Amato (eh oui! ça existe) ont trouvé ça pénible. C'est encore très "gore" : d'après les rumeurs, la meurtrière se venge cette fois-ci en arrachant le rein artificiel du héros (ça pourrait bien être vrai! Il est capable de tout, Aristide!).

PANIC de Anthony Richmond (alias Tonino Ricci) a pour vedettes David Warbeck et Janet Agren, ainsi qu'un monstre dont le masque en latex ressemble étrangement au gloubi-boulga de Casimir le sympathique dinosaure de l'Ile aux Enfants. Sinon, encore du gore et des seins nus... Rien à signaler.

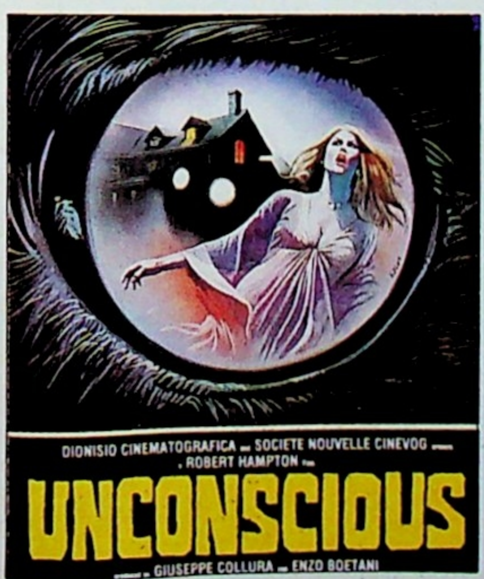
UNCONSCIOUS de Riccardo Freda, diffusé aussi sous le titre MURDER OBSESSION sous la signature de Robert Hampton (tiens! un pseudo!). Sombre histoire d'homicides sub-argentoienne (il y a même un flash-back avec un enfant qui tient un couteau ensanglanté! Ça ne vous rappelle rien, petits amis de Dario?). Même les vétérans au passé glorieux (RAPTUS, CALTIKI) copient, maintenant. C'est la déchéance.

Finissons avec ZEDER, prochain projet de Pupi Avati (au moins un qui signe sous son vrai nom) réalisateur fort controversé de LA MAISON AUX FENETRES QUI RIENT. On y verra Gabriele Lavia (PROFONDO ROSSO), entre autres. Espérons que ça sera une bonne surprise, mais méfions-nous du mélange perfide polar-fantastique! Il a déjà perdu plus d'un... D.H. + D.B.

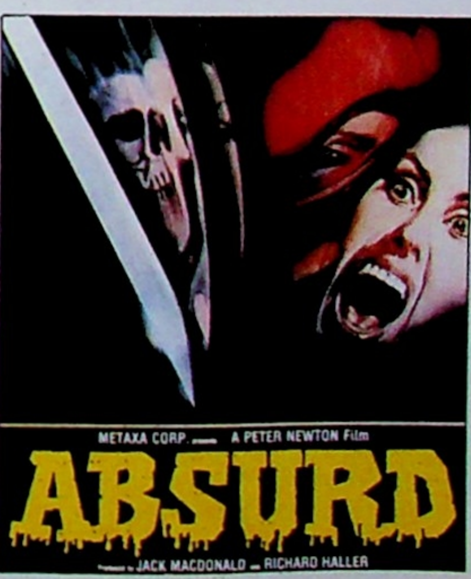














Science-fiction à la bolognaise

Le désert des barbares

MAD MAX 1 et 2, NEW YORK 1997 ont également motivé les producteurs napolitains. Monstres mécaniques collés au macadam ou quartiers dévastés hantés par des punks albinos, voilà bien de la matière à exploiter. Enzo Castellari, dont on ne vous disait pas le plus grand bien dans le précédent numéro, a été un des premiers à se mettre au volant.
Après ses GUERRIERS DU BRONX plutôt anémiques, il vient d'achever 2019, THE NEW BARBARIANS, épopée futuriste contant les luttes sauvages entre plusieurs gangs de survivants d'une catastrophe nucléaire (tiens, tiens !). A la lecture du scénario, on croit rêver : Skorpion, héros solitaire, arpente des contrées arides et désertes au volant de son bolide noir, aussi rapide qu'un missile. Il y rencontre un enfant-loup chapardeur, une horde de motards punks homosexuels (là, c'est carrément explicité...), et offre sa protection à quelques fugitifs pacifiques. Epris d'Alma (mais non... pas celle du pont), la leader des fuyards, il défie One et Mako, les chefs de la horde sauvage. Le reste du scénario se résume à une suite de joutes

sauvages ininterrompues entre motos chromées et camions lance-flammes. De temps en temps, Castellari, sans doute torturé par les remords, essaie d'introduire quelque élément novateur, telle cette cérémonie funèbre célébrée pour la mort d'un des "templiers" (les vils rascals se nomment ainsi), ou encore cette amitié, bien trop virile pour être honnête diront certains, entre Skorpion et Nadir, sorte de mercenaire impassible.
Enfin, à première vue, tout ça n'impressionne guère par sa nouveauté. Qui sait, le traitement sera peut-être plus inspiré qu'à l'habitude. Et puis soyons un peu indulgents : Castellari dispose de budgets très serrés, et clôture ses tournages en moins de quatre semaines. Ainsi, pour LA MORT AU LARGE, cette laborieuse démarquation des DENTS DE LA MER, il filma les attaques du requin dans une piscine près de Malte (certaines mauvaises langues argueront qu'elle ressemble à sa baignoire...) Pourvu que cette fois, il n'utilise pas les allées de son jardin pour mettre en images les pistes sableuses sillonnées par les Barbarians.
N'oublions pas non plus que Carpenter, Coscarelli et autres Raimi (le créateur d'EVIL DEAD) ont exécuté des œuvres originales avec des budgets dérisoires...
Chez les italiens, ce sont les producteurs qui ont des idées derrière la tête. Pas les metteurs en scène.
La preuve ! Voilà encore M. Jules Harrisson (remarquez les consonnances latines...) qui met en chantier BARBARIANS 2000 (même entre eux, ils se repiquent des titres). Mais attention les yeux : extérieurs en Australie et casting international à grand renfort de pseudo anglo-saxons. Quant à l'intrigue, vous allez croire qu'on radote un tantinet, mais il s'agit de combats entre survivants d'une guerre atomique (si, si...). Motos enragées, tas de ferraille cabossés et vrombissements : c'est reparti pour un tour de manège au diesel dans les immensités désolées. Cette fois, les bougres ne manquent pas de pétrole, mais d'eau. Tout simplement. Je propose qu'on perce immédiatement toutes les gourdes de l'équipe technique actuellement en tournage chez les kangourous.

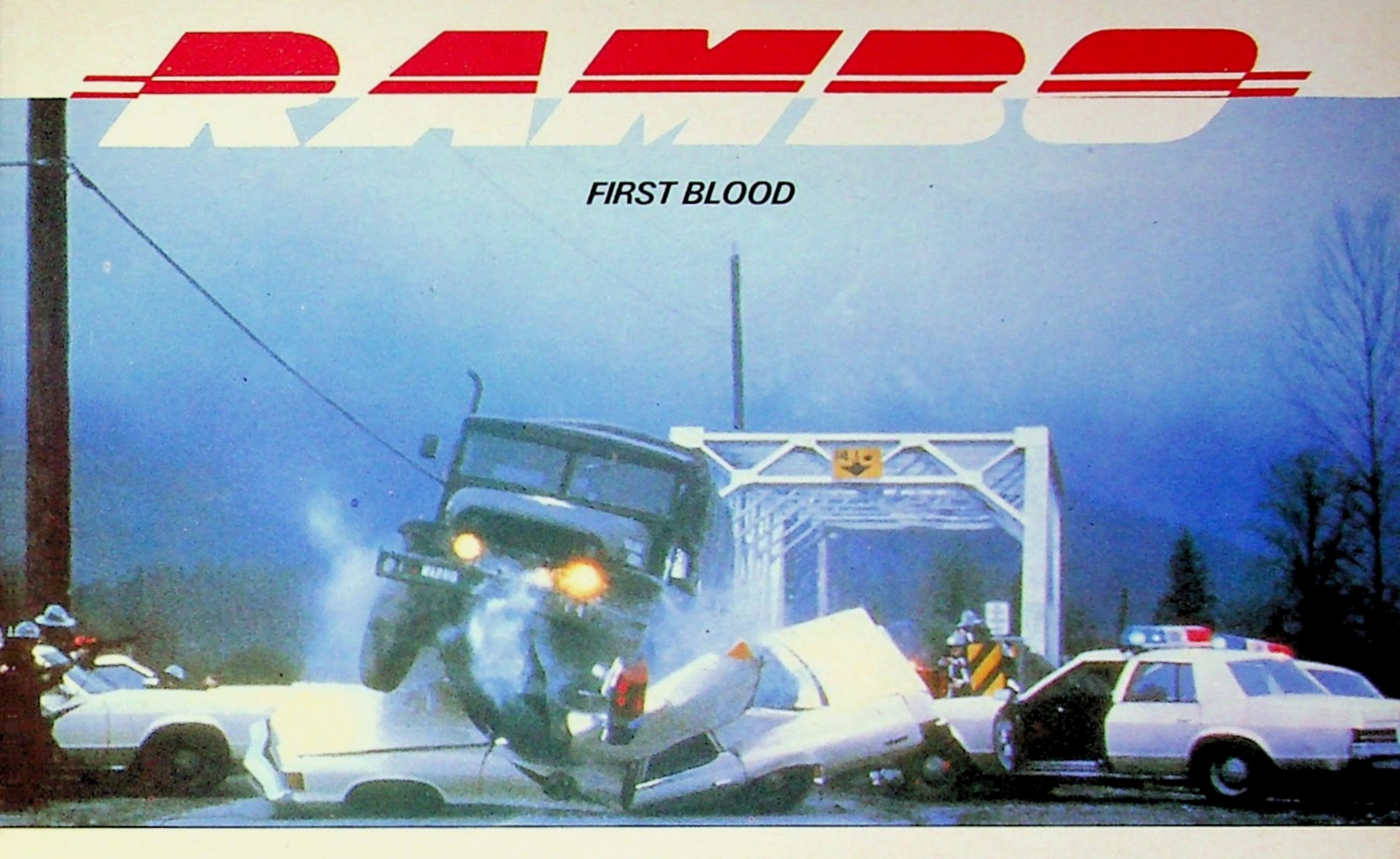
New York, ville ouverte.

Sergio Martino, auteur du très agréable CONTINENT DES HOMMES POISSONS et du baclé ALLIGATOR avec Mel Ferrer (dont le dentier a contribué à rendre la petite maquette du crocodile encore plus terrifiante), entame le tournage de 2099, DOPO LA CADUTA DI NEW YORK (2099, Après la chute de New York).
Pour cette co-production italo-française, on nous promet (comme toujours sur les dossiers de presse distribués deux ans à l'avance...) une débauche d'effets spéciaux supervisés par l'espagnol Emilio Ruiz (CONAN), ainsi qu'une distribution américaine. L'histoire elle, présente beaucoup de similitudes avec le NEW YORK 1997 de Carpenter. La terre, dévastée par les guerres atomiques, se trouve aux mains des Conquérants, peuple belliqueux armé de missiles dangereux. Ils occupent ce qui reste de New York, et menacent de pulvériser la planète entière. La confédération interaméricaine (sont toujours là eux...) réfugiée sous des dômes en Alaska, envoie un homme, le héros, pour une mission-suicide : percer le secret des missiles et sauver l'humanité.
L'affiche de Sciotti (ci-dessous), dessinée pour la promotion du film révèle un univers coloré et délirant. Mais attention, on vous met bien en garde : généralement, plus son dessin est inspiré, plus les réalisateurs bâclent leur travail (cf. SWORD OF THE BARBARIANS de Tarentini). Alors... Alors, faut soit changer d'illustrateur, ou, ce qui semblerait plus judicieux, faire un peu plus attention aux metteurs en scène utilisés. On finirait peut-être par découvrir un nouveau Cottafavi ou Bava, gloires du film d'aventure d'autrefois.

DAN BRADY







RAMBO ATTAQUE ET STALLONE SE DECHAINE !!!

Un homme seul. Un homme perdu. Un héros. Un homme pour qui la guerre, celle du Viêt-Nam, ne s'est jamais arrêtée. Ou peut-être n'aurait jamais dû s'arrêter... Un guerrier implacable, produit d'un entraînement parfait, sans faille.
John J. Rambo, U.S. Army Special Forces, Béret Vert, expert en guérilla, apte à survivre dans les conditions les plus difficiles, imbattable avec une arme, quelle qu'elle soit.
RAMBO : machine à tuer ou victime d'un engrenage meurtrier? Un duel phénoménal en décidera...
Je ne vais pas vous raconter le film, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque ! Passez le barrage du titre français débile (à première vue seulement, car il devient assez sublime après la vision du film) et précipitez-vous dans le cinéma le plus proche. Allez, allez, asseyez-vous ! Du nerf ! Et maintenant, plus une seconde de répit ! Prenez votre respiration au tout début, parce qu'après...
CE FILM EST UN EVENEMENT !!!
Aussi fort que MAD MAX 2 ou ASSAUT, FIRST BLOOD (Premier sang) atteint sans peine la grandeur des chefs-d'œuvre de George Miller et John Carpenter. Au bout de 10 minutes à peine, ça commence à planer très au-dessus de n'importe quel film d'action tourné ces dernières années. Ça castagne, ça se frappe à toute volée, ça tire dans tous les sens, les balles pleuvent, on halète d'un bout à l'autre ! Ouf ! Bon sang, quelle émotion !
Et tout ça grâce à Sylvester Stallone, alias Rocky Balboa, champion du monde de boxe catégorie poids lourds dans l'esprit de millions de spectateurs. RAMBO c'est Stallone, et Stallone, c'est le symbole de l'acharnement et de la ténacité. Un mythe vivant, un géant à l'image de l'Amérique. Le petit Italien persévérant qui, à force de crever la faim, et de s'échiner, parvient à réussir sa vie et à devenir quelqu'un ! Aux Etats-Unis et partout dans le monde, Stallone est devenu objet d'admiration.
Mais lui-même ne perd pas de vue sa propre identité et sait se remettre en question. C'est par exemple le thème central de ROCKY III : L'ŒIL DU TIGRE, où un Rocky enrichi et satisfait doit se replonger dans des difficultés comparables à celles de ses débuts pour retrouver la foi en lui-même. Stallone ajoute une note autobiographique ou totalement personnelle à chacun de ses films. On retrouve l'acteur dans chacun de ses personnages, et l'inverse est vrai aussi (évidemment !).
RAMBO tient énormément de Stallone : c'est un être instinctif, capable de réactions impulsives. Acculé dans des situations extrêmes, il sait démolir les obstacles qui se trouvent sur son chemin. Rambo court, vole, nage, combat... Rambo explose !
On en reste effondré et incrédule. Je ne pensais plus voir ça sur un écran de cinéma ! C'est en fait le genre de prouesses et de suspense brutal que certains cinéastes pratiquaient à merveille dans les années 50. A ceci près que FIRST BLOOD est tout à fait éloigné des Séries B de cette époque qui nous sont chères, tant par l'ampleur de la mise en scène que par la justesse de son propos.
Enfin un film où on est tenu en laisse par le réalisateur (Stallone ou Kotcheff, peu importe), et où on reste là, à être menés par la bride vers une conclusion fulgurante. On retrouve le véritable rôle du spectateur comme l'avait défini Hitchcock. Si ce n'est qu'on bondit encore plus sur son siège !
RAMBO a du punch ! RAMBO possède la force d'impact d'un bulldozer ! RAMBO est un film génial !

Doug Headline



RAMBO

le sang révélateur

Les mains pleines de sang et une lueur de napalm au fond des yeux, il revient au pays, l'esprit encore embrumé par les fumigènes.

Dans cette petite ville si paisible, si inébranlable dans son insouciance confortable, il ne désire qu'une chose : retrouver le seul survivant de ses compagnons d'armes.

Mais certains gaz utilisés au Viêt-Nam ne pardonnent pas. Son dernier ami en est mort, à retardement. Il arrive trop tard.

Dès lors, il n'a plus rien. L'armée n'a pas voulu de son réengagement et il se retrouve seul. Seul pour assumer la terrible expérience qu'il a vécue. Engoncé dans sa veste de treillis, il erre, triste, hagard, sans but.

Voilà bien plus que n'en peut tolérer la police locale : un étranger, sale et chevelu, visiblement paumé. Elle veut bien le reconduire aux portes de la ville sans histoires, mais s'il commence à y mettre de la mauvaise volonté et à résister, il ne reste plus qu'à l'arrêter.

Lui, ne dit rien. On le questionne, le menace, le maltraite, il ne desserre pas les dents. Mais quand les traitements de ses geôliers prennent des allures de sévices et qu'ils le replongent dans ses souvenirs, ces souvenirs si durs qu'il en garde de multiples mutilations physiques, c'est l'explosion !

Avec une force et une agilité surnaturelles il massacre ses gardiens et s'enfuit dans la forêt. Là, il sera poursuivi, traqué, par des hommes plus acharnés à l'exterminer qu'à l'arrêter. Un à un, il réussira à les vaincre.

Mais sans pour autant les tuer. Car il ne désire plus se battre ni, surtout, assassiner.

Teasle, le shérif, refuse malgré cela d'accepter son échec. Il veut la peau de ce fugitif. A tout prix !

Cet homme pourtant, n'est pas n'importe qui. Il se nomme Rambo et ses exploits au Viêt-Nam en ont fait un héros. Teasle ne pourra jamais en venir à bout. C'est du moins ce que cherche à lui expliquer le colonel Trautman. Il connaît bien l'homme, lui, et surtout le soldat. Car c'est lui qui en a fait ce qu'il est : une machine de guerre, rompue à toutes les difficultés. Un surhomme en quelque sorte.

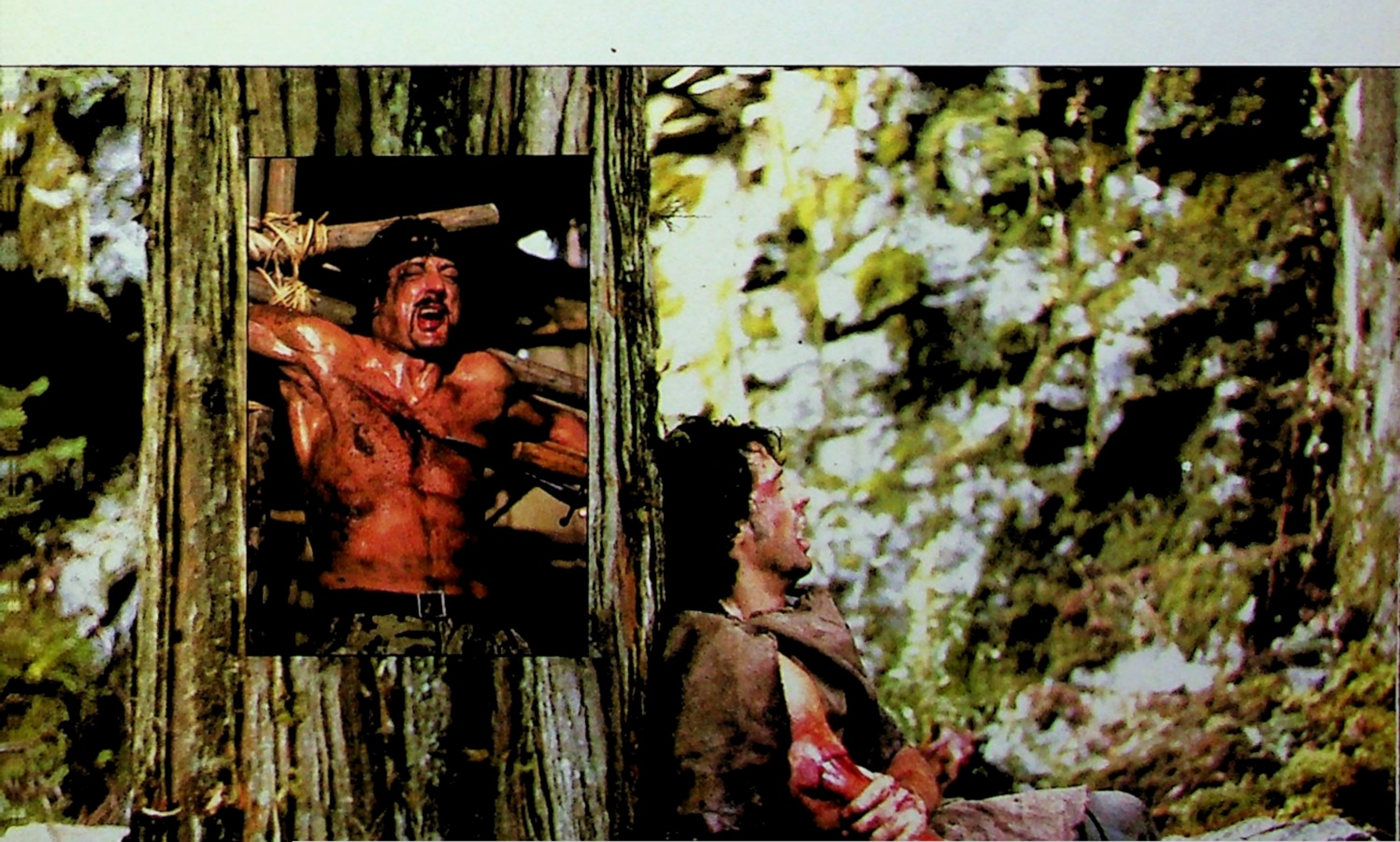
Mais Teasle refuse de lâcher prise. Tout héros qu'il est il ne pourra tout de même pas vaincre les chiens, les centaines de soldats et les hélicoptères lâchés à ses trousses...

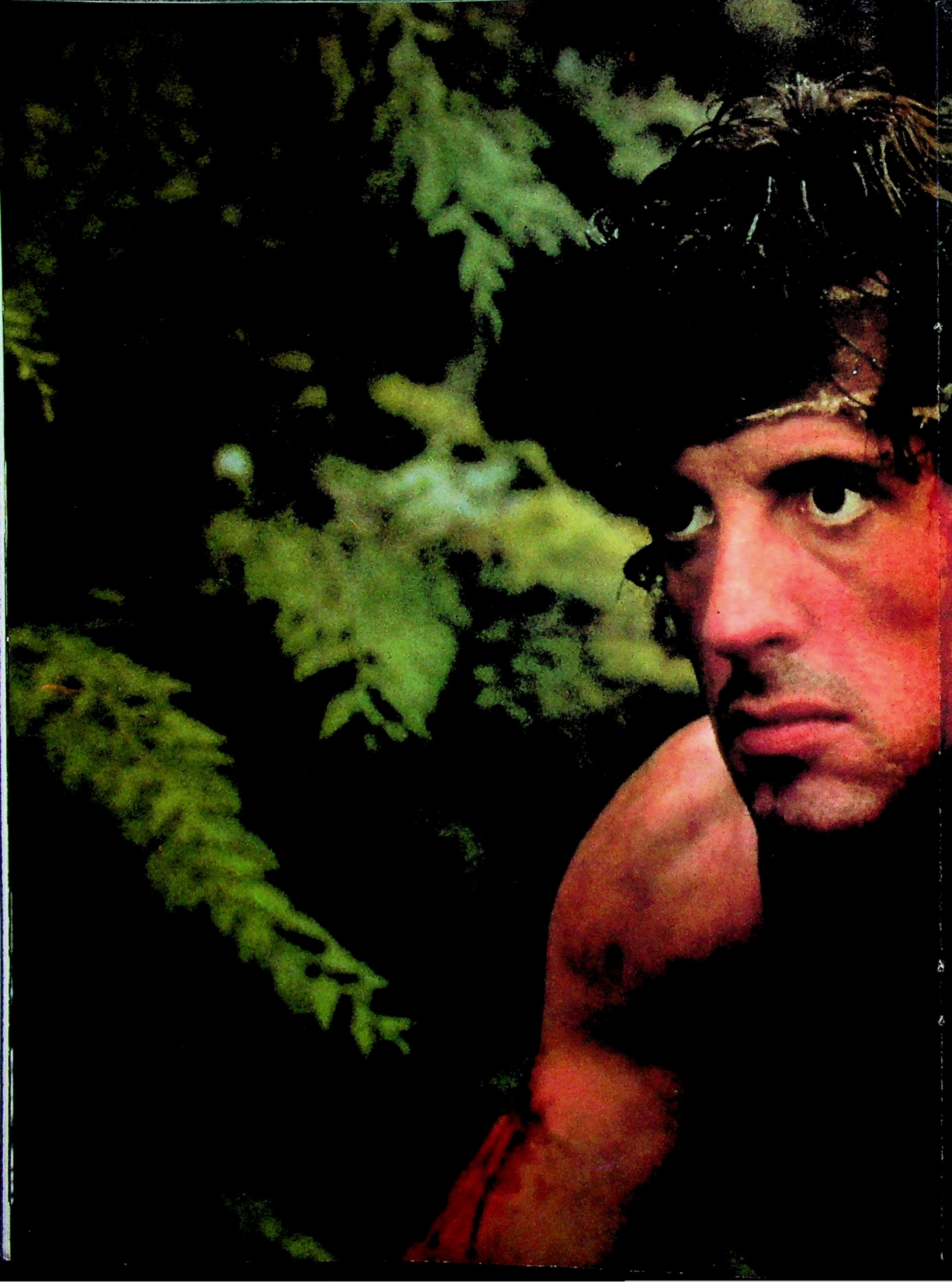
Et bien si ! Il le fera ! Je ne vous dirai pas comment, ce serait vous ôter une partie du spectacle, sachez seulement qu'à lui seul, Rambo va détruire la ville et abattre ses adversaires ! ! Et tout cela dans le film d'action le plus démentiel, le plus sauvage, le plus beau qu'il nous ait été donné de voir depuis bien longtemps.

apocalypse now :

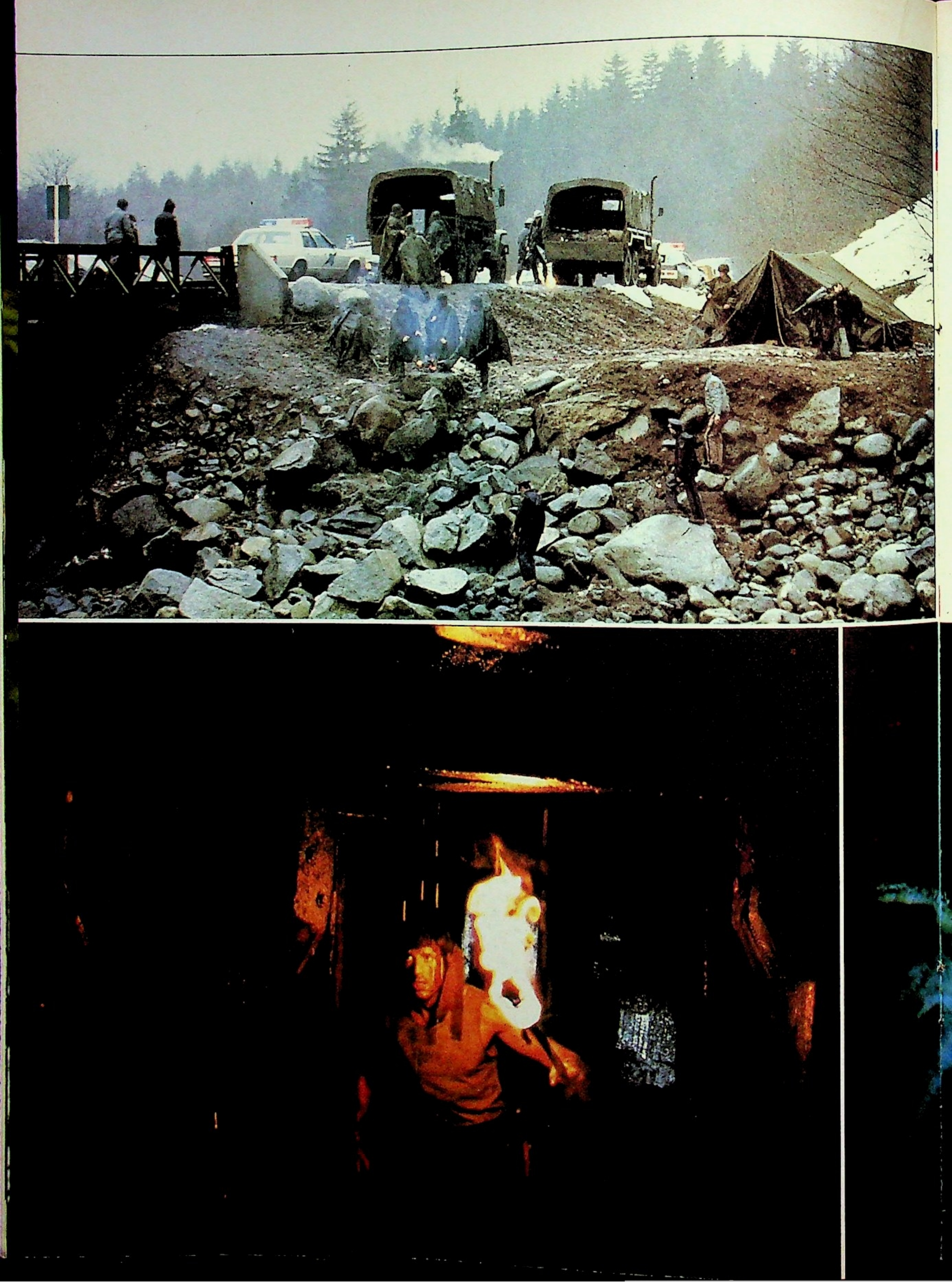
Qui aurait pu croire pourtant que Ted Kotcheff puisse un jour réaliser pareil chef-d'œuvre ?... Ce cinéaste venu de la télévision n'avait jusqu'ici jamais dépassé le stade de l'honnêteté, et encore... Et voilà qu'aujourd'hui il nous donne une œuvre si puissante, si aboutie, si parfaite qu'il se range aux côtés des plus grands, des Carpenter et des Romero. Car RAMBO porte en lui une telle maîtrise, un tel sens de l'espace, un tel génie dans sa construction qu'il n'a rien à envier à ASSAUT, L'EMPEREUR DU NORD ou L'INSPECTEUR HARRY. Car ce film-là, à n'en pas douter, va compter parmi l'un des plus grands des années 80. L'un de ceux dont on se passera encore et encore la cassette vidéo quand bien des sous-produits par trop surestimés de ces dernières années ne seront plus que vieilles reliques poussiéreuses.

Le centre de cette épopée barbare et magnifique, son cœur, est de toute évidence Sylvester Stallone. Le film tout entier gravite autour de lui seul, et, à la limite, il ne pourrait









existser sans lui. Ce soldat, ce héros, seul Stallone, par ailleurs co-scénariste du film, pouvait lui donner pareille vitalité, pareille force. Car ses personnages sont toujours définis par des "pulsions de vie", des puissances brutes qu'aucun être, aucune chose ne peuvent arrêter. Rambo, Rocky, ont une telle soif de vivre, un tel acharnement à vaincre, qu'ils acquièrent par là-même un statut de mythe.

Rambo, lui, est aussi un animal. Par sa brutalité il opère un retour à la nature, à la sauvagerie des origines, totalement fascinant dans son abandon de tout a priori moral.

En ce sens RAMBO pourrait se percevoir comme ambigu. Il l'est effectivement. Mais qui s'en plaindra? Car le film n'a rien de réactionnaire dans sa conception. Plutôt quelque chose de foncièrement nihiliste. Ce même rejet de toutes les valeurs contemporaines que l'on retrouve dans MAD MAX, ZOMBIE ou DELIVRANCE. Son personnage a ce même esprit dévastateur, ce même désir de tout réduire à néant que le Snake Plissken de NEW YORK 1997.

Mais contrairement au héros de John Carpenter, celui de Sylvester Stallone (ou Ted Kotcheff??), n'agit pas en toute conscience. Il ne fait que vivre comme on le lui a appris et c'est une sorte de désarroi qui guide ses actes. C'est en cela que le film s'offre comme totalement dénué, dans son scénario même, de toute éthique réelle. Et c'est en cela qu'il n'en est que plus superbe.

mon ami était répandu sur moi :

Mais cet abandon de toute valeur admise, de toute morale, Rambo devait bien l'avoir acquis quelque part. Ici l'intelligence du scénario est évidente. Le Viêt-Nam n'y est pas en effet un "gadget psychologique" comme dans FIREFOX, il en est élément déterminant. Cette guerre a donné lieu à bien des films. Du babacoolisme rétro de HAIR à la tentative de réhabilitation de VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER, du sentimentalisme inquiet de RETOUR au fascisme déclaré du DROIT DE TUER, l'événement a été servi à toutes les sauces. Histoire de s'y accoutumer, de le normaliser en quelque sorte. Il garde pourtant cet arrière-goût amer, cette culpabilité sous-jacente qui déplaît tant au peuple américain.

On pensait que l'inégalable APOCALYPSE NOW avait tout dit sur le cas. On oubliait qu'à force de recul, de lucidité et d'intelligence il avait délaissé le choc originel, instinctif et irréfléchi des événements, leur perception immédiate.

En ce sens RAMBO pourrait se présenter comme le complément indispensable du chef-d'œuvre de Francis Ford Coppola. Une œuvre à la fois annexe, pour cette préhension toute spontanée du Viêt-Nam, mais également prolongement pour son actualisation, son évocation du "retour du guerrier".

Cette expérience du Viêt-Nam a modifié complètement le personnage. Le peu que nous en révèle le film, ces quelques flashes-back quasi insoutenables, cette mort horrible de l'un de ses compagnons victime d'un attentat, qu'il raconte par bribes, en sanglotant ("Il a ouvert sa bière et... et il a explosé !... Mon ami était répandu sur moi !... Il me disait : "Je veux rentrer chez moi !" et moi... Je cherchais ses jambes." ! !), tout cela est largement suffisant pour expliquer sa semi-folie (ou son semi-génie, c'est selon...).

Cette expérience de l'Horreur, les américains ne veulent surtout pas la connaître. Rambo représente tout ce qu'ils veulent oublier. Pour cela, ils sont même prêts à le tuer... Car cet acharnement qu'ils mettent à le détruire n'est tout de même pas totalement logique. Quelque chose de bien plus fort que le respect des lois le motive. Quelque chose de vital...

l'ange exterminateur :

Mais peut-on éliminer un Dieu? Car c'est bien ainsi que l'on nous présente Stallone dans le film. Quand il nous apparaît, ruisselant de sueur, le poitrail bardé de balles, un fusil mitrailleur démesuré à la main, on ne peut s'empêcher de penser qu'il ne pourrait y avoir meilleure incarnation de l'Ange Exterminateur.



Car derrière Rambo semble se profiler la silhouette d'un Dieu purificateur, venu faire payer à l'Amérique son insouciance et son refus des responsabilités. C'est bien cette prise de conscience qu'il parvient à provoquer chez Trautman, son supérieur, cette sorte de père spirituel qui l'a jeté en enfer sans s'occuper réellement de son sort.

Pour ouvrir les yeux de ses compatriotes, Rambo doit avoir recours à la violence. Cette même violence qu'ils utilisent pour les garder fermés. Mais cette violence, il a appris à vivre avec, il a appris à la dominer, la dompter. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il déroute sans cesse ses poursuivants, au point de leur sembler immortel. Non, décidément, Rambo est bien plus qu'un humain, il est un dieu. Dieu de pellicule auquel nous nous identifions le temps d'un film et qui nous donne une force et une grandeur que nous n'avons sans doute jamais eues.



le dernier des géants :

Pourtant s'il est bien une image qui domine le film c'est celle de la décadence. Rambo pourrait bien être le dernier héros contemporain. Au milieu du chaos, il est seul. Il n'a plus de racines et n'a pas d'avenir. Son destin est marqué du sceau de la ruine.

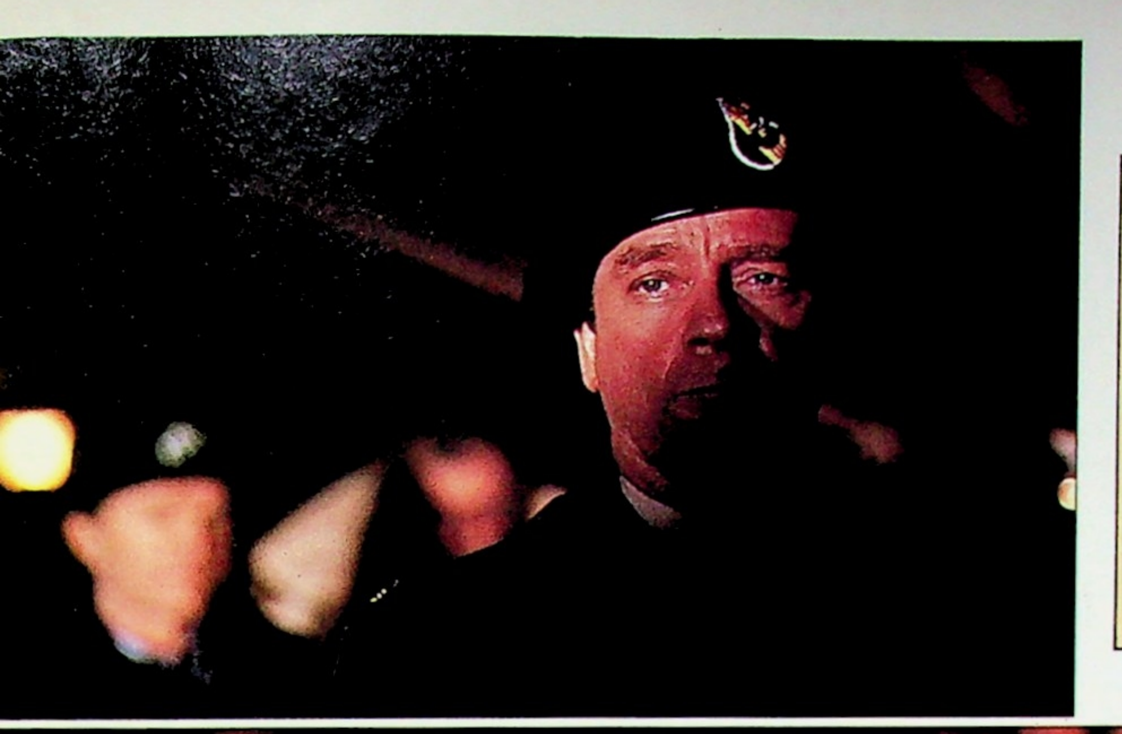
Aussi, contrairement à MAD MAX 2 ou NEW YORK 1997, RAMBO est plutôt une œuvre pathétique en ce que son héros n'a pas à conquérir un nouveau monde, mais à lutter et survivre dans un univers qui ne laisse aucune place aux êtres supérieurs. Ce rejet systématique est cause de son désarroi et c'est en cela qu'il nous paraît plus proche. Car il est humain. Plus près en définitive du Max du premier épisode, désespéré et suicidaire, que de celui, chevaleresque et généreux, du second.

Dans sa psychologie le personnage se présente bien comme un guerrier. En l'occurence, un homme empreint d'une mystique particulière, complètement halluciné et lié à un code défini ("Ils ont versé le premier sang (first blood)" dit-il par radio à son supérieur).

Le sang revêt d'ailleurs une importance capitale dans le film. Ce sang qui ne cesse de jaillir sur l'écran au cours de scènes d'action et de violence toutes plus époustouflantes les unes que les autres, prend ici une signification quasi religieuse : il est la vie et le pouvoir du personnage. Ainsi, à peine blessé au bras, Rambo va-t-il se recoudre lui-même, et à vif, la plaie, comme s'il craignait de perdre sa puissance. Toute une approche du mythe du héros et, à travers lui, de la violence, fascinante car totalement mystique est ainsi établie. Et elle l'est plus encore quand la voix de Stallone, grave et éraillée, se fait carrément incantatoire. RAMBO atteint alors des instants de pur envoûtement.

Il provoque en nous une attirance obscure et ambiguë. Cette même fascination pour une violence surnaturelle et profondément sacrée que nous avait révélée APOCALYPSE NOW.

NICOLAS BOUKRIEF



FICHE TECHNIQUE :

RAMBO (First Blood). U.S.A. - 1982. PROD : Carolco. PR : Buzz Feitshans. R : Ted Kotcheff. SC : Michael Kozoll, William Sackheim et Sylvester Stallone. PH : Andrew Laszlo. MUS : Jerry Goldsmith. Chanson "It's a long road" interprétée par Dan Hill. DEC : Stephane Reichel. MAQ : Michael Westmore. SFX : Tom Fisher. Durée : 93 mn. DIST : S.N. Prodis. (Sortie : 2/3).

Avec Sylvester Stallone (Rambo), Richard Crenna (Trautman), Brian Dennehy (Teasle), David Caruso (Mitch), Jack Starrett (Galt), Michael Talbot (Balford), David Crowley (Shingleton), Chris Mulkey, Don Mackays, Alf Humphreys, John Mcliam, Bill Mckinney, Chuck Tamburro.


80
53

LOOKER

QUAND LES FILLES DE PLAYBOY S'ANIMENT ET SE RETROUVENT DANS UN THRILLER FUTURISTE DE MICHAEL CRICHTON, LE RESULTAT EST DETONANT. IL S'INTITULE LOOKER ET S'ANNONCE COMME UN CLASSIQUE DE DEMAIN.

DIGITAL MATRIX :

Cinq jeunes mannequins sont mystérieusement assassinés. L'enquête piétine et un célèbre chirurgien esthétique (Albert Finney) commence à sentir les doutes retomber sur sa personne. Chercherait-on à le rendre coupable? En dehors du fait que deux des victimes ont compté parmis ses patientes, il n'a pourtant rien à voir avec ces meurtres.
Cindy elle aussi est mannequin, et elle a toutes les raisons de croire en sa propre mise à mort. Les voilà donc contraints de s'unir et de mener leur propre enquête.
A l'origine de toute l'affaire, un magnat de la Pub., hyper-puissant (James Coburn), financier d'un institut de recherches énigmatique, sombre batîsse de béton, isolée et jalousement gardée : Digital Matrix.
Ajoutez à cela une arme redoutable, capable de vous paralyser et de vous faire perdre toute conscience du temps durant quelques secondes, et vous en saurez autant que le spectateur après 30 minutes de projection. Cela ne devrait d'ailleurs pas vous empêcher d'aller voir les 60 minutes restantes car elles vous réservent plus d'une surprise...
Michael Crichton avoue bizarrement n'avoir pas prémédité l'idée de base du film : "Le thème de LOOKER me vient à l'esprit pendant la rédaction de CONGO, mon dernier livre. Je mis donc CONGO de côté et écrivis le scénario pendant qu'il était encore frais. Quand je l'eus fini, je revins à mon livre." Etonnant aujourd'hui de voir combien le récit peut être concis et parfait dans sa construction. Aucun temps mort, aucune scène inutile, l'exemple même d'une structure dramatique sans faille. Mais cela n'a rien de véritablement surprenant quand on connaît un tant soit peu la personnalité de Michael Crichton. Modestement, il se définit lui-même en ces quelques mots : "J'écris des livres et je fais des films."'
Et effectivement, écrivain et cinéaste, Crichton évolue de l'un à l'autre avec une facilité et un talent déconcertants. Publiant un article dans le NEW YORK TIMES dès l'âge de 14 ans ("Je reçus 60 $! De quoi vivre pendant un an!") il a depuis rédigé 14 romans ou nouvelles dont plusieurs ont d'ailleurs donné lieu à des adaptations cinématographiques (notamment le remarquable MYSTERE ANDROMEDE de Robert Wise).
C'est grâce à la Télévision qu'il fit ses premiers pas dans la carrière de metteur en scène. Il y dirigea en effet un téléfilm, PURSUIT, d'après son propre roman BINARY. Prise de contact positive puisqu'il réalisa par la suite, mais cette fois pour le cinéma, MONDWEST avec Yul Brynner, d'après son propre scénario, puis MORTS SUSPECTES avec Geneviève Bujold, un superbe thriller, et LA GRANDE ATTAQUE DU TRAIN D'OR avec Sean Connery, Donald Sutherland et Lesley Ann Down, un excellent film d'aventures. Si le premier, bien que très sympathique , s'avère trop sobre dans sa réalisation, le second et le troisième par contre, révèlent (déjà!) un professionnalisme à toute épreuve et un sens visuel remarquable.

Le plus spectaculaire assassinat de LOOKER.

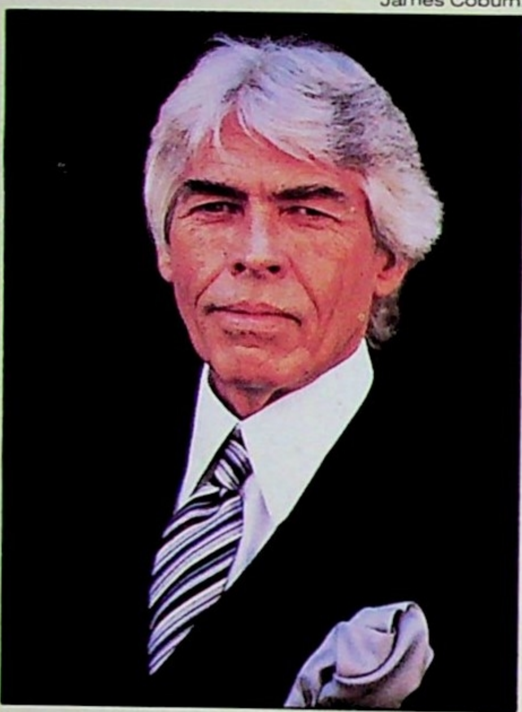




Par son script même, LOOKER se présentait comme le film le plus ambitieux mis en chantier par Crichton. Il lui fallait donc, pour arriver à ses fins, trouver un casting qui soit à la hauteur.
Pour interpréter le rôle du docteur Larry Roberts, le chirurgien incriminé, Albert Finney a été choisi. Le grand acteur britannique, absent des écrans (mais non des scènes de théâtre) depuis six ans, n'a pas hésité un seul instant : "C'était un script très intéressant et j'aimais la possibilité qui m'était offerte de travailler avec un réalisateur qui fût aussi scénariste. De plus, c'était une chance de gagner Hollywood. Cela ne m'avait jamais été possible auparavant." Il faut croire que les méthodes de travail Hollywoodiennes l'ont satisfaites puisqu'il a aussitôt enchaîné avec WOLFEN et SHOOT THE MONN.
Autre personnage déterminant, l'inquiétant John Reston a été confié aux bons soins de James Coburn. Le délirant interprète du capitaine Steiner dans CROIX DE FER de Sam Peckinpah, compose ici une interprétation tout à fait surprenante. Car pour lui, que le rôle soit celui d'un "dur" ou d'un héros, cela n'a que peu d'importance. Seule la richesse du personnage compte. C'est pourquoi il a accepté l'offre de Crichton : "Je ne vois pas de différence entre les bons et les méchants, je joue les rôles de la même façon. Car je ne pense pas en termes de "bons" ou de "méchants". Ce que je recherche c'est un rôle intéressant. C'est le plus important. Beaucoup de méchants ne pensent pas d'eux-mêmes qu'ils sont méchants.
Ils estiment que ce qu'ils font est juste. John Reston, le millionnaire que j'interprète dans LOOKER, est un homme obsédé par le pouvoir. Mais il ne le voit pas, bien sûr, de cette façon. Il pense que tout ce qu'il fait, y compris les meurtres, est justifié parce qu'il le fait au nom de son pays. Il est inquiet pour sa patrie et, comme beaucoup d'hommes obsédés par le pouvoir, persuadé qu'il connaît le meilleur chemin pour nous tous".

Albert Finney.

James Coburn.



Terri Welles.



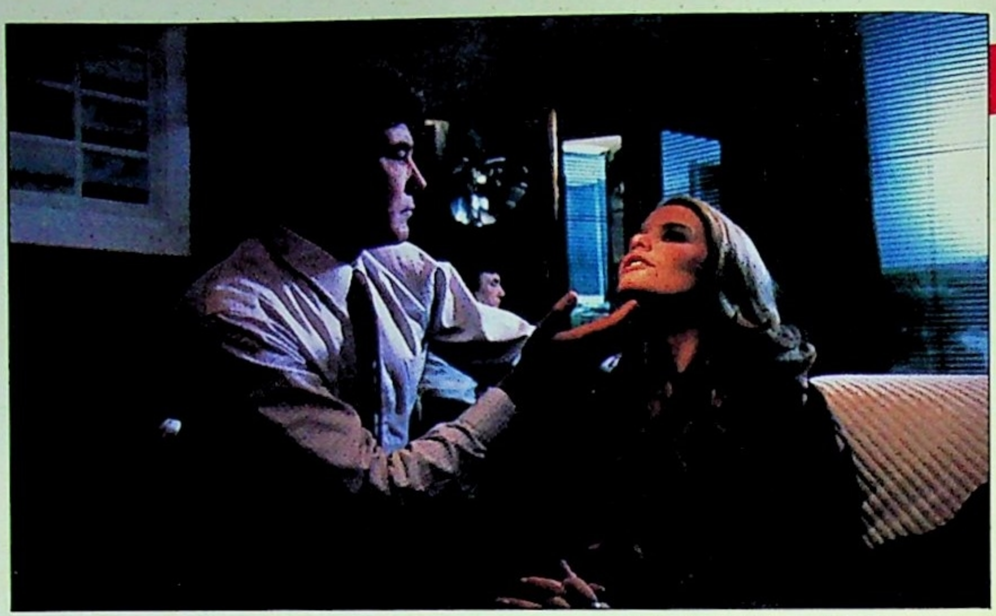
TERRI WELLES & CO. :

Par son script même, LOOKER se présentait comme le film le plus ambitieux mis en chantier par Crichton. Il lui fallait donc, pour arriver à ses fins, trouver un casting qui soit à la hauteur.
Pour interpréter le rôle du docteur Larry Roberts, le chirurgien incriminé, Albert Finney a été choisi. Le grand acteur britannique, absent des écrans (mais non des scènes de théâtre) depuis six ans, n'a pas hésité un seul instant : "C'était un script très intéressant et j'aimais la possibilité qui m'était offerte de travailler avec un réalisateur qui fût aussi scénariste. De plus, c'était une chance de gagner Hollywood. Cela ne m'avait jamais été possible auparavant." Il faut croire que les méthodes de travail Hollywoodiennes l'ont satisfaites puisqu'il a aussitôt enchaîné avec WOLFEN et SHOOT THE MOON.
Autre personnage déterminant, l'inquiétant John Reston a été confié aux bons soins de James Coburn. Le délirant interprète du capitaine Steiner dans CROIX DE FER de Sam Peckinpah, compose ici une interprétation tout à fait surprenante. Car pour lui, que le rôle soit celui d'un "dur" ou d'un héros, cela n'a que peu d'importance. Seule la richesse du personnage compte. C'est pourquoi il a accepté l'offre de Crichton : "Je ne vois pas de différence entre les bons et les méchants, je joue les rôles de la même façon. Car je ne pense pas en termes de "bons" ou de "méchants". Ce que je recherche c'est un rôle intéressant. C'est le plus important. Beaucoup de méchants ne pensent pas d'eux-mêmes qu'ils sont méchants.
"Ils estiment que ce qu'ils font est juste. John Reston, le millionnaire que j'interprète dans LOOKER, est un homme obsédé par le pouvoir. Mais il ne le voit pas, bien sûr, de cette façon. Il pense que tout ce qu'il fait, y compris les meurtres, est justifié parce qu'il le fait au nom de son pays. Il est inquiet pour sa patrie et, comme beaucoup d'hommes obsédés par le pouvoir, persuadé qu'il connaît le meilleur chemin pour nous tous".
Grand retour sur les plateaux de cinéma pour Leigh Taylor-Young également. Tout comme Albert Finney, elle s'en est éloignée durant plusieurs années. Cette interprète de PEYTON PLACE pour le petit écran. (Elle y apparaît dans pas moins de 100 épisodes!) et de SOLEIL VERT pour le grand, avait en effet pris une retraite prématurée pour se consacrer à la méditation transcendentale et "la recherche d'elle-même". Heureusement (Encore une que les gourous n'auront pas!), elle revient aujourd'hui à son métier et nous propose, avec son interprétation de Jennifer Long – La sinistre femme de main de Reston, souveraine et glaciale –, le meilleur rôle de sa carrière. Pour elle, LOOKER représentait une seconde chance : "C'est un rôle très intéressant, c'est la principale raison pour laquelle je l'ai accepté; en dehors du fait bien sûr que je voulais recommencer à travailler.
Pourtant, aussi alléchant que puisse être ce trio de professionnels hors-pair, j'avoue pour ma part n'y pas trouver l'intérêt primordial du casting. Que vos yeux se portent un instant sur les illustrations de cet article et vous verrez aussitôt où je veux en venir. Car tous les rôles féminins de LOOKER, Leigh Taylor-Young et Susan Dey exceptées, sont interprétés par des playmates habillées (à peine) et maquillées (beaucoup) à la perfection. Pour les lecteurs trop jeunes, rappellons qu'une playmate est une dame toute nue qui permet à PLAYBOY d'atteindre chaque mois son fabuleux chiffre de vente.
Et croyez-nous! Dans LOOKER on a affaire au haut de gamme en matière de mannequins. A leur vue, nos yeux s'exorbitent, nos cheveux se dressent, notre langue touche le sol et notre pacemaker explose. Observez bien par exemple les réactions de votre voisin de droite. Oui! c'est lui, c'est bien lui! Le loup pervers des cartoons de Tex Avery!...
La révélation de LOOKER est à cet égard Terri Welles. comme dirait le bon Racine "Je la vis, je pâlis, je rougis à sa vue", car pour sa première apparition sur un écran elle reste inoubliable. A tel point que pour ses seules cinq minutes d'interprétation (elle est la première victime) les critiques américains n'hésitent pas à la qualifier de "nouvelle Rita Hayworth"! Crichton, lui-même, est convaincu de ses possibilités : "Terri est inexpérimentée, bien sûr, et a beaucoup à apprendre. Mais si elle veut vraiment faire une carrière et si elle travaille dur, elle a un avenir très prometteur devant elle."
Quant à Susan Dey, l'interprète de Cindy la compagne d'Albert Finney elle trouve là un rôle en or pour le commencement de sa carrière. Sans être playmate, elle n'en est pas moins adorable. L'exemple type de cette nouvelle sorte de stars, tout à fait artificielles, plus traditionnelles dans leur asservissement complet aux exigences d'Hollywood. Susan Dey, sans être une grande actrice, représente à merveille ce retour aux sources à Veronica Lake et Lana Turner. Il se pourrait donc bien qu'on entende de nouveau parler d'elle. Alors les kids, léchez-vous les babines!...



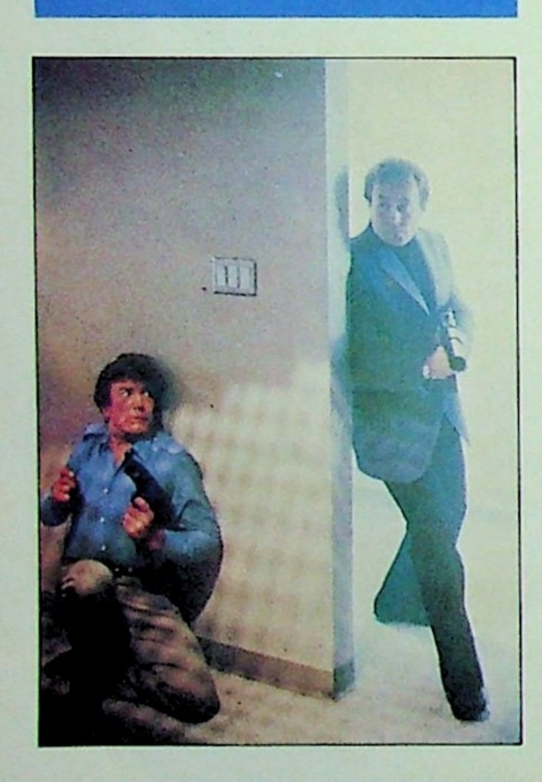
En haut : une arme redoutable, capable de vous paralyser et de vous faire perdre toute conscience du temps. En bas : un institut de recherche énigmatique.

DES IMAGES BLEU MÉTALLISÉ :


Un érotisme glacé et une rare élégance.

Un choix d'actrices aussi (stéréo)typées n'est bien sûr pas gratuit. Il était nécessaire au développement du scénario, situé justement dans le milieu des mannequins actrices de pub. Et quitte à utiliser des playmates, Crichton a poussé la logique de son récit jusqu'à ses extrêmes limites.
Le style du film est donc imprégné de ce "look" si particulier qui donne à certaines revues l'essentiel de leur esprit (en l'occurrence VOGUE et PLAYBOY). Rejoignant le Paul Schrader de LA FELINE ou le Bob Brooks de TOUCH OF MADNESS/TATTOO (autre chef-d'œuvre, non distribué en France avec Maud Adams et Bruce Dern), Michael Crichton opte en effet pour un univers ultra-sophistiqué d'un érotisme glacé et d'une rare élégance. Car cette ambiance pub qui constitue la matière du script, déborde le cadre étriqué des téléviseurs (omniprésents dans le film) et envahit l'espace tout entier de l'écran-cinéma. De décorative, elle devient essentielle. A tel point que LOOKER ne peut se concevoir sans elle.
Il convient d'ailleurs ici de souligner le travail remarquable du directeur de la photo Paul Lohmann. L'opérateur de Mel Brooks pour LA DERNIERE FOLIE et LE GRAND FRISSON, de Jack Lee Thompson pour LE BISON BLANC et de Nicholas Meyer pour C'ETAIT DEMAIN signe ici les plus belles images de sa carrière. Sans lui, le film ne serait certes pas ce qu'il est. Car c'est bien l'essentiel des photographies de mode qu'ont recréé les éclairages de Lohmann. Bleutés, voire métallisés, bien des plans de LOOKER ne choqueraient pas en couverture de VOGUE.

L'HÉRITAGE D'HITCHCOCK :



Cette création d'une beauté toute artificielle n'est pourtant pas neuve. 20 ans plus tôt, un grand maître l'utilisait avec génie. De LA MAIN AU COLLET aux ENCHAINES, l'œuvre d'Alfred Hitchcock regorge de séquences magnifiques dont la qualité est fruit d'un long travail de sophistication, de recréation d'un univers totalement factice.
Mais l'auteur de PSYCHOSE n'est pas en ce seul point le grand maître de Michael Crichton. "Bien que je vis très tard ses films, il semble qu'il ait eu une énorme influence sur moi," reconnaît aujourd'hui l'auteur de COMA. Au même titre que celle de Brian De Palma, mais de façon beaucoup plus instinctive, toute son œuvre semble y faire référence.
Ainsi, au-delà d'une prédilection pour les titres courts toute Hitchcockienne (WESTWORLD, COMA, etc.), nombre de thèmes du maître se retrouvent dans LOOKER. Celui du faux coupable bien sûr, mais également ceux du voyeurisme, de la manipulation et de la trahison des sens.
Le style de Crichton est également Hitchcockien. Dans sa manière de filmer, la filiation est évidente, même si l'on ne sait où la situer exactement. Cette sublime mort de Leigh Taylor-Young, par exemple, simple silhouette féminine sur écran de ciné, s'effondrant langoureusement sur le parterre fluorescent des plateaux de pub, n'a-t-elle pas cette beauté vénéneuse et absolue qui parcourt LE CRIME ETAIT PRESQUE PARFAIT ou LA MAIN AU COLLET?
D'autre part, cette relation étroite établie entre la psychologie des personnages, le scénario du film et son écriture, systématique chez Hitchcock, se retrouve dans les films de Crichton. Et si les personnages de LOOKER se trouvent confrontés à de brutales pertes de conscience (occasionnées par les redoutables "flashes" de l'arme inventée par Digital Matrix), le film, lui aussi, subit par moment de semblables "absences", de semblables vides narratifs. Une séquence effrénée de poursuite de voitures succède ainsi à une séquence plutôt calme. Rien de très nouveau dans tout cela me direz-vous, mais l'originalité du découpage vient ici de ce que la séquence débute **dans** l'action et non **avant.** On ne sait d'où venait le Docteur Roberts avant d'être agressé et l'on ne sait où il se rendait. Cette ellipse soudaine dans le scénario entraîne une implication du spectateur. Il a été comme "flashé" lui aussi, car le film l'a, un instant, projeté dans un vide temporel.
Semblablement, l'évasion du Dr Roberts d'une voiture de police ne nous est **pas montrée,** même si l'on peut en deviner les procédés. Nous le voyons **avant, après,** mais **non pas pendant.** Car ici encore, la structure de LOOKER rejoint l'aventure des personnages. Durant un instant, le spectateur ne sait plus où il (en) est. Sa perception a été troublée.
Mais n'allons pas chercher midi à quatorze heures. LOOKER, dans la tradition des films d'Hitchcock, se veut avant tout un spectacle. Michael Crichton l'affirme volontiers : "Si les gens trouvent des sous-entendus moraux dans mon travail, tant mieux! Mais mon principal but est de distraire, rien de plus."
Et il y parvient pleinement! Recourant cette fois-ci, en plus de l'action et à la différence de MORTS SUSPECTES, à l'humour. Humour noir s'entend, et tout à fait efficace. Ce dosage parfait de la comédie et du suspense qu'affectionnait le grand maître britannique semble trouver ici son plus digne continuateur.


Des produits de plus en plus parfaits.

MAIN BASSE SUR LA T.V. :

Pourtant, Michael Crichton ne peut nier à son œuvre de forts aspects de prévention, sinon de dénonciation, sociale. Mais, suivant en cela la majorité des cinéastes américains, il se garde bien de le reconnaître. Avez-vous déjà vu les William Friedkin, les Philip Kaufman, les John Carpenter ou les George Romero crier sur les toits qu'ils ont voulu défendre une thèse ou lancer une polémique? Car, modestie extrême, hantise de l'échec artistique ou crainte de perdre l'intérêt du public, ces réalisateurs-là contournent soigneusement toute tentative d'"intellectualisation" de leur œuvre. Paradoxalement, ils évitent volontiers cette étiquette d'"auteur" si prisée par la critique française. Et pourtant! Combien de preuves ont-ils déjà données de leur richesse sinon de leur génie? Ce refus poli de lire en lui-même serait-il la formule magique qui donne au cinéma américain sa vigueur et sa suprématie? J'en doute. Il n'est que l'exemple le plus évident d'une certaine manière de voir le cinéma. Nos Yves Boisset, Serge Leroy et autre Alexandre Arcady nationaux feraient bien d'en prendre de la graine ne croyez-vous pas?...

LOOKER donc, n'est pas un film innocent. Tout comme MORTS SUSPECTES, il vise à informer le public d'un danger **réel** de manipulation : dans MORTS SUSPECTES, le pouvoir grandissant de la médecine, dans LOOKER celui de la télévision, de la pub et de son dangereux pouvoir potentiel. Dans un film comme dans l'autre, le méchant, puissant et avide de pouvoir, se permet un petit délire verbal où il expose clairement en quoi ses procédés sont efficaces et sa victoire certaine. Chaque fois, il se réfère à de véritables statistiques (dépenses pour la médecine dans MORTS SUSPECTES, pertes de temps à regarder la T.V. dans LOOKER) et, en cet instant, situe exactement le propos de Crichton.

Le réalisateur a d'ailleurs lui-même été surpris en réalisant combien certains aspects fictifs de son scénario ne sont pas si loin de la réalité. En l'occurrence ceux de la duplication bidimensionnelle d'êtres vivants par ordinateur : "Pour le film, nous allâmes à une compagnie locale et leur demandâmes comment ils pourraient réaliser cela sans être trop dépensiers. Ils nous suggérèrent de contacter une compagnie dans le Texas qui nous le ferait simplement pour 15 000 $!! Leurs images par ordinateur se révélèrent finalement moins précises que les personnages réels. Mais combien de temps reste-t-il encore avant que le sujet de notre film se concrétise?..."

En attendant ces temps funestes, les populations insouciantes se laissent dévorer leur temps libre par les téléviseurs. C'est du moins l'image qu'offre LOOKER des américains moyens. Calés dans leurs fauteuils, hurlant de rire devant les pitreries du Jacques Martin local, à tel point fascinés qu'ils ne peuvent écouter les supplications de leur fille Cindy (Susan Dey), venue leur dire qu'elle est menacée de mort.

Pour alimenter cette demande, cet appétit d'images télévisuelles, les professionnels de la pub cherchent à donner des produits de plus en plus parfaits. Si les publicités restent tout autant débiles dans leur ensemble (l'hilarant gladiateur de bronze présentant un quelconque produit ménager...) les filles qui les présentent, elles, sont superbes. C'est elles qui sont chargées de faire vendre le produit. Elles et ce petit quelque chose si mystérieux qui constitue le moteur du film et que je me garderai bien de vous révéler...

Toujours est-il que LOOKER, situé dans les milieux de mannequins, porte également un regard sur ce même milieu, sur ces mêmes "lookers" (littéralement un "canon", une fille belle à regarder, et aussi, ambiguité du titre et du film, quelqu'un qui regarde...). Ces filles si belles qu'elles en sont devenues des machines. Imparfaites, certes, puisque l'on cherche à les remplacer, mais des machines tout de même. Des machines à plaire comme le montre ce réflexe – ou plutôt cette absence de réflexe! – de Terri Welles, allant ouvrir la porte de chez elle en dessous noirs sans même se rhabiller (que les pervers ne s'excitent pas, ça ne vaut pas Susan Dey attachée avec des menottes...). Des machines à faire l'amour, comme Cindy le désire à peine tombée dans les bras du Dr Roberts. Des machines sans ennuis, comme Cindy toujours, dont les parents ne gardent qu'une image photographique, multiples portraits-bibelots accrochés dans le salon, et dont, pas un instant, ils ne pensent qu'elle peut avoir des problèmes. Des machines négligeables en dernière extrémité, qu'on peut éliminer bêtement et simplement. Seulement ces machines vivent, ressentent et souffrent. Ainsi Cindy, lors de la superbe séquence de tournage sur la plage, exprime-t-elle la douleur quand l'ordinateur lui ordonne de recommencer encore et encore sa chute sur le sable.

NOBODY IS PERFECT :

Alors survient l'imperfection. Thème-pivot du film, thème-pivot de tous les films de Michael Crichton et thème-pivot de plusieurs de ses romans.
En effet, de TERMINAL MAN (le roman et le téléfilm) à LOOKER, son œuvre est hantée par la crainte de la défaillance. Il en résulte une inquiétude face à la machine, cet organisme si parfait qu'il exclut toute erreur. Dès lors les films de Crichton opposent toujours un être humain, sensible et volontaire, à un robot, un ordinateur, voire même à un appareil à oxygène ou une locomotive!
Une lutte pour l'individualité s'instaure alors, les personnages refusant de se laisser anéantir par de simples assemblages de ferrailles, si perfectionnés soient-ils. Il s'agit pour eux de combattre le **viol** de la machine. Cette lutte est d'ailleurs explicitement énoncée par Susan Dey dans LOOKER qui, en plaisantant, crie "Au viol!" lors de son auscultation par l'ordinateur, séquence par ailleurs très érotique...

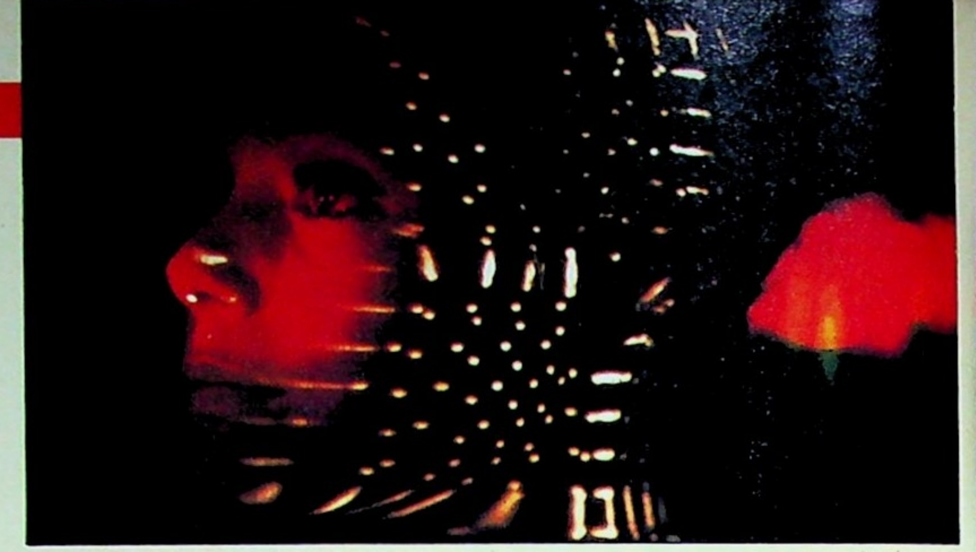
RETOUR A LA CASE DEPART :

En fait, toute révolte chez Crichton se fonde sur un refus de jouer le jeu. Refus d'être un docteur servile, voire tout simplement d'être une femme, pour Geneviève Bujold dans MORTS SUSPECTES, refus d'être condamné pour Albert Finney dans LOOKER.
Pour survivre, les "héros" doivent alors passer **de l'autre côté du décor.** Ainsi, le héros de MONDWEST ne vainc le robot-tueur laché à ses trousses qu'en se réfugiant dans les salles de commande, de même Geneviève Bujold découvre les preuves de ses soupçons dans les fondations de l'hôpital et Albert Finney se débarrasse de ses poursuivants en se cachant dans les décors d'un plateau de tournage.
Pour vaincre, ils doivent **retourner contre l'agresseur sa propre arme.** Richard Benjamin se fait donc passer pour un robot afin de vaincre Yul Brynner dans MONDWEST. Pareillement, Albert Finney se sert, contre le tueur de Reston, des redoutables "flashes" de son arme si particulière. Et Geneviève Bujold, quant à elle, se débarrasse carrément de sa féminité pour lutter sur un pied d'égalité avec ses adversaires. Ce chapitre sur le "jeu" dans les films de Michael Crichton m'amène d'ailleurs à retourner à la case départ de mon article. Autrement dit, celle qui vous conseille vivement de vous ruer voir LOOKER, de frémir à son suspense, de délirer sur ses actrices et de vous laisser fasciner par sa musique géniale tout en sachant que celle-ci est signée par Barry De Vorzon (LES GUERRIERS DE LA NUIT) et que la chanson du générique est interprétée par Sue Saad et non Kim Carnes... Et voila toujours de quoi vous donner un avantage culturel sur votre voisin de gauche, ce benêt de Droopy, qui ne sait pas lire les génériques.

NICOLAS BOUKRIEF

FICHE TECHNIQUE :

LOOKER (Looker). U.S.A. 1981. PR : Howard Jeffrey pour Ladd Company. R. et SC : Michael Crichton. PH : Paul Lohmann. MUS : Barry De Vorzon. DEC : Dean Edward Mitzner. MONT : Carl Kress. SFX : Joe Day. MAQ : Ken Chase. 93 mn. DIST : Crystal Film. Avec : Albert Finney (Dr Larry Roberts), James Coburn (John Reston), Susan Dey (Cindy), Leigh Taylor-Young (Jennifer Long), Dorian Harewood (Lt. Masters), Tim Rossovich (Moustache Man) Darryl Hackman (Dr Jim Belfied), Cathryn Witt (Tina), Terri Welles (Lisa).



La séquence très érotique de l'auscultation par ordinateur.

A droite, Terri Welles.



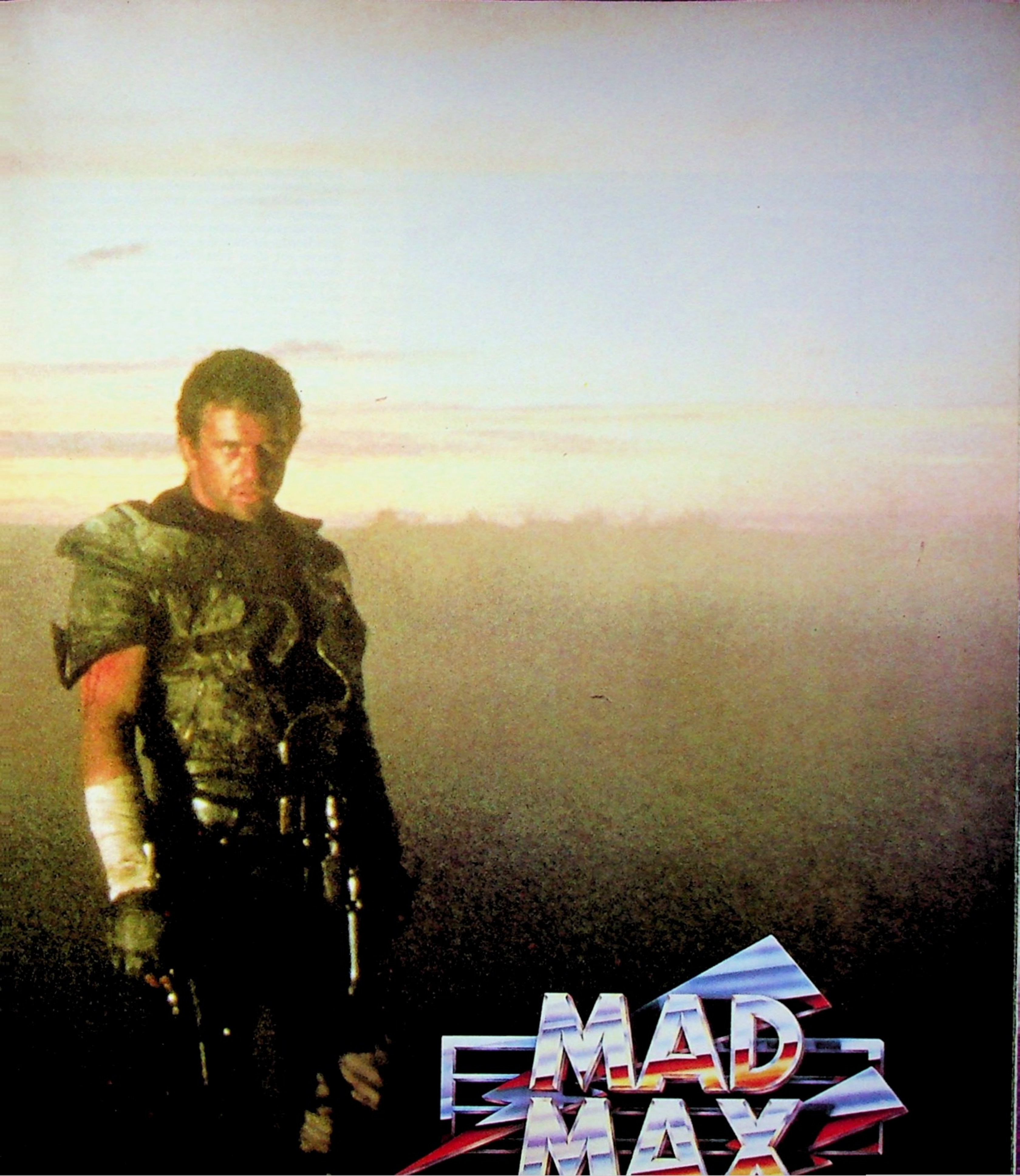


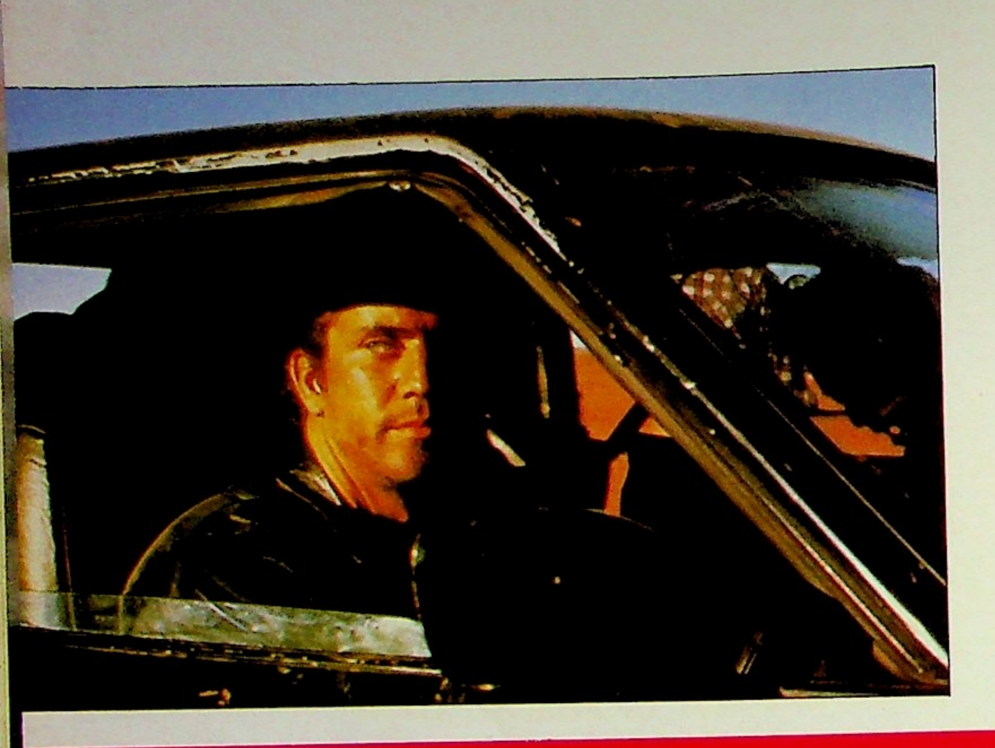
Le plus grand événement de ce début d'année 83... Apres des mois d'interdiction avec un classement X diffamatoire, et des semaines d'exploitation dans une version tronquée, dénaturée, massacrée, MAD MAX est de retour sur les écrans de l'hexagone dans son *intégralité !*
Les autoroutes d'Australie sont de nouveau libres, débarrassées de péages, d'embouteillages, de limitations de vitesse La Loi n'est plus qu'un vague mot vide de sens, témoin d'un passé presque oublié, qui se réfugie dans l'enceinte d'un Palais de Justice délabré. Et en ces temps de fureur et de rage, ou toute civilisation semble avoir basculé dans la barbarie la plus sauvage, ou la sueur se

gat, le "vigilante" du futur, le "Lone Ranger" échappé des plaines du Far-West...
Mais une importante question demeure sans réponse : comment trouver le recul nécessaire pour juger *maintenant* MAD MAX, apres l'avoir vu amputé de scenes cruciales, et surtout apres MAD MAX 2, sa suite, qui a développé avec une perfection rare la personnalité du héros dans une direction nouvelle ?'
"Quand la légende dépasse la réalité, il faut imprimer la légende..." Mettant en application cette notion fondamentale de L'HOMME QUI TUA LIBERTY VALANCE de John Ford, George Miller a transcrit en images la génese d'un mythe dans MAD MAX 2

solitude une fois sa tâche accomplie et son armure détruite à jamais... Il n'est qu'un simple policier qui rejette en bloc une caricature de société pour ensuite se lancer dans une vendetta destructrice contre ceux qui ont assassiné sa femme et son fils. Les notions de Bien, de Mal, lui sont étrangères. Seule lui importe sa vengeance, même s'il doit pour cela se mettre à dos ses anciens compagnons des forces de l'ordre...

Il est temps de redécouvrir MAD MAX dans sa totalité. Le thème du surhomme aveuglé par sa puissance n'intéresse pas Miller . Il ne trouve de satisfaction que dans la peinture d'une civilisation


MAD
MAX



Le paysage s'impose à notre regard : désert de poussière grise et rousse, immensité parcourue d'anciennes routes, une terre à l'état sauvage...
Seul dans les plaines d'un monde transformé en champ de bataille aride, Mad Max rôde. Survivant d'un autre âge, Max est le J.B. Boots du futur : comme le gunfighter vieillissant campé par John Wayne dans LE DERNIER DES GEANTS, il subsiste, symbole dépassé d'une période héroïque que le destin a laissé sombrer dans l'oubli. Tel John Wayne que l'on voit vieillir et changer au début du film de Don Siegel, grâce à des extraits de ses anciens films, Max le dingue évolue entre ses deux aventures, sa physionomie s'altère, ses traits se creusent. Son caractère aussi change.

MAD MAX : LES GRANDS ESPACES



Le policier de la route implacable et sûr de lui, vengeur lancé sur les traces des assassins de sa femme et de son gosse, a disparu. Celui qui hante à présent les grands espaces du monde ravagé est un homme durci, incapable de trouver le courage de se recréer des liens affectifs après l'holocauste.

Tel un westerner dépouillé de sa pureté originelle, Max est l'ange déchu qui succède à la lignée des valeureux héros de l'ouest américain. Cow-boy mécanisé, Mad Max emballe le moteur de son Interceptor V8 et riposte aux assauts des sauvages du futur. Les indiens qui infestent cette Australie de cauchemar (est-ce vraiment l'Australie ?) sont des iroquois aux mèches rouges et aux mœurs douteuses, comme Wez le dément ou Humungus, mutant irradié aux traits hideusement déformés par la peste atomique.

Max, dégingandé, plein d'amertume et de cynisme, luttera contre les barbares qui ici ne sont plus des sauvages dépossédés de leurs terres, mais bien des hommes civilisés revenus à la bestialité. Dans MAD MAX 2 il a cessé de personnifier l'image d'un simple défenseur de la loi qui tente de préserver les valeurs du monde traditionnel. Max a acquis la stature de héros d'un univers différent. Par son propos bassement classique (mais tellement efficace !), le premier MAD MAX avait pu se prêter à diverses critiques de principe, par exemple quant à l'intégrité morale de son héros. Dans le deuxième film, la réalité a basculé. Il n'y a plus aucun lien possible avec notre univers, ni avec son échelle de jugement. Le bon droit est englouti, et avec lui tous les autres poncifs de la société actuelle.

Dans ce nouvel espace vierge, terre brûlée aux pièges innombrables on utilise un jeu de cartes neuf. Mais tout le monde sait qu'il y a des bons et des méchants, et que Max est du côté des bons. Alors pourquoi discuter ?

Perchés sur leurs destriers de métal trafiqués, irréels et délabrés, les cavaliers de l'avenir sillonnent d'anciennes pistes où autrefois marchaient les hommes. Les bonbonnes de gaz à haute combustion donnent une impulsion irrésistible à ces machines effrayantes, l'asphalte file, sans limite, plein de périls, l'air me fouette le visage, je rêve, ne me réveillez pas...

DOUG HEADLINE

RETROUVÉS



L'ANG
ET LE
BL

cuir m
et armes p
les nouveau
seraient-ils
qu'ils en

E NOIR
DIABLE
OND

ulant
nalliques,
conquérants
lus troubles
ont l'air ?

Apogée du muscle, du fer et du sang, délire de noir, de rouille et de rouge, les films de George Miller représentent à merveille la confrontation de deux mythologies cinématographiques ; en l'occurrence, celle du Western traditionnel et du hard homo américain. Imaginez Robert Mitchum jetant au feu ses bottes boueuses, sa chemise et son stetson poussiéreux pour se huiler la poitrine, endosser un short de cuir et des santiags rutilantes, vous aurez à peu près l'archétype du nouvel héros façon Miller, définitivement plus John Wayne, ni même Siegfried, et plus très loin d'El Paso, le personnage-cuir de toute une série de hards homos U.S.

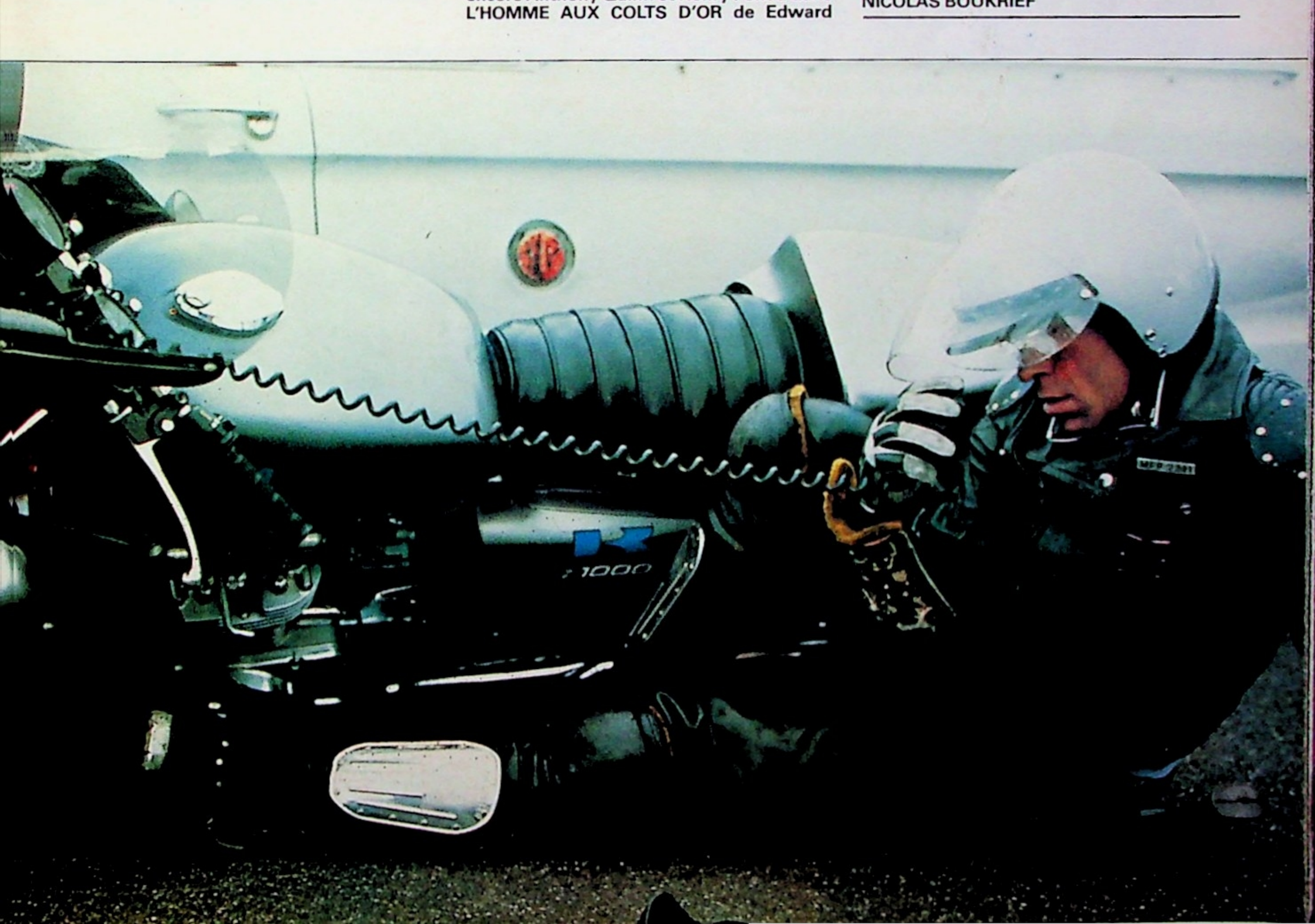
A vrai dire, les seules figures romanesques capables d'annoncer, véritablement, l'aspect si particulier de ces nouveaux conquérants ne se trouvent bizarrement pas au cinéma mais en littérature. Que les fous de MAD MAX se jettent sur le SALAMBÔ de Flaubert, ils y trouveront l'essentiel du film de Miller : sauvagerie et fétichisme, violence et héroïsme. Sans oublier, certes non, le sujet même de cet article, à savoir : l'amitié si virile de nos héros modernes ne déboucherait-elle pas, pour reprendre la terminologie Flaubertienne, sur des "liaisons obscènes" ? Autrement dit, camaraderie de cuir ne serait-elle pas synonyme de ballet rose ?

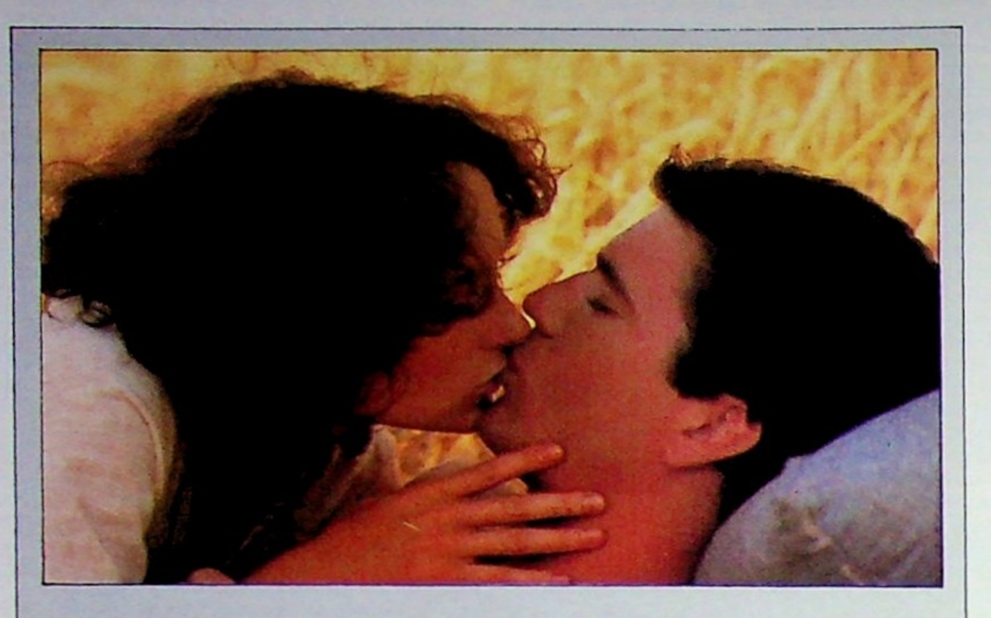
De toute façon, l'ambiguité n'est pas nouvelle dans le cinéma d'action. Qu'on se souvienne par exemple des rapports troubles qui unissaient Dirk Bogarde et John Mills dans LE CAVALIER NOIR de Roy Ward Baker (déjà celui-là, rien que le titre...), ou encore Karl Malden et Richard Widmark dans SERGENT LA TERREUR de Richard Brooks, ou bien encore Anthony Quinn et Henry Fonda dans L'HOMME AUX COLTS D'OR de Edward Dmytryk (celui-là aussi, le titre...), ou enfin Ti Lung et David Chiang dans LA RAGE DU TIGRE de Chang Cheh. Bref, il est certain que les scénaristes, hollywoodiens ou autres, ont su remédier à la solitude nocturne de nos héros intrépides.

Si les rapports sado-masos sont bien plus explicites dans MAD MAX 2 (le monstrueux Wez tenant en laisse son petit "protégé"), il nous faut tout de même reconnaître que le premier épisode n'est pas exempt de sous-entendus. Et cette fois, au delà des "méchants" (pas ambigus du tout eux non plus ! !), c'est Max lui-même qui est impliqué... Je vous imagine déjà sauter : "Quoi ? Max, une tante ? ? Mais il est malade ce mec ! !" Pourtant, souvenez-vous : pas louches cette complicité, ces sourires et ces empoignades viriles entre Max et son copain Jim Goose (surnommé "mother-goose/Mamère-l'oie par ses petits camarades de jeu...) ? Et cette séquence, très belle par ailleurs, où la femme de Max doit l'embrasser pour le forcer à interrompre le discours, exalté et fasciné, qu'il entreprenait au souvenir de son père. Sincèrement, pas très net tout ça, hein ?...

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, ce sont bien plus les méchants qui intéressent George Miller, que les gentils (totalement insipides dans MAD MAX 2), cela suffit à justifier cet article. Alors passionnés de MAD MAX, méfiez-vous ! Derrière vos délires sans bornes et votre passion pour le film se terre peut-être une fascination, voire une attirance, bien plus inquiétante... A votre place, je commencerais à me poser des questions...

NICOLAS BOUKRIEF





MAD MAX

Je vous parle de ça c'était il y a deux ans. Il voulait voir Mad Max et je voulais voir Garbo. On a vu Garbo dans "Le Roman de Marguerite Gautier" ("Camille", G. Cukor 1936, honte sur vous si vous n'avez pas pleuré) ; et je lui ai prêté mon mouchoir.
Après, il a voulu voir Mad Max II et je voulais voir Dietrich mais là, je n'ai pas pu me défiler.
– 'y a du sang ? je lui ai demandé.
– Ben ouais mais quoi Wanda, t'as peur du sang à présent ?
Il m'a prêté une épaule réconfortante pour quand j'avais trop peur. Mais je suis restée jusqu'à la fin et j'en ai eu pour mes phantasmes. A la sortie, je l'ai embrassé : il est beau, il est riche, il est intelligent, et en plus il aime les mêmes films que moi. C'est comme ça que j'ai vu Mad Max II avant le I. Ça va me faire tout drôle de le retrouver avec ses deux yeux. Pourvu que le loup des déserts brûlés ne redevienne pas un Zorro bidon. Aujourd'hui je lui téléphone.
– Mad Max I en version intégrale, ça te branche ?
– Trop tard bébé. Tu sais pas que c'est sorti HIER ?
Il m'invite à dîner à la place. Je refuse.
Ce soir je vais voir Mad Max avec Gina. Elle croit encore qu'on va à la séance d'"Agent X 27" de Sternberg, avec Marlène. Elle me connaît mal, Gina. De toute façon ce soir c'est moi qui drive, elle a plus le choix.

ISABELLE DOMINATI

Un Max !

Routes et voitures : les trois lettres du mot *Max* ne forment pas seulement le nom du héros ; elles rappellent aussi l'abréviation du mot *maximum* qu'on trouve sur les panneaux de limitation de vitesse dans les pays anglo-saxons. Car MAD MAX est bien un passage à la limite. Bien sûr, on n'a pas oublié des films comme BULLITT ou FRENCH CONNECTION, avec leurs policiers et leurs poursuites automobiles. Mais la question



qu'un critique avait judicieusement posée à propos de BULLITT, celle de savoir si un film pouvait se résumer à une poursuite de voitures, n'a plus cours ici : MAD MAX *est* une poursuite de voitures, pratiquement d'un bout à l'autre, les moments "calmes" n'intervenant que pour injecter dans l'action quelques justifications "psychologiques".

Ces quelques scènes empêchaient pourtant le premier MAD MAX d'être un produit totalement original. La différence avec ce qu'on avait pu avoir précédemment n'était encore qu'une différence de quantité, et l'adjectif *Mad - fou* - accolé au nom du héros nous montrait bien que les références étaient toujours celle de la rationalité. Certes, on sentait bien dans cette violence mécanico-animale – assez bien résumée par le soustitre français MATIERE HURLANTE – l'annonce d'un monde en décomposition où les notions morales perdaient singulièrement de leur clarté, mais ce monde cherchait encore à garder des formes et à sauver des apparences. Bon gré mal gré, les policiers vêtus de noir continuaient de défendre le Bien – Max remettant d'ailleurs très significativement son uniforme au moment d'accomplir sa vengeance –, et les autres ne pouvaient être que le Mal. Aussi peut-on dans une certaine mesure comprendre que la violence de MAD MAX ait inquiété la Censure : elle avait le tort paradoxal d'être justifiée. En exterminant les assassins de sa femme et de son enfant, Max réalisait somme toute, même s'il avait recours à des moyens peu orthodoxes, son devoir de père de famille. En un mot, la fameuse "identification" du spectateur était possible.

MAD MAX 2 ne s'est pas contenté d'atteindre une iimite. Il l'a franchie. La différence de quantité est devenue différence de qualité. Plus de bons vraiment bons, plus de méchants vraiment méchants. L'univers est devenu absurde. Les repères géographiques ont disparu. L'essence, jusque-là moyen, est maintenant une fin en soi. Il est frappant de voir comment tous ces gens passent le plus clair de leur temps à parcourir des routes et à s'entretuer pour une goutte de carburant alors qu'ils ne vont *nulle part*. Max, privé de son véhicule d'*Interceptor* et réduit à porter les loques de ce qui fut jadis un uniforme, devient une espèce de héros eastwoodien qui, sous prétexte de remettre de l'ordre, apporte un peu de confusion supplémentaire. Car qui pourrait avoir quelque réel pouvoir sur un univers où les méchants avouent clairement, par leurs déguisements outranciers, qu'ils ne sont que méchants d'opérette ? Comment avoir une quelconque foi lorsqu'on s'aperçoit qu'on a risqué sa vie pour une cargaison de sable ?

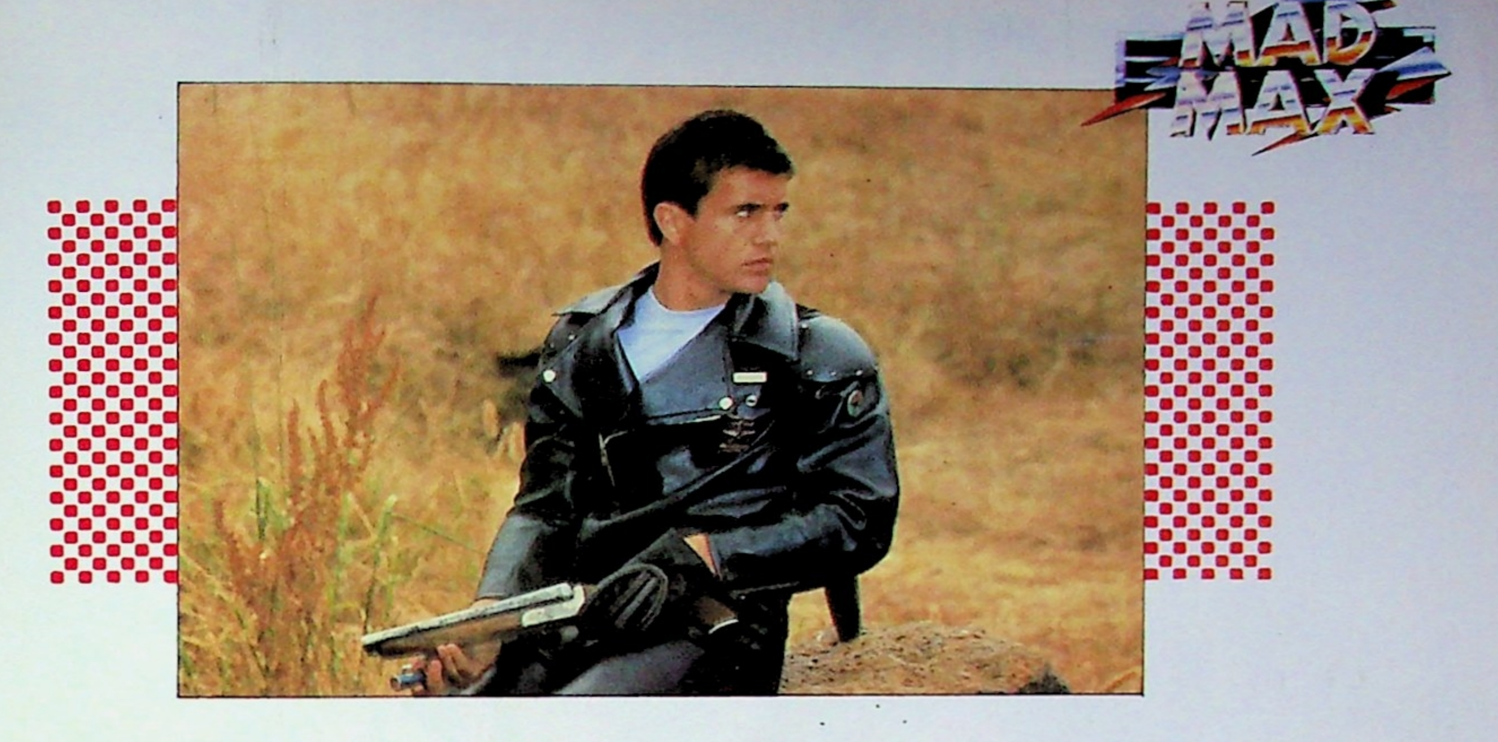
Tout cela sombrerait aisément dans le ridicule s'il n'y avait, à chaque image, un réalisateur qui souligne la tragique inanité de son sujet. En affirmant constamment sa propre mobilité, la caméra en arrive à annihiler le mouvement de tous ces véhicules déchaînés. Dès la première séquence, elle monte et descend en même temps qu'elle voit défiler la route sous elle, comme pour montrer que tout mouvement n'a qu'une importance relative, que tout déplacement – tel celui du boomerang de l'enfant sauvage – est illusoire. La mécanique automobile n'apparaît plus alors que comme le prolongement de la mécanique cinématographique. Et le prix de l'essence peut bien continuer à augmenter dans nos stations-service, le MAD MAX 2 de George Miller sera toujours magnifiquement gratuit.

FREDERIC ALBERT LEVY

MAD MAX :



FUGUE EN SOL MAJEUR
POUR UN HEROS SOLITAIRE



Les violons se déchaînent en brusques accents saccadés, témoins d'une plainte rageuse devant le spectacle affligeant d'une société en décomposition, mêlés en contrepoint aux roulements sourds des tambours, au désespoir d'une situation à l'issue trop évidente. Max Rockatansky, les mains crispées sur le volant de son V8 dernier modèle, fonce sur les longues étendues de bitume des autoroutes désertes. La ligne de l'horizon est la seule limite. Et les notes se font de plus en plus fortes, persistantes, insistantes, obsédantes... Tout comme ce désir forcené de vengeance, de droit inaliénable à la justice, qui hante de façon indélébile MAD MAX. Brian May, compositeur australien brusquement propulsé vers les sommets de la gloire internationale grâce à PATRICK, de Richard Franklin, est à l'image du musicien de cinéma tel que l'a représenté Bernard Herrmann durant toute sa carrière. Non seulement parce que leurs styles, leurs directions orchestrales, sont similaires, mais surtout à cause de la symbiose parfaite qu'ils ont tous deux réussi à créer entre l'image et le son. Avec les deux films signés George Miller, où Max passe du rôle de chasseur infatigable à celui de figure mythique, salvatrice d'une civilisation hellénique, ces accords furieux plaqués sur les violons sont dès lors indissociables du personnage.

Il est dès lors facile d'établir un parallèle entre ce thème, symptomatique de la partition de MAD MAX, et l'ambiance musicale de PSYCHOSE. Les déchirements tétanisants des cordes rendant la filiation particulièrement évidente, l'inspiration totale. Mais la maîtrise de Brian May, son génie en quelque sorte, ne se situe pas dans la recopie hâtive de portées musicales sur un bout de papier, tâche à la portée du premier imbécile venu. Bernard Herrmann a souvent déclaré qu'il avait essayé de donner une dimension "noir et blanc" à sa musique pour PSYCHOSE, pour aller de pair avec ce refus de la couleur qu'avait fait Alfred Hitchcock. En fait, Brian May parvient lui aussi à cette retranscription idoine du ton d'un film au travers de quelques notes de musique. La violence sauvage du propos, son nihilisme féroce, sont parfaitement illustrés dans la bande sonore de MAD MAX. Le thème instrumental de Max ("Max the Hunter") et la personnalité du héros se complètent à la perfection à l'image.

Brian May arrive plus aisément à ce résultat avec un orchestre symphonique classique qu'il ne l'aurait fait avec du rock n' roll. Ce qui, d'emblée, aurait semblé plus logique avec les éléments marquants du film : le cuir, les motos, l'ivresse de la vitesse... Le choix a été décidé dès le départ par George Miller. *"Lorsque l'on écrit un scénario, on sait à quel moment on veut de la musique, et de quel type précis. On a lourdement insisté pour que nous utilisions du rock, mais nous avons toujours pensé en fonction d'une partition gothique, symphonique, dans le style de Bernard Herrmann."* Une telle attitude déterminée prend ses racines dans des œuvres comme GRAINE DE VIOLENCE (Blackboard Jungle) de Richard Brooks, où le problème de la délinquance juvénile était illustré par une musique orchestrale, le rock n' roll débridé de Bill Haley *("Rock Around the Clock")* étant uniquement cantonné aux génériques. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que CLASS 1984 reprend vingt ans après le même parti pris, sous la plume de Lalo Schifrin... Et on ne peut que louer George Miller d'avoir persisté dans son optique, alors qu'Alfred Hitchcock dans une situation un peu similaire, avait été amené à refuser la parition de Herrmann pour LE RIDEAU DECHIRE, mettant ainsi fin à une longue et fructueuse collaboration.

Mais l'influence hermannienne de Brian May ne se limite pas au seul PSYCHOSE... Tout le passage dans MAD MAX 2 qui établit la transition entre la réalité et la légende, raconté en voix off par l'enfant sauvage devenu adulte, chantre des temps de l'apocalypse, est rythmé par un roulement grave, lancinant, mélange de caisses et d'instruments à vent ("Finale and Largo", "End Title" dans le disque). Ce qui rappelle de manière frappante la composition *"Magnum 44 Is a Monster"* de Herrmann pour TAXI DRIVER. Une des rares partitions de cet auteur où le désespoir de l'existence est le plus sensible, le plus tangible (à la fois dans le film et sur la face de l'album qu'il a lui-même orchestrée peu de temps avant son décès). L'ampleur de la musique, sa magnitude face à un fait marquant de l'Histoire du futur, soulignent avec pompe et gravité le commencement d'une nouvelle époque.

Le mythe est prêt à s'instaurer dans les esprits. Max, après avoir vaincu la force brutale et anarchisante des ennemis de la société organisée, s'en va seul, abandonnant à la mémoire de tous la carcasse de son bolide et les cadavres de son chien et de sa compagne d'un temps. Et si les accents troublés des violons portés à leur paroxysme résonnent encore à nos oreilles l'espace de quelques secondes, ils resteront sans lendemain. Une civilisation est à rebâtir, et Max, "Max le dingue", se trouve vers le néant, auréolé des dernières lueurs du crépuscule, et avalé par l'atmosphère chargée de poussière.

DOMINIQUE MONROCQ



VIDEO international

LE MAGAZINE QUI VOUS REMBOURSE LA TAXE !







Pierre Tchernia et Jacques Rouland vous présentent LES FICHES DE MONSIEUR CINEMA

La seule encyclopédie permanente de tout le cinéma mondial

Désormais, vous allez retrouver vos acteurs et vos films préférés. Pierre Tchernia et Jacques Rouland se sont personnellement chargés de concevoir et de réaliser les fiches de Monsieur Cinéma. Elles vont constituer pour vous une inestimable documentation.

Vous disposerez chez vous d'une cinémathèque complète qui vous permettra de revivre vos meilleurs souvenirs du grand et du petit écran. Vous découvrirez aussi les films que vous n'avez jamais pu voir.

Recevez chaque mois 50 fiches géantes



Format : 20,6 x 13 cm

Chaque mois, vous recevrez et découvrirez avec plaisir 50 nouvelles fiches géantes, illustrées de documents souvent rarissimes.

Ces fiches, réalisées par des professionnels du cinéma mondial, vous informent sur les nouveaux films, les grandes reprises et l'anthologie du cinéma.

Au recto : les images les plus représentatives et des photos de films rarement éditées.

Au verso : le générique technique, les interprètes, l'histoire et surtout la petite histoire inédite.

Tous les films, tous les artistes, tous les réalisateurs

Les fiches films : qui est le producteur, le responsable du scénario, de la musique, de la photo, de la mise en scène ? Les fiches de MONSIEUR CINÉMA vous répondent et par des anecdotes amusantes vous racontent aussi les petits «potins du plateau».

Les fiches stars : Marylin, Gabin, Mastroianni... Les fiches vous font découvrir les photos les plus remarquables et les plus rares de leur carrière, leur vie privée, leurs difficultés, leur talent, pour que vous sachiez tout sur les grands artistes du cinéma.

Les fiches réalisateurs : Fellini, Welles, Renoir, Wajda... ont réalisé des chefs d'œuvre. Les fiches vous retracent leur biographie, leur filmographie, leurs techniques, leur style, l'importance de leur apport au 7ème art.

PROFITEZ DE NOTRE OFFRE EXCEPTIONNELLE

25 FICHES POUR 22 F seulement + frais d'envoi

en plus 3 CADEAUX

- **Un superbe coffret reliure**
  Elégant et pratique, il trouvera sa place dans toutes les bibliothèques et les vidéothèques.
- **25 fiches géantes**
  En couleurs, elles vous permettront de débuter votre merveilleuse encyclopédie.
- **26 intercalaires**
  Avec eux, vous classerez vos fiches comme vous l'entendez, selon vos goûts et vos besoins.

FICHES GEANTES EN COULEURS SUR CARTON GLACE

Offre valable pour la France Métropolitaine seulement.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT RETOURNEZ SEULEMENT CE BON

BON D'EXAMEN GRATUIT

à retourner à Images et Loisirs - BP 533 - 71010 Macon Cedex

OUI, veuillez accepter ma demande de consultation des Fiches de Monsieur Cinéma. Envoyez-moi, pour une utilisation gratuite de 10 jours, la première série de 25 fiches en même temps que mes cadeaux : la seconde série de 25 fiches + les 26 intercalaires + le magnifique coffret reliure.

Si leur utilisation correspond à mon attente, je conserverai l'ensemble et vous règlerai seulement 22 F + 7,65 F de frais d'envoi.

Ensuite vous m'enverrez chaque mois deux nouvelles séries de 25 fiches que je règlerai après réception.

Actuellement le prix des deux séries est de 44 F + 4,95 F de frais d'envoi.

Bien entendu, à tout moment, je pourrai vous demander par écrit de cesser vos envois.

Par contre, si cette première utilisation ne me donne pas satisfaction, je vous retournerai les cadeaux et la première série dans les 10 jours suivant leur réception et ne vous devrai absolument rien.

Nom ____________________

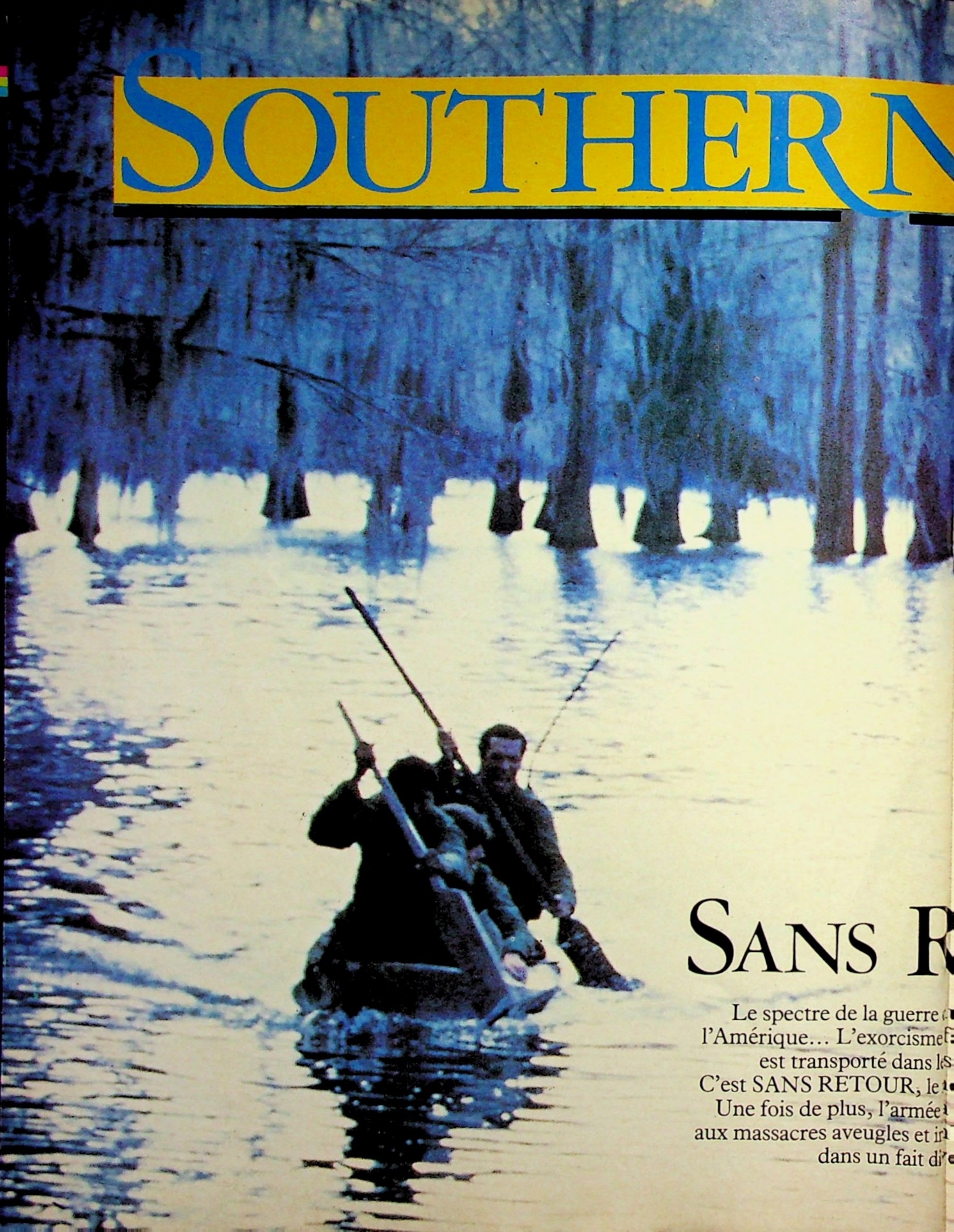
Prénom ____________________

N° ________ rue ____________________

Code Postal ______ Ville ____________________

Signature obligatoire ____________________

C00304


SOUTHERN
SANS R
Le spectre de la guerre
l'Amérique… L'exorcisme
est transporté dans l
C'est SANS RETOUR, le
Une fois de plus, l'armée
aux massacres aveugles et in
dans un fait di



COMFORT

ETOUR

Wiêt-Nam hante encore
çon APOCALYPSE NOW
bayous de Louisiane.
uvel exploit de Walter Hill.
mauvaise presse, revenant
éciles des guerres indiennes
rs dramatique.

DEPUIS la fin des années 60, l'Amérique s'interroge sur elle-même... La masse populaire contemple, abasourdie, une situation devenue incompréhensible, qui se développe anarchiquement dans une voie ne reposant sur aucune base logique. Envolés l'idéal d'une nation persuadée de la légitimité de ses actes, la certitude intuitive de surmonter toutes les difficultés, le sentiment d'œuvrer pour le bien de tous en bâtissant son bonheur personnel... Les contingents continuent leur combat désespéré au Viêt-nam, les Rolling Stones emploient les services de Hell's Angels pour leur concert d'Altamont, la jeunesse critique de plus en plus le nivellement de "l'American Way of Life"...

En 1972, John Boorman traduit en images l'insécurité grandissante de tout un peuple, en montrant la sublimation du crime gratuit, sans fondement, commis uniquement pour le plaisir. Et DELIVRANCE va faire comprendre à tous que les actes des hommes sont bien plus terribles, destructeurs, que la force de la Nature sauvage.

UNE VIOLENCE SANS SIGNIFICATION

Ce film de Walter Hill s'apparente par de nombreux points aux idées exprimées par Boorman dans DELIVRANCE, et ne rend que plus critique le vieil adage : "l'homme est un loup pour l'homme". Car la violence va se déchaîner dans SOUTHERN COMFORT d'une façon tout à fait imprévisible...

A priori, tout, absolument tout, aurait dû se passer sans accrocs lors de cette manœuvre de la Garde Nationale en plein cœur de la Louisiane en 1973. L'humeur est à la décontraction, et les neuf soldats se croient plus dans un jeu de piste pour scouts que dans un exercice militaire. Le danger est relégué dans les rizières du Sud-Est asiatique, les armes sont chargées à blanc, et quelques prostituées attendent les "valeureux combattants" à leur point d'arrivée. Mais lorsqu'ils vont "emprunter" trois canoës pour parvenir plus rapidement au but, l'innatendu, l'incroyable, va fondre sur eux... Et le jeu va se transformer en guerre authentique !

Par bravade, un des membres du groupe va tirer – à blanc – sur des Cajuns, les propriétaires des embarcations. Et ceux-ci, croyant à une attaque, ripostent. Le sergent est tué, les canots se retournent, et le cauchemar s'amplifie. Une guérilla sur le sol américain, entre Américains, sans raisons... Le périple des survivants commence, sur un terrain humide ou dans l'eau jusqu'aux aisselles, craignant à chaque seconde un assaut des Cajuns, les habitants de ces bayous qui, eux, connaissent parfaitement leur territoire.

UN VIET-NAM A PEINE DEGUISE

L'allégorie est plus qu'évidente, même si Walter Hill s'intéresse plus aux réactions d'êtres humains dans un environnement qui leur est étranger – où ils doivent combattre pour survivre – qu'à retrouver l'essence profonde d'une telle situation, la raison d'être d'une erreur, d'un combat qui n'aurait jamais dû exister. Un des thèmes fondamentaux qu'a déjà exploité le metteur en scène dans LES GUERRIERS DE LA NUIT (The Warriors), ou encore dans le scénario d'ALIEN. L'hostilité ambiante, généralisée, où le danger peut survenir de n'importe où, est indiscutablement la constante fondamentale de la

Ci-contre : pour ces soldats en perdition dans un territoire étranger, tout suspect devient un ennemi potentiel. Tout comme l'Indien du Far West, le Cajun peut devenir une race en voie de disparition.

Page de droite, de haut en bas : juste après l'attaque, la débacle de soldats mal préparés à tout conflit réel. Les deux héros survivants, Keith Carradine et Powers Boothe.

Ci-dessous : l'antithèse du patriotisme républicain de John Wayne, Keith Carradine, qui avait fait forte impression sur Walter Hill dans THE LONG RIDERS.

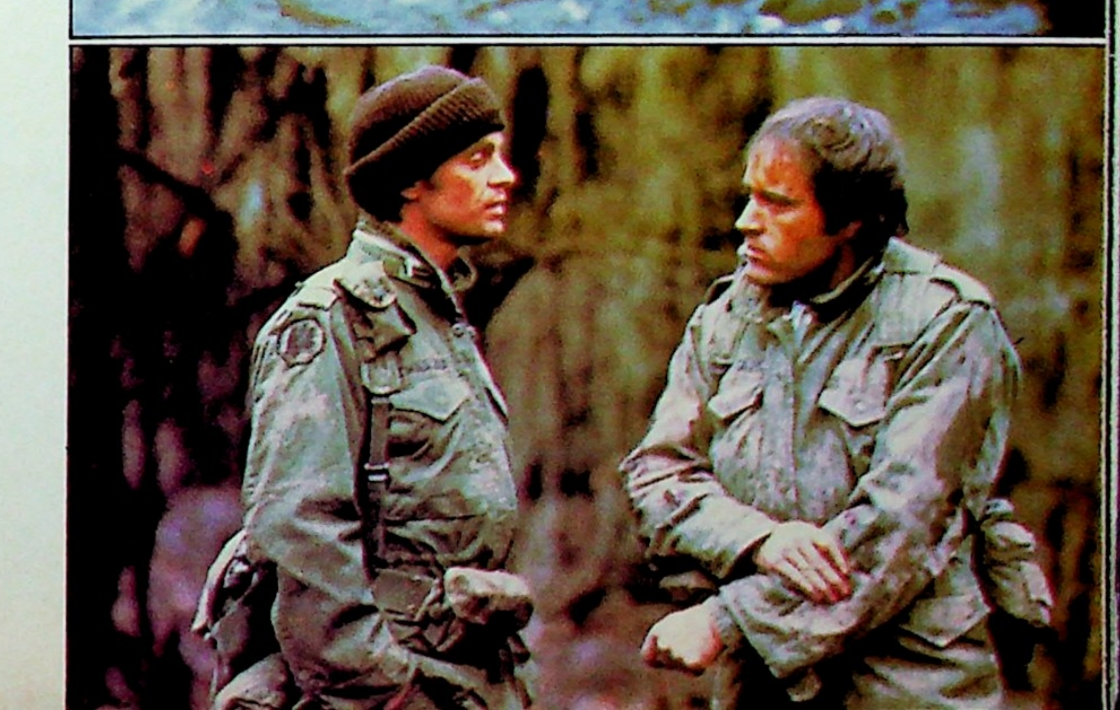


guerre du Viêt-nam, le type même du conflit qui a escaladé dans la démesure jusqu'à un point de non retour. Les Cajuns deviennent sans discrimination des ennemis potentiels. Et la capture de l'un d'eux, manchot et baragouinant un dialecte français, sert plus à prouver aux soldats qu'ils ne sont pas complètement dépassés par les événements qu'à retrouvrer les vrais coupables de la mort de leur supérieur.

UN TRAIT TIRE SUR UNE EPOQUE

Ici, point de délires psychédéliques, de visions planantes d'explosions multicolores sur le ciel d'encre d'APOCALYPSE NOW... Les militaires s'entretuent, perdent toute notion d'organisation de groupe, face à un ennemi qui, à défaut d'être présent, devient de plus en plus discernable, identifiable. Alors que dans DUEL, le camion se transformait peu à peu en machine inhumaine, le conducteur disparaissant dans l'ombre de la cabine pour ne plus en sortir, les Cajuns ne sont pas uniquement montrés comme de vagues silhouettes impersonnelles. Et, comme le montre clairement la scène du village en liesse, où débarquent les deux seuls rescapés du groupe, les "assaillants" ne se révèlent pas différents des "assaillis"...

Mais face à cette proie innocente, les pulsions humaines, décapées du vernis policé, se dévoilent au grand jour : la cruauté bestiale (le prisonnier manque d'être torturé), la loi du plus fort, la folie même...



Ci-dessous, de haut en bas : une charge aveugle, sauvage, contre un assaillant aussi meurtrier qu'insaisissable. Les pièges mortels du bayou, où une simple escouade est transformée en gibier "ordinaire".

Ci-contre : la puissance imbécile catalysée par les armes à feu, qui prend des proportions démesurées quand toute notion de civilisation se limite à l'impact d'une cartouche…





C'est d'ailleurs sur ce point précis que Walter Hill ne va pas au maximum de son sujet. Malgré le dernier sursaut de doute qui hante la fin du film (les deux cordes sur la potence improvisée), plus un truc de narration qu'un réel ressort dramatique, la similitude des comportements ne lui permet pas de tirer parti d'un rejet du spectateur envers une culture et des modes de vie et de pensée qui lui sont étrangers. En quelque sorte ce qu'avait réussi à faire Robert Aldrich dans BRONCO APACHE, tourné en pleine guerre de Corée, le dernier conflit"propre"... Walter Hill, lui, n'a pas cette ambition, et préfère jouer sur des ralentis (inutiles), un montage excellent qui rattrape le statisme des plans, et des performances d'acteurs encore libres, non catalogués dans des personnages précis. Le tout sur un fond musical assez étonnant de diversité, alliant les accords électriques de la composition de Ry Cooder (THE LONG RIDERS, POLICE FRONTIERE) aux chants traditionnels des Cajuns, tout en violons et en joie de vivre...

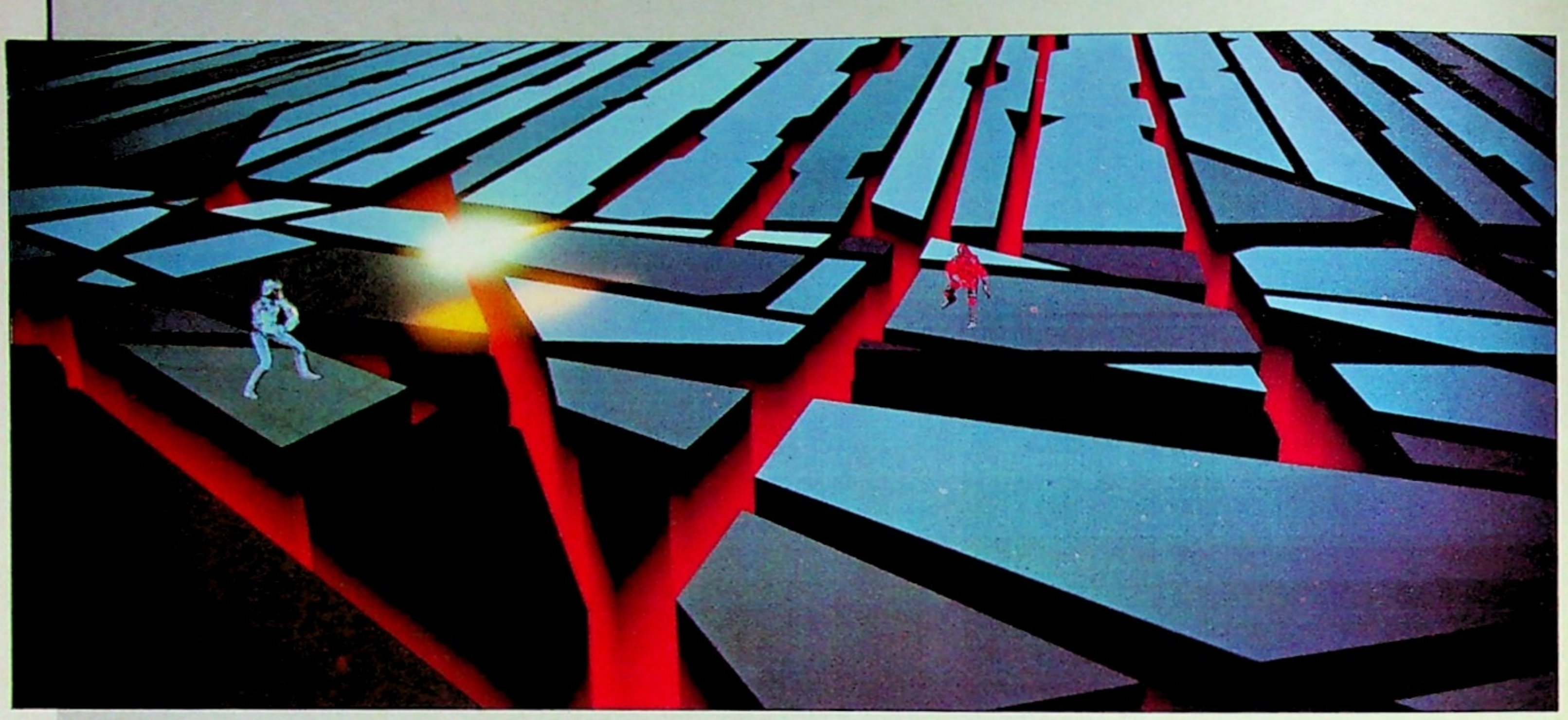
La peinture d'un réel choc de cultures aurait certainement eu plus de poids, puisque c'est la mauvaise conscience d'une Amérique désabusée dans un conflit où elle n'a certes pas le beau rôle (tout comme durant les guerres indiennes, ou le Viêt-nam), qui donne la réponse finale. Cristallisant cette crise de personnalité, les héros (Keith Carradine et Powers Boothe) ne sont plus les chefs reconnus, ceux qui savent prendre des responsabilités et entraîner leurs compagnons avec eux. Le caporal objecteur de conscience de SERGENT YORK (Gary Cooper) ou le lâche (Richard Basehart) de BAÏONNETTE AU CANON ont disparu quand la mort sur le champ d'honneur a perdu son aura de gloire et de décence. Et maintenant, seuls les individualistes, ceux qui ont le courage de prendre des décisions concernant leur propre sort, en réchappent.

La guerre n'est plus ce qu'elle était...

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE

SOUTHERN COMFORT (Southern Comfort). U.S.A. 1981. "Phœnix", pour "Cinema Group Venture" PR : David Giler, William J. Immerman. R : Walter Hill. SC : Michael Kane, W. Hill, D. Giler. PH : Andrew Laszlo (couleur par De Luxe). MUS : Ry Cooder. DEC : John Vallone, Robert Gould. SFX : Larry Cavanaugh. MAQ : Michael Germain. MONT : Freeman Davies. 106'. DIST : Arts et Mélodie (02/3). Avec : Keith Carradine (Lee Spencer), Powers Boothe (Charles Hardin), Fred Ward (Lonnie Reece), Franklyn Seales (Cleotis Simms), T.K. Carter (Earl Stuckey), Les Lannom (Caporal Claude Casper), Peter Coyote (Sergent Crawford Poole), Carlos Brown, Brion James, Sonny Landham, Allen Graf, Ned Dowd, Rob Ryder, Greg Guirard, June Borel, Jeanne Louise Bulliard, Orel Borel, Jeannie Spector, Mark Savoy, Frank Savoy, Dewey Balfa, John Stelly.



TRON. Jeff Bridges et David Warner sur un fond généré par ordinateur.

L'ANIMATION TRIDIMENSIONNELLE PAR ORDINATEUR

Depuis TRON, c'est le sujet le plus à la mode : tout le monde en parle et pourtant... peu de gens savent exactement de quoi il s'agit. Ces fameuses images "créés" par ordinateur ont beau prendre d'assaut les salles obscures, elles demeurent pour beaucoup un mystère, une vedette sans visage.

Face au seul mot "ordinateur" une confusion générale s'empare du public qui ne peut, hélas, que se référer aux propos inexacts d'une presse tout aussi perplexe. En effet, des titres tels que "TRON le premier film entièrement fait par ordinateur" ornent chaque jour les rubriques de cinéma. En réalité le film de Steven Lisberger comporte seulement 15 minutes (c'est déjà beaucoup) d'images générées par ordinateur. Cette confusion généralisée provient très souvent d'un amalgame des deux principales utilisations de l'ordinateur au cinéma, et il me semble bon, avant de parler d'animation tridimentionnelle, de les différencier.

1. IMAGES ASSISTEES PAR ORDINATEUR

Dans le cas de séquences comportant des prises de vues de maquettes, les mouvements de la caméra (travelling, panoramiques, zoom), voire de la maquette même, peuvent être asservis à des moteurs pas à pas recevant des impulsions d'un ordinateur. De fait, ces mouvements peuvent être répétés de façon rigoureusement identiques et sans risque d'erreur humaine. Le MOTION CONTROL SYSTEM, employé sur la GUERRE DES ETOILES entre autres, appartient à cette première catégorie. Cet engin permet d'effectuer des passages multiples en filmant à chaque passage un élément isolé d'un plan – d'abord le vaisseau spatial, ensuite le pilote, puis le feu des réacteurs – pour obtenir un plan composite final. Ces éléments subissant chacun le même grossissement, la même variation d'axe, etc., donnent l'illusion d'avoir été filmés simultanément.

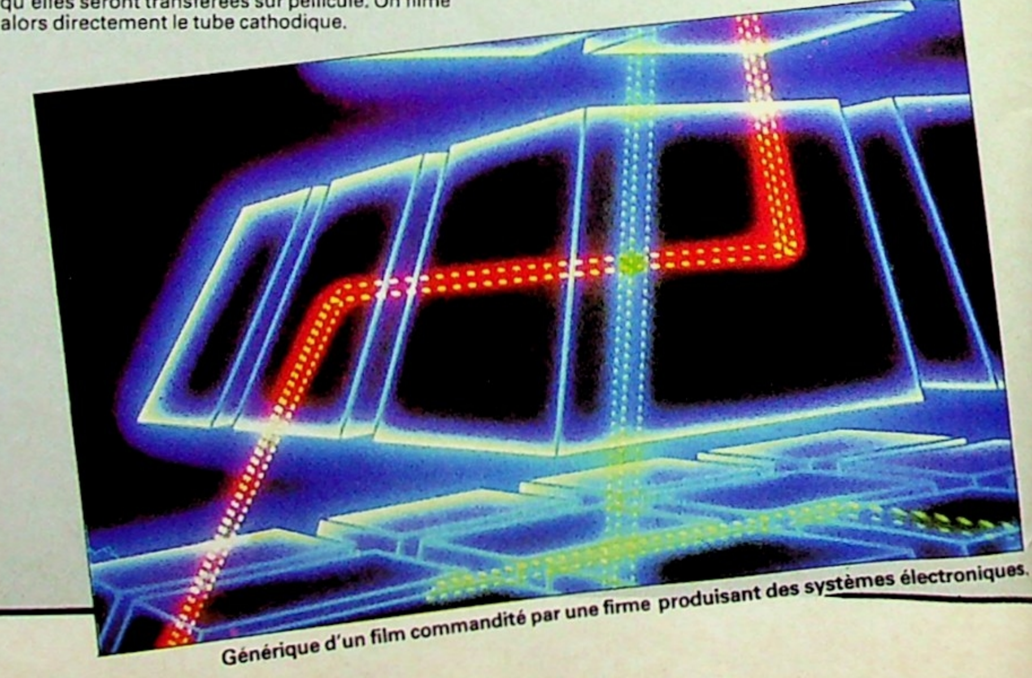
2. IMAGES GENEREES PAR ORDINATEUR

Les images générées par ordinateur sont des images entièrement artificielles. L'artiste dicte à l'ordinateur, par l'intermédiaire d'un clavier ou d'une tablette spéciale, les formes qu'il veut voir apparaître sur l'écran vidéo devant lui. Ces images ne sont donc pas "tournées" mais "bâties", comme un jeu LEGO, élément par élément sur l'écran même. C'est en dernier lieu qu'elles seront transférées sur pellicule. On filme alors directement le tube cathodique.

a) Animation bidimensionnelle par ordinateur (ou 2D).

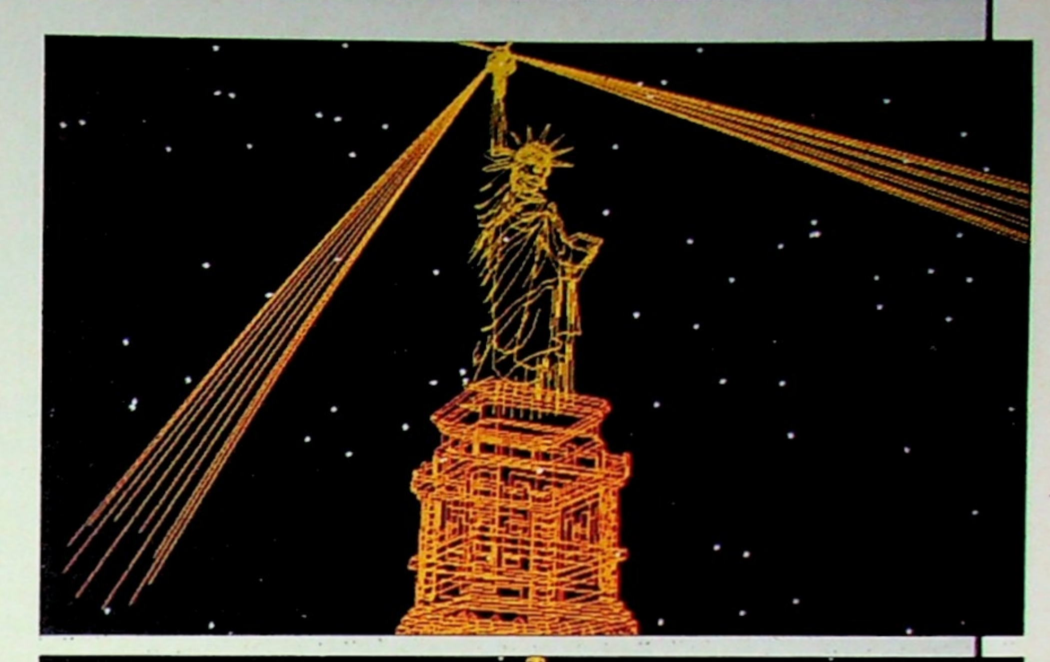
Ici l'ordinateur est employé pour des animations dont la description se fait en "à-plat" sans effet de refief.

Le plus souvent, l'artiste, muni d'un stylet électronique, dessinera directement sur une table à digitaliser qui, elle-même, retransmettra à l'ordinateur en un signal électronique les

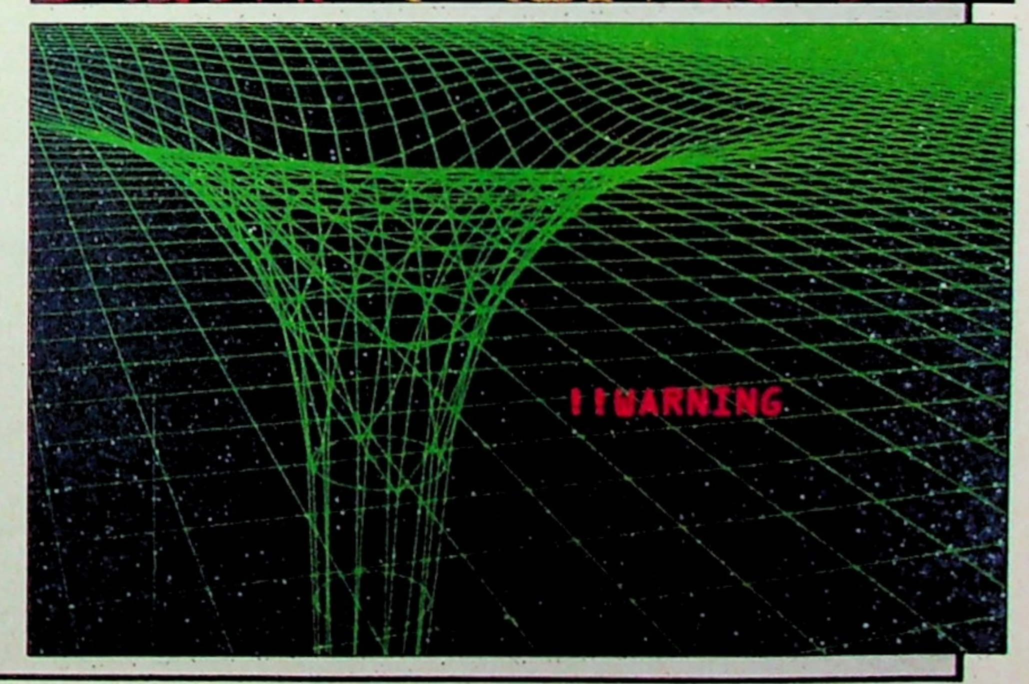


Générique d'un film commandité par une firme produisant des systèmes électroniques.

1) VOL DE REVE de Nadia Magnenat et Daniel Thalman. La ville de New York en "fil de fer".
3) Le générique du TROU NOIR.







formes esquissées. Cette table est composée d'une grille de fils noyés dans une feuille de plastique et sensibles au contact du stylet. Au départ l'utilisateur sera quelque peu décontenancé puisqu'il lui faudra dessiner sur la table en regardant l'écran, le stylet ne laissant aucune marque.
L'animation proprement dite se fera évidemment image par image et il sera possible à tout moment de rectifier un trait ou un point précis du dessin sans avoir à recommencer.
Les couleurs sont choisies à partir d'une palette électronique et incorporées au dessin en posant le stylet sur la zone à colorer. Ainsi, en plaçant l'instrument magique à l'intérieur d'un cercle, celui-ci prend instantanément la teinte désirée. Cette technique évite au dessinateur la corvée fastidieuse du gouachage.
Enfin, sont également à sa disposition une série de mouvements possibles, comprenant des zooms, des effets de miroirs, des rotations et ainsi de suite.

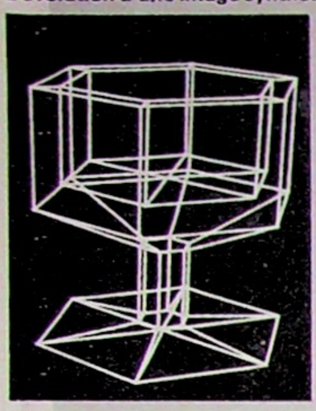
b) Le pseudo 3D.
Le pseudo 3D est une image 2D qui, habilement manipulée, acquiert une apparente profondeur : un cercle que l'on aura embelli d'un ombrage passera pour une sphère.
Toutefois, l'ordinateur, à ce stade, ne peut assumer une animation dans un espace tridimensionnel.

c) Animation tridimensionnelle par ordinateur (ou 3D).
Nous arrivons enfin à la classe la plus complexe et la plus sophistiquée d'images générées par ordinateur.
A l'heure actuelle il existe très peu d'appareils capables de telles animations. Les investissements requis pour leur élaboration sont à ce point élevés que peu de sociétés sont prêtes à franchir le cap. Et ce d'autant plus qu'il s'agit d'un domaine en pleine éclosion, relativement mouvant, où il est difficile de prévoir les aboutissements à long terme.
Pourtant, comme semble l'indiquer la recrudescence d'images synthétiques dans la production américaine, il s'agit d'une véritable révolution de l'image vouée, un jour ou l'autre, à s'inscrire fermement dans la conception cinématographique.
En France, le pionnier dans ce domaine est Michel François actuellement engagé dans la réalisation de séquences pour le prochain film de Pierre Etaix. La qualité de ses images projetées en avant-première à l'Ecole Polytechnique le 16 décembre dernier, semble amorcer l'offensive contre l'écrasante domination des Etats-Unis.
Récemment, une autre société française, la SOGITEC, s'est lancée dans la bataille. Grâce à une expérience rapidement acquise, elle se situe maintenant aux tous premiers rangs de cette discipline hautement spécialisée.

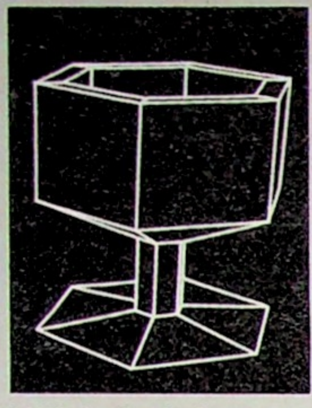
la perspective

Dans l'animation tridimensionnelle chaque point de l'objet à représenter est repéré, non plus sur deux coordonnées mais sur les trois coordonnées x, y, z (les trois dimensions) de sorte à obtenir une "mise en perspective". La perspective obéissant à une logique mathématique, l'ordinateur peut être programmé pour prendre en charge la plupart des opérations dans un espace 3D. Il contient en mémoire toutes les informations qu'on lui aura données concernant l'objet et saura le présenter sous n'importe quel angle. L'artiste dicte à la machine le mouvement désiré (rotation, grossissement, changement de point de vue) et les évolutions de la perspective lui seront calculées puis restituées sur l'écran.

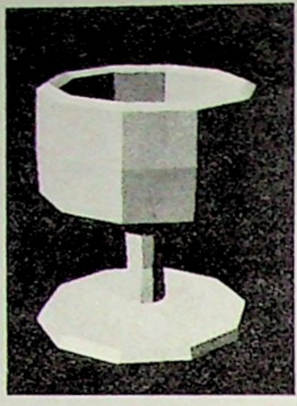
L'évolution d'une image synthétique :



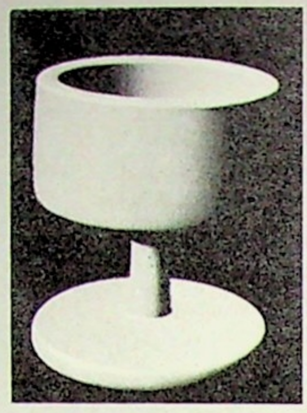
1) la représentation vectorielle d'un gobelet avec toutes ses faces visibles.



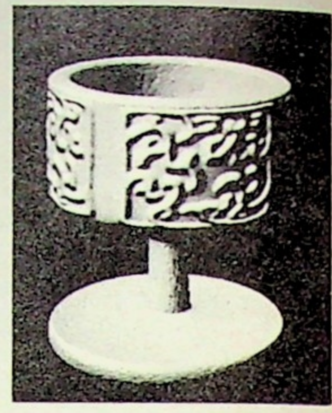
2) L'élimination des faces cachées.



4) Le lissage des polygones et la restitution d'un ombrage en dégradé.



3) Le remplissage.



5) L'introduction des détails.

L'ANIMATION
(suite)

les graphiques vecteur

La représentation la plus simple d'un objet est une représentation vectorielle dite en "fil de fer", à savoir que l'objet est composé uniquement de lignes et prend l'apparence d'une carcasse ou d'une cage d'oiseau. Si l'ordinateur le restitue en transparence c'est bien parce qu'à ce stade il "voit" l'objet dans son ensemble et non pas d'un point de vue précis.
Bill Kovacs avait employé cette méthode pour une scène dans LE TROU NOIR matérialisant la présence de ce néant invisible par un quadrillage agité d'une dépression.
La publicité autoradio Philips qui passait sur les écrans l'année dernière, comprenait également une séquence vectorielle où une ville entière était représentée sous forme de schéma linéaire animé.
L'approche vectorielle, cependant, présente des limitations évidentes dès lors qu'on cherche une visualisation plus réaliste des objets pour les montrer comme des solides colorés.
Pour remédier à ces lacunes il faut franchir plusieurs étapes. Dans un premier temps cela consiste à éliminer les lignes des faces cachées. On demande à l'ordinateur de tenir compte d'un point de vue précis ou d'une caméra hypothétique plutôt que d'une vision globale de l'objet. L'ordinateur sait alors qu'il doit "perdre" les lignes de la partie de l'objet ne nous faisant pas face. La forme transparente devient ainsi "solide".
Ensuite, comme on peut lui faire admettre la présence d'une caméra qui n'existe pas, il est également possible de lui imposer des sources d'éclairage fictives. Dans ce cas, l'ordinateur possédant des bases en physique et en optique restitue automatiquement aux formes leurs ombres.

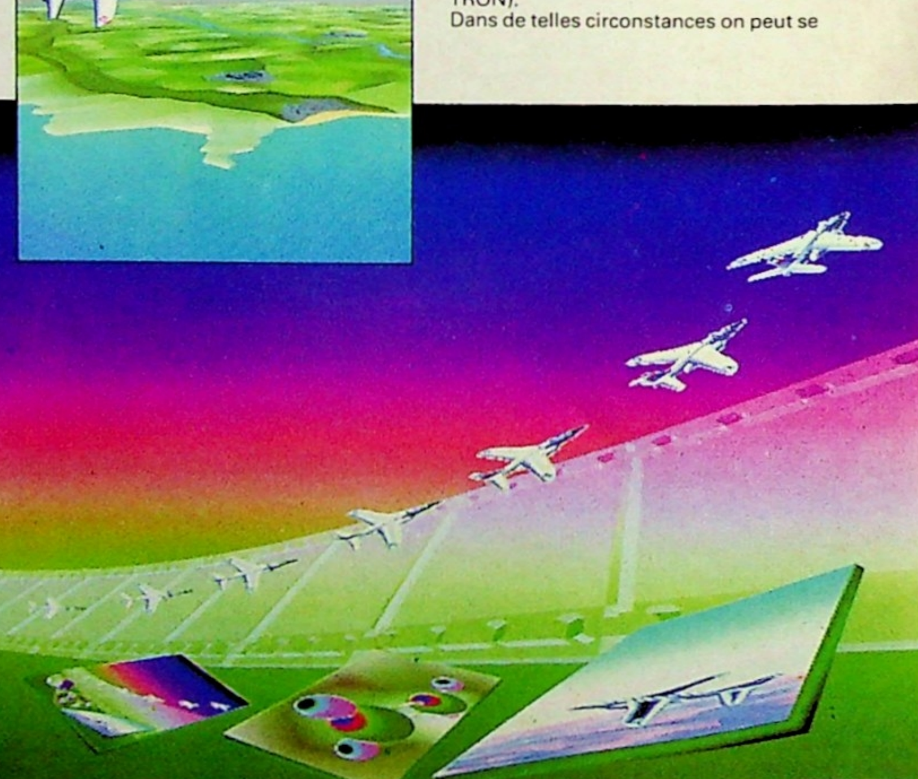
les graphiques raster

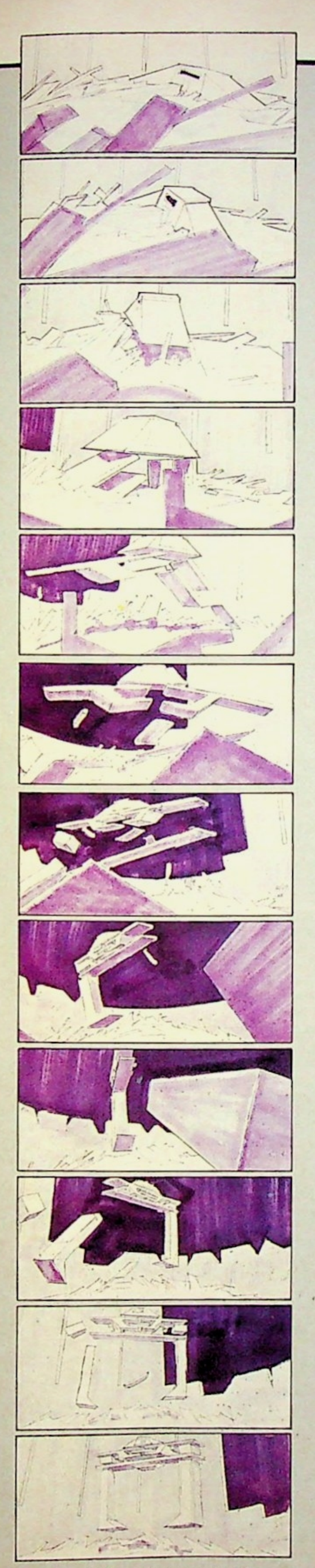
L'étape fondamentale dans la représentation réaliste des objets repose sur la manière même dont l'image est décrite à l'ordinateur.
Ici l'approche vectorielle est abandonnée à la faveur d'une représentation beaucoup plus riche en détails : la méthode raster.
Plutôt que de décrire les objets par des lignes, on les décrit point par point (pixel par pixel). Chaque point de l'écran reçoit une information concernant la couleur et la texture de l'objet. Ainsi une sphère peut être rouge mais aussi mate ou brillante, rugueuse ou lisse.

1) Vue d'un simulateur de la SOGITEC. Notez le reflet de la lumière sur l'avion ainsi que la texture de la mer.
2) Composition graphique de la SOGITEC combinant trois images plaquées sur des volumes.

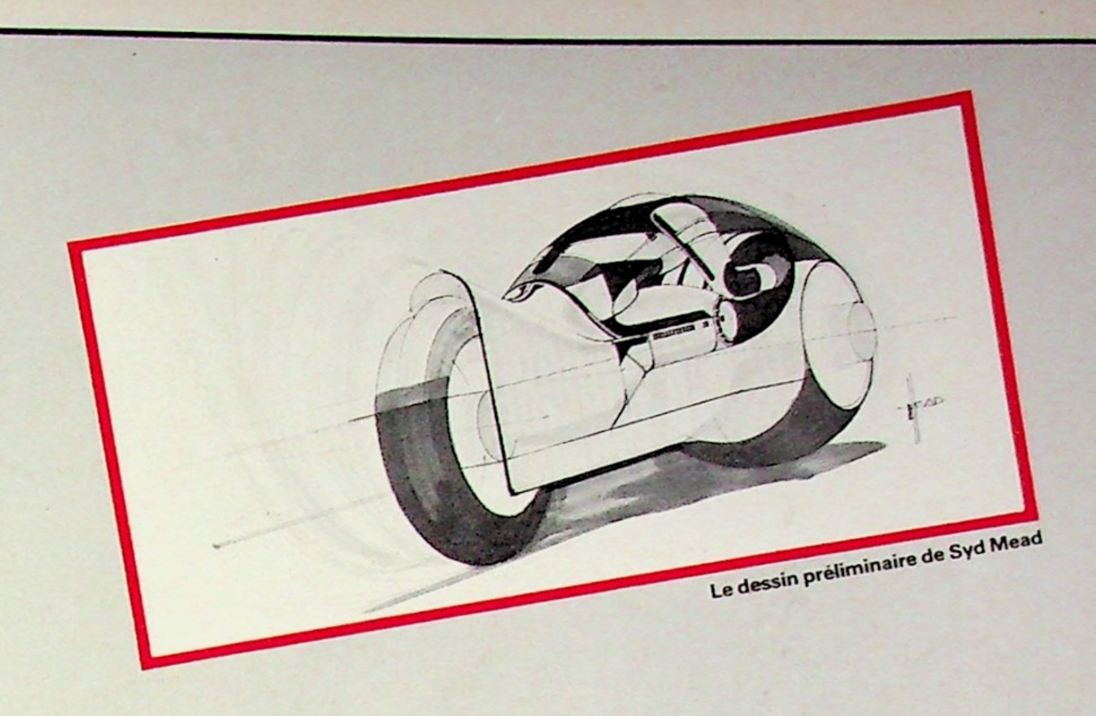
Cette notion de texture joue beaucoup dans le degré de réalisme d'une image. Car l'ordinateur, tenant compte de l'existance de sources d'éclairage et de la finition de l'objet, peut restituer, selon le rapport d'une surface brillante à son éclairage, des reflets.
Un bon exemple est le générique UGC EUROPE 1 réalisé par Michel François. Le reflet de la source glisse le long de la surface des lettres à mesure que celles-ci pivotent pour nous faire face.
Sur TRON, hormis le générique et la séquence du passage dans le monde du MCP conçus par Robert Abel avec des graphiques vecteur, toutes les animations par ordinateur ont été effectuées point par point.
Il s'agissait évidemment d'un procédé laborieux car ces images, destinées à être diffusées en salle, obligeait les trois organismes qui en étaient responsables à travailler sur des écrans haute définition. Ils employaient des écrans d'un minimum de 2 000 lignes par 2 000 points (la résolution de votre téléviseur est de 625 x 512) ce qui représente une mobilisation considérable pour chaque image. Car l'ordinateur a non seulement à calculer la perspective et autres caractéristiques physiques de l'objet qu'il anime mais aussi la chrominance et la luminance de chacun de ses points. En fin de compte il peut être exigé de la machine plus de 15 minutes de temps de calcul par image – c'est-à-dire par 1/25e de seconde projeté (à titre indicatif, il est intéressant de savoir que MAGI – Mathematical Applications Group Inc. – a mis plus d'un an pour produire ses 8 minutes d'images animées pour TRON).
Dans de telles circonstances on peut se





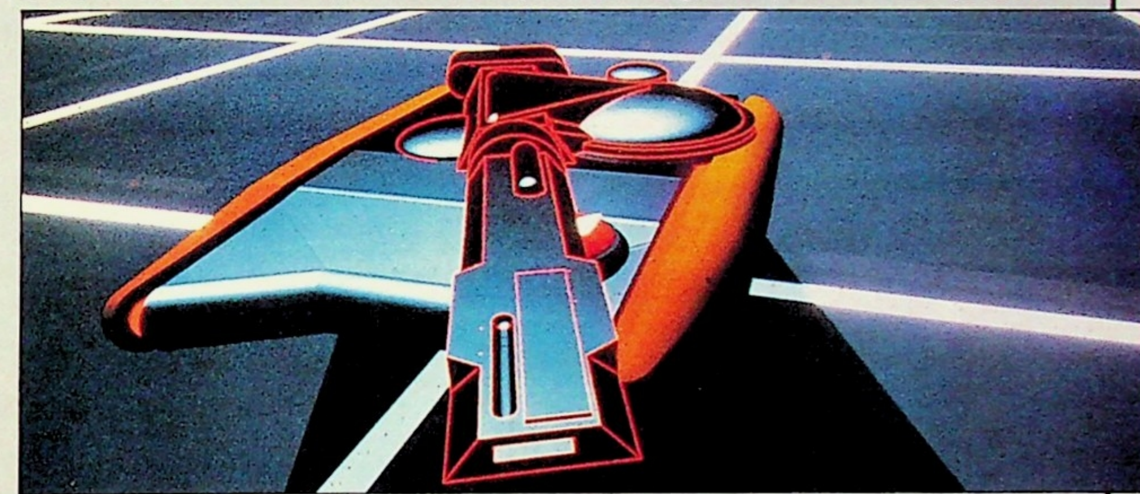


Storyboard d'une séquence avec le "recognizer" pour TRON.

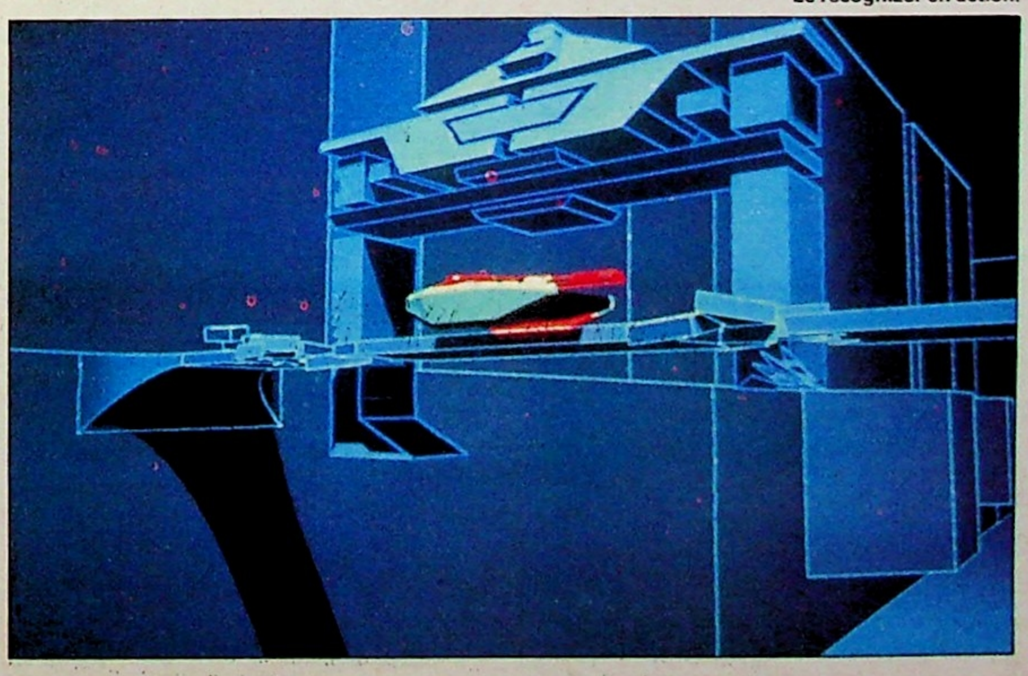


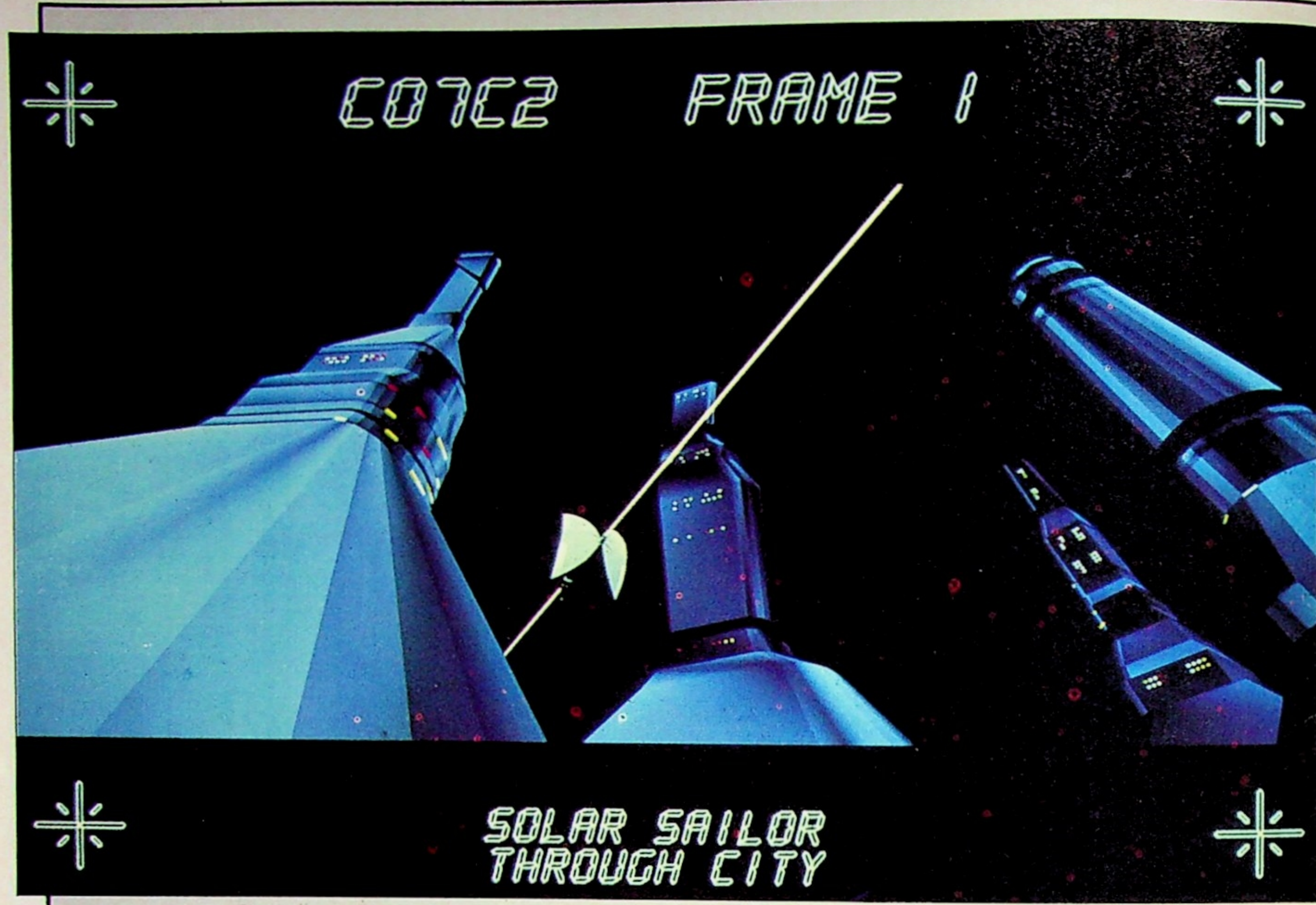
Le dessin préliminaire de Syd Mead

Comme le recognizer et les motos, les tanks sont composés de formes géométriques de base dites "primitives".



Le recognizer en action.





Extrait de la séquence du vaisseau solaire dans TRON. Une réalisation signée Triple I.

L'ANIMATION

(suite)

demander s'il ne serait pas préférable de revenir à des prises de vues de maquettes. Mais imaginez qu'un réalisateur extravagant ait besoin du plan suivant : on cadrerait en gros plan le cockpit d'un avion de reconnaissance survolant la mer à pleine vitesse puis, le quittant, on descendrait passant sous la surface de l'eau pour retrouver, par 40 mètres de fond, un sous-marin fantôme. Toujours dans le même plan on pénètrerait à l'intérieur par un sas puis on longerait le couloir jusqu'à la salle des machines. Avec des maquettes un tel plan serait inconcevable. Il ne causerait par contre aucun souci à l'ordinateur. La synthèse d'image par ordinateur implique qu'il n'y a plus la présence matérielle de l'objet qu'il anime ni l'encombrement d'un appareil de prise de vues. L'image résultante n'étant qu'une représentation mathématique de l'objet, la complexité d'un plan n'a de limite, hormis des considérations de temps, que l'imagination de son concepteur. Pareillement les formes les plus étranges peuvent être générées directement à partir des croquis des dessinateurs sans passer par la phase longue et coûteuse de la construction de maquettes. Les motos futuristes de TRON, générées par MAGI et parties d'un croquis de Syd Mead, ont été reproduites sur l'écran en rappellant de la mémoire de l'ordinateur des formes géométriques de base. En les emboîtant les unes aux autres, ils réussirent, par approximation, à retrouver les formes générales du dessin. Vues de près, ces motos ne sont que des conglomérats de sphères, de cylindres, de cones, d'ellipsoïdes, etc.

L'approche de Triple I (responsable du vaisseau solaire entre autres) consistait à placer les dessins sur une table à digitaliser où, en appuyant sur leurs points clés, on en traduisait à l'ordinateur les caractéristiques essentielles. On conçoit aisément comment un objet ainsi crée peut à son tour être situé dans n'importe quel décor. Avec l'ordinateur sont également résolus les tracas causés par des maquettes brillantes réfléchissant l'appareil de prise de vues et les problèmes de profondeur de champ, critiques dans le tournage de scènes miniatures. En outre il est possible, une fois la séquence terminée, de changer le point de vue (passer d'une plongée à une contre-plongée), de modifier un trait, une zone de couleur, voire tout un décor sans avoir à recommencer, la machine conservant dans sa mémoire les points ne subissant pas d'altération. L'ordinateur peut même nous montrer ce que serait une scène vue à travers un objectif de 1 mm, chose impossible au cinéma.

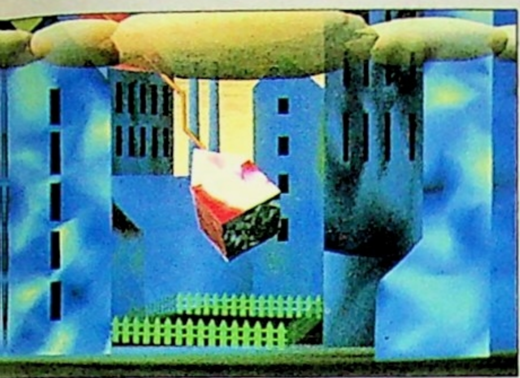
l'avenir

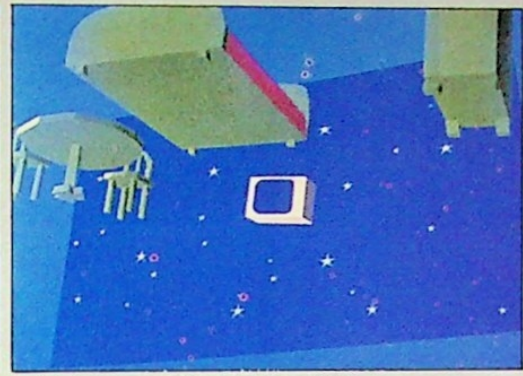
Se tenir à jour dans le domaine des graphismes par ordinateur est une tâche d'autant plus ardue que les compagnies d'effets spéciaux ne dévoilent le fruit de leurs expérimentations qu'avec parcimonie. Toutefois, d'une façon générale, on peut dire que les recherches actuelles s'orientent vers des représentations plus réalistes, le but final étant la reproduction de l'être humain. Triple I, lancé sur la voie et responsable de la reproduction par ordinateur du visage de Susan Dey pour les besoins du film LOOKER, a déjà fait une belle démonstration d'un homme animé dans l'étonnant court-métrage ADAM POWERS. Ses concepteurs ne se sont d'ailleurs pas contenté de planter un personnage dans un décor, ils en ont fait un jongleur doué d'une fluidité de mouvements proche de celles d'un véritable acrobate. Au départ, la caméra l'observe de très haut à une centaine de mètres de distance, puis, brutalement, lui plonge dessus et passe à travers l'un des objets qu'il lance en l'air.

Certains affirment, malgré tout, craignant sans doute une violation des droits de l'homme, que la copie exacte d'un être humain ne sera jamais possible. Peut être ont-ils raison. Quoi qu'il en soit ils ne le disent pas en connaissance de cause. Nous en sommes encore aux balbutiements de l'ère informatique et, il faut bien le dire, nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir.

En attendant, nous verrons bientôt THE WORKS, le colossal projet du New York Institute of Technology sur un monde futuriste peuplé de robots et de vaisseaux interstellaires. Il s'agira du premier long-métrage entièrement généré par ordinateur.

JEROME ROBERT

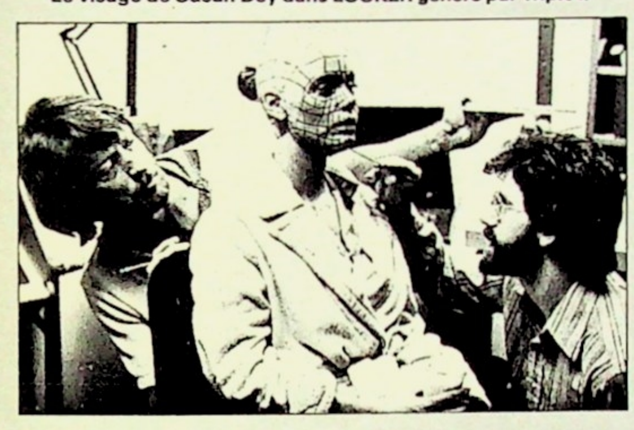


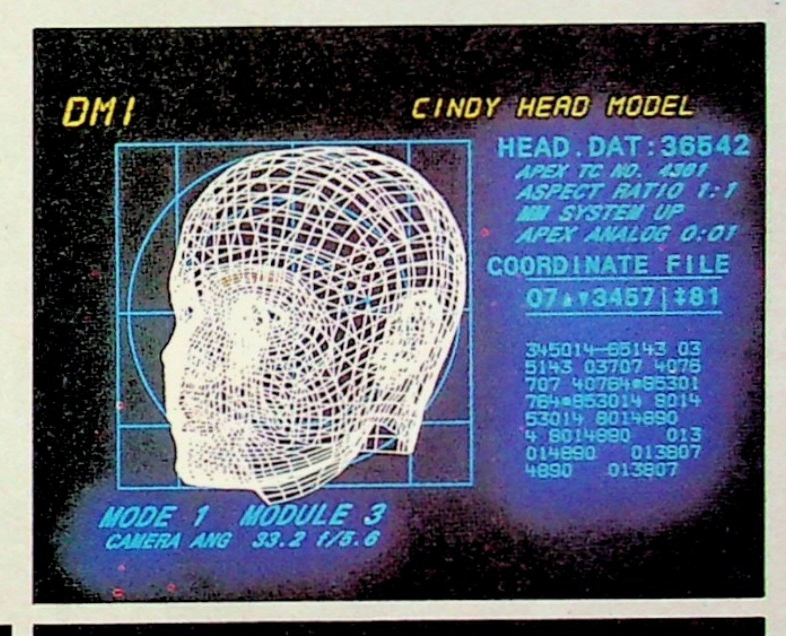




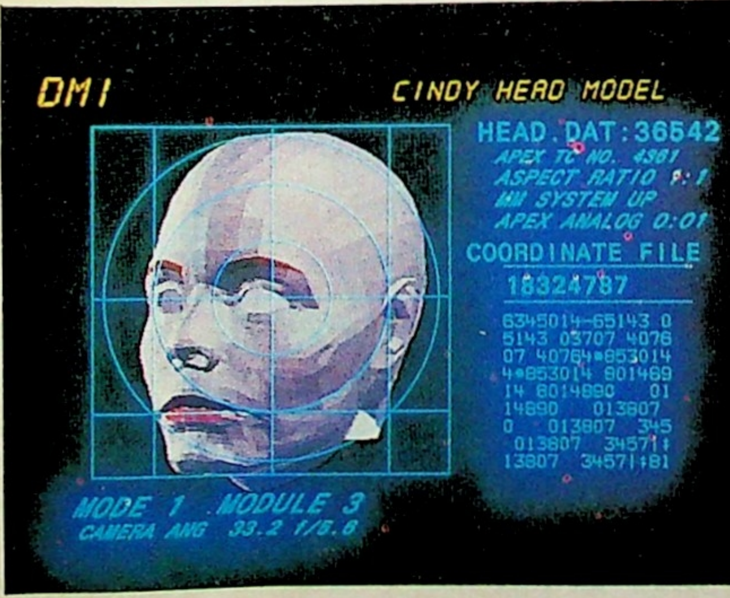
MAISON VOLE, un court-métrage réalisé conjointement par la SOGITEC et l'INA.

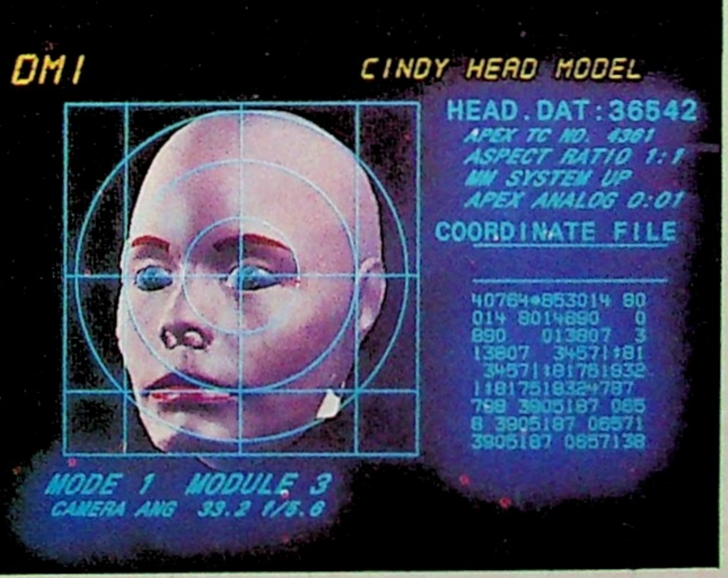
Le visage de Susan Dey dans LOOKER généré par Triple I.

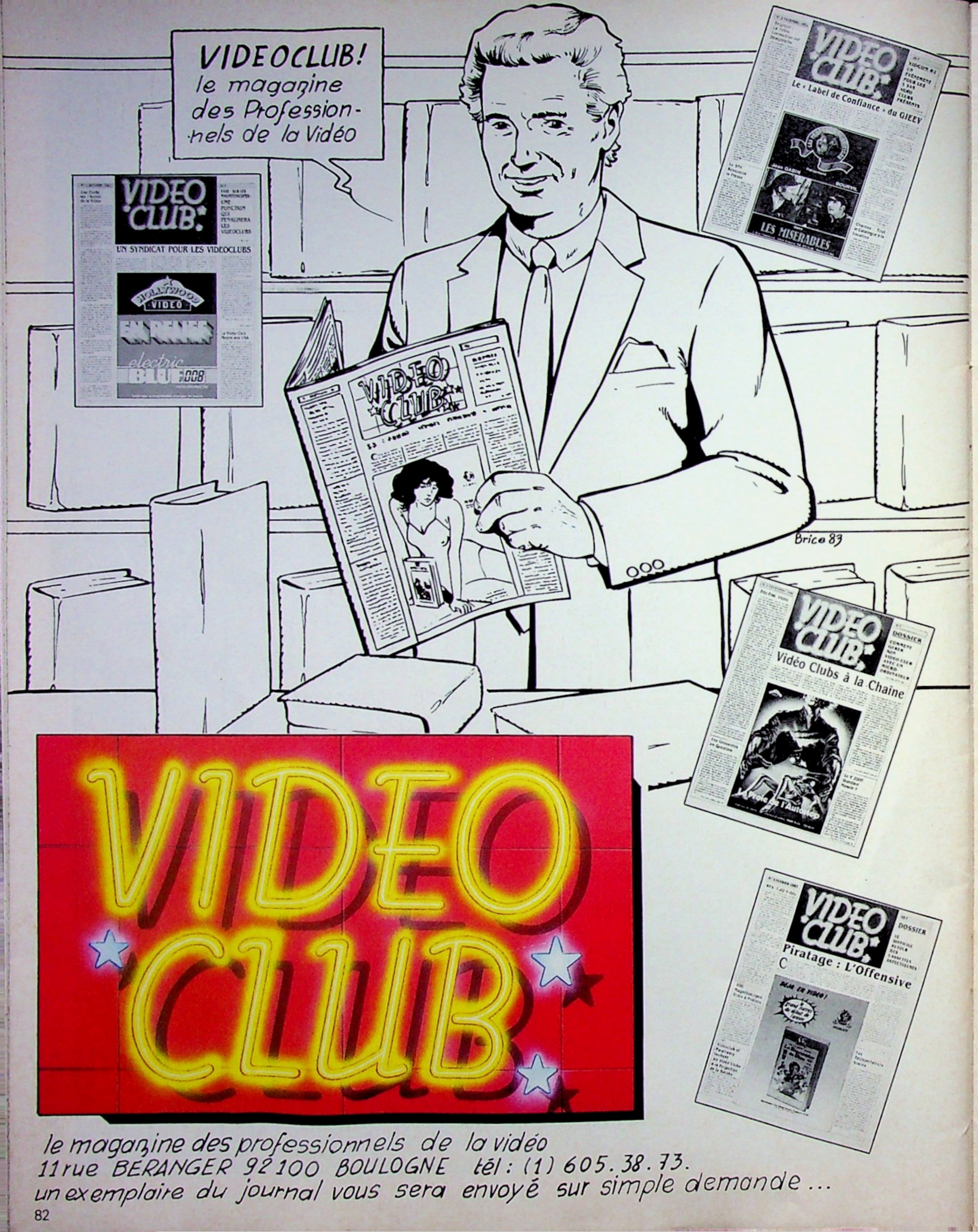




1) Pour réaliser ces images dans LOOKER, Triple I avait fait subir à Susan Dey une séance de maquillage peu banale. Les intersections des lignes constituaient les points clés de l'image synthétique. En photographiant le visage sous plusieurs angles, il était possible de le décrire à l'ordinateur en termes tridimensionnels.
2) Le plan final montrait le visage de la comédienne passant d'une représentation vectorielle à une représentation en solide.







VIDEOCLUB!
le magazine
des Profession-
nels de la Vidéo
VIDEO CLUB
UN SYNDICAT POUR LES VIDEOCLUBS
Le « Label de Confiance » du GIEEV
LES MISERABLES
Vidéo Clubs à la Chaine
DOSSIER
Piratage : L'Offensive
Brice 83
VIDEO CLUB
le magazine des professionnels de la vidéo
11 rue BERANGER 92100 BOULOGNE tél : (1) 605.38.73.
un exemplaire du journal vous sera envoyé sur simple demande ...


Le lecteur de Vidéo Actualité
voyage, cuisine, régate, bricole, reçoit...
et aime le cinéma!
USA
PROMENADES AMERICAINES
TWA
Panasonic
SHARP
VHS
Vidéo
SUMMER IN HEAT



BD

HEROIC-FANTASY

Deux séries tirées de romans de Robert E. Howard sont actuellement relancées par Marvel aux Etats-Unis (outre CONAN qui continue sa brillante carrière). La vogue des épopées barbares reviendrait-elle ?

HULK VERSUS QUASIMODO

Sacre Bleu ! Le Hulk in Paris ! dans un unique numéro, (on dit "one-shot"), le géant vert rencontre le Bossu de Notre Dame (qui ne ressemble à aucune de ses incarnations cinématographiques). Ce dernier veut s'emparer d'une clef qui lui donnera accès à l'or de l'état français (il en reste ?...), et qui se trouve suspendue au cou de la fiancée de Hulk ! Enchanté Mademoiselle, amusant sans plus.

NO PRIZE BOOK

Enfin quelque chose de funny chez Marvel : compilées en 32 pages, toutes les erreurs de dessin, de lettrage et de mise en page des comics Marvel depuis 1961. Une remarque : un seul numéro, c'est bien peu.

STRANGE N° 157 (JANVIER 83)



Enfin à partir du numéro 157 de Strange le public français va pouvoir lire les palpitantes aventures de DAREDEVIL dues à Frank Miller. Une série qui devient géniale avec l'apparition d'Elektra et la prise en main du scénario par Miller lui-même, auteur et graphiste grandiose, dans une dizaine de numéros. Un événement indispensable à tous les lecteurs de STARFIX.

KULL THE CONQUEROR

La meilleure série barbare de l'année : là aussi présentation luxe sur papier offset, donc couleurs vives, et 3 fois plus cher que la normale. Kull, le renégat d'Atlantis, est devenu Roi de Valusie. Il veut faire de sa capitale un phare pour les autres royaumes, mais devra s'opposer à une étrange folie qui s'abat sur ses sujets. Après un combat dantesque où le conquérant pourfend les néfastes fantômes et les renvoie dans les limbes, Kull s'en va méditer dans le désert, devinant qu'il n'a pu entièrement convaincre ses sujets de ses projets de grandeur.



Le dessin, classique, est dû à John Buscema, illustrateur de Conan, et celui qui rendit célèbre le Surfer d'Argent de Jack Kirby. Son dessin dans le premier numéro ressemble assez au style de John Severin, créateur de la première série de King Kull chez Marvel en 1971 (on observera d'ailleurs que la couleur est due à sa sœur, Marie Severin).

Dans le numéro 2, quelque temps plus tard sans doute, le noble Kull, s'étant assuré qu'il y avait bien quelque chose de pourri dans son royaume, comprend que le problème réside dans le vieillissement du sang de la race (déjà), qui s'affaiblit dans le confort et le manque d'action (air connu...). Et il faut donc du sang neuf, en l'occurence celui d'un peuple qui doit encore combattre pour assurer sa survie : les Atlantes, ennemis jurés de Valusie ! Kull doit donner l'exemple et épouser la fille de leur roi.

Par la suite interviendront romance et loups-garous, et encore bien des rebondissements. Mais ici, ce sont l'époque et les décors, magnifiquement restitués, qui font tout le charme de ces histoires des temps hyperboréens. Le texte est bien écrit, et sait tirer parti de son origine Howardienne. Quant au dessin, il est vraiment remarquable, et signé John Bolton, artiste anglais fortement influencé par Hal Foster (Prince Vaillant). Encore une série qui attend sa publication en France.

RED SONJA

Sonja la Rouge ! Enfin une héroïne barbare et sexy ? Non, tremblez, pauvres mortels, Robert Howard se convulse d'horreur dans sa tombe. Peut-on imaginer les paroles de ce génie ?

"... un mal étrange s'empara de Sonja. Son instinct la poussa à se rendre au 387 Park Avenue, siège de la secte secrète appellée "Marvel". A son entrée dans les bureaux, une subtile odeur d'encre fétide assaillit ses narines tendres. "L'encre qui servit à me dessiner", pensa-t-elle. Le premier prêtre qu'elle aperçut fut John Buscema, en larmes. Sonja le laissa en paix car il se repentissait. De plus, elle avait de l'estime pour lui, qui était foncièrement bon. Son épée sur sa cuisse nue la brûlait, elle réclamait du sang humain, elle qui avait pourfendu tant de créatures sans nom issues de l'au-delà. Sonja entra dans la pièce suivante, antichambre de la salle du trône de "Shooter le mauvais", le répugnant rédacteur-en-chef, et siège de sa garde de pigistes. Tous étaient là, De Zuniga, Colon, Kupperberg, Candido, ses dessinateurs, eux qui avaient fait d'elle cette horreur, et aussi Morelli et Parker, les lettreurs, et Christie Schieele la coloriste, qui avaient tous contribué à la vilénie. A sa vue, ils se ruèrent sur elle, mais, mûe par la rage, elle tronçonna le bras de Colon d'un puissant moulinet de son épée "Justice". La tête de Kupperberg fut projetée avec force contre un mur où sa course s'arrêta, les yeux ouverts contemplant son corps à quelques mètres de là. De Zuniga mourut, un filet de bave s'échappant de sa bouche grande ouverte alors qu'il tentait de retenir ses tripes qui s'échappaient d'une plaie béante à son ventre. Voyant le carnage, les autres voulurent s'enfuir mais la justice fut plus rapide et but l'âme de ces profanateurs. Cela était juste car ils étaient mauvais. Plus rien ne séparait Sonja de "Shooter le maudit".



"Rien ne te sauvera, tes incantations sont sans effet sur moi !" hurla Sonja en fracassant l'ultime porte qui la mènerait au tyran"..........

Déduisez vous-mêmes la morale de cette bande dessinée, mais n'oubliez pas que s'il vous prend de l'acheter Howard ou Sonja seront là pour vous pourfendre...

GENE DAY dessinateur de "Master of Kung-Fu" et de "Star Wars" (cf. Starfix n° 1) est mort d'une crise cardiaque à 31 ans. Artiste de talent, Gene Day n'aura pas vraiment eu le temps d'atteindre le sommet de ses possibilités. Ce n'est qu'une croix de plus pour l'année 82, qui a emporté un grand nombre de vies précieuses pour le cinéma, mais aussi pour la BD, avec le décès de trois des plus grands génies graphiques américains : Reed CRANDALL, Hal FOSTER, Wallace WOOD. R.I.P.



INDIANA JONES N° 3

On nous avait déjà parlé des précédents numéros, à notre avis un peu trop dépourvus d'exotisme. Avec le départ de John Byrne, la série reprend son essor... euh, non, erreur, c'est faux ! Elle périclite encore plus. Malgré les premières pages dessinées par Gene Day (son dernier travail), le comics est, pour être bon, sans grand intérêt. On ne reparlera de cette série qu'en cas de miracle.

E-MAN N° 1

Reprise par la nouvelle firme First Comics du personnage créé voici quelques années par le dessinateur Joe Staton. Humour à la Will Eisner (Spirit) : E-Man intervient sur le tournage de "Riders of the last Buick II", parodie de **Raiders of the lost ark** (les Aventuriers...), sauve l'acteur Garrison Belldt (qui tient le rôle de Minnesota Schwartz), et démasque le producteur Strignpull Schmaltzberg qui projetait de laver le cerveau des critiques de cinéma grâce à un super E.T. venu de Sirius. Les gags et les parodies fusent, c'est bondissant et complètement débile, et le scénario de Martin Pasko est excellent. Le meilleur comic comique de cet hiver : à ne pas manquer.

GORDON & ROGERS ■

Vous vous demandiez sans doute où trouver les merveilles qui font l'objet de ces pages. Voici donc quelques adresses utiles, sur place ou par correspondance.

- ACTUALITE : 38, rue Dauphine, 75006 Paris - Tél. : 326.35.62.
En plein cœur du Quartier Latin, une librairie sympathique et décontractée où vous trouverez nouveautés et vieilleries de toutes sortes.
- Jean-François CACHOT : Face au 47, quai de la Tournelle, 75005 Paris. Le meilleur des bouquinistes, ce personnage intéressant vous accueillera à bras ouverts. Forcez-vous à supporter les frimas pour lui rendre visite, vous ne serez pas déçus.
- EDITIONS DEESSE : 6, rue Emile-Allez, 75017 Paris - Tél. : 572.29.54.
Le profane, reçu avec le sourire, trouvera tout chez Déesse. Ici, rien n'est impossible. Domaines de prédilection : Comics et érotisme.
TEMPS FUTURS : 8, rue Dante, 75005 Paris - Tél. : 325.85.19.
Grande Star de la BD à Paris, très chic. Une cave entière réservée aux comics et aux imports sur le cinéma (Cinefantastique, Cinefex, Starlog, Starburst...)



DISQUES

Pour tous ceux qui ont vu E.T., écouté le disque de la musique de John Williams (cf n° 1), et qui ne sont pas encore satisfaits, voici un magnifique coffret : **E.T. The Extra Terrestrial** (MCA 70000). Si vous avez la chance de le trouver (le pressage étant bien entendu américain) chez votre disquaire local, n'hésitez pas... Il s'agit d'une version condensée de la bande sonore originale du film de Steven Spielberg, la narration étant assurée par Michael Jackson, qui chante en prime une comptine mièvre sans grande utilité. Et en plus, vous pourrez bénéficier d'un poster de Jackson et E.T., une offre d'adhésion au fan-club, et d'un livret étonnant rempli de photographies du film en couleurs, et, une fois n'est pas coutume, les dialogues et le texte de liaison retranscrits. De quoi améliorer son Anglais...

Harry Manfredini est un compositeur qui serait certainement resté totalement inconnu du grand public sans le déferlement de films fantastiques à petit budget, axés uniquement sur la contemplation voyeuriste de meurtres graphiques, à la fin des années 70. Si MANIAC n'avait pas vu le jour, Jay Chattaway serait resté à ses productions hard core. De la même façon, Harry Manfredini n'aurait jamais été le centre d'un tel intérêt hors de la débauche de tuerie psychotique de VENDREDI 13 et de ses deux suites. Il a néanmoins fallu attendre la sortie de la troisième partie pour que soit éditée sur microsillon **FRIDAY THE 13th, PART I, II, & III** (Grammavision GH 1030)... En dehors du thème rythmé, très électrique, de MEURTRES EN 3 D, le disque est constitué uniquement de suites plus ou moins longues, de valeurs inégales, qui reprennent les structures musicales "classiques" de cette authentique saga de l'assassinat. La matière étant absolument interchangeable dans les trois films, pourquoi s'en priver? Les cordes sont aussi tourmentées que dans PSYCHOSE (Herrmann n'a pas fini de servir de modèle pour les clichés orchestraux en manque de renouvellement), mais le talent et le génie ne sont pas au rendez-vous... Manfredini est à Bernard Herrmann ce qu'était Mel Brooks à Hitchcock dans LE GRAND FRISSON ; un simple copieur, retranscrivant servilement des schémas musicaux sans en comprendre le fonctionnement intrinsèque. Mais Mel Brooks avait au moins l'avantage de l'humour... Quoiqu'il en soit, l'acquisition du disque (en import) est indispensable pour tout collectionneur : la pochette en relief est splendide, et la paire de lunettes est fournie à l'intérieur.



Disponible en France bien avant la sortie du film, **PENNIES FROM HEAVEN** (Tout l'Or du ciel) est également une importation US (Warner Bros. Records 2HW 3639) qui a l'immense mérite d'être diffusé en France par Warner Fillipacchi. Les fanatiques de la musique américaine des années 30, des BROADWAYS MELODIES et autres GOLD DIGGERS, ces comédies musicales où éclatait le génie kaleidoscopique de Bubsy Berkeley, seront comblés. Broadway et Hollywood partaient en guerre contre la crise économique, le chômage, la morosité... Et au moment même où



King Kong détruisait New York, la mégalopole de la société industrielle pour les beaux yeux et les longues jambes d'une blonde effarouchée, l'offensive généralisée se déclenchait. Mais les bataillons de soldats casqués, armés jusqu'aux dents, mal rasés, sont remplacés par des escouades de danseuses jeunes et jolies, respirant le bonheur et la joie de vivre, et d'hommes en tenue de soirée, imberbes, accomplissant des prouesses d'agilité avec leur canne et haut de forme. Ils sont tous là, connus (Cole Porter, fred Astaire, Bing Crosby) et moins connus (Rudy Vallee & his Connecticut Yankees), pour célébrer la gloire d'une vie fastueuse, où les seuls problèmes dignes d'intérêts sont les histoires de cœur... Si les rêves pouvaient devenir réalité, la gigantesque usine d'Hollywood serait contrainte à se reconvertir dans le drame social. Et personne ne pourrait savourer les deux versions du morceau "Pennies from Heaven", celle d'époque, chantée par Arthur Tracy, et celle qui sert de testament au héros, Steve Martin, au pied de l'échafaud, s'achevant dans un numéro musical haut en musique et en couleurs.

TENEBRE (Cinevox MDF 33 157) est la dernière composition en date pour le cinéma de Claudio Simonetti, Fabio Pignatelli, et Massimo Morante. Et sous ces patronymes latins anonymes se cachent trois des musiciens du groupe Goblin, laissés sur le carreau lorsque le batteur Agostino Marangolo les a quittés en emportant le nom pour écrire la musique de CONTAMINATION. Mais quoiqu'il en soit, ils n'ont pas perdu la maestria qui les a caractérisés tout au long de leur collaboration avec Argento, des FRISSONS DE L'ANGOISSE à ZOMBI, en passant par SUSPIRIA. TENEBRE synthétise en l'espace de quarante minutes toutes les tendances qui ont caractérisé le groupe depuis ses débuts... Tout y est, d'une variation sur la berceuse qui sert de leitmotiv aux crimes des FRISSONS DE L'ANGOISSE, utilisée ici pour les flashes-back sur la plage ("Slow Cirkus"), aux rythmes syncopés, mêlant synthétiseurs, basse et guitare électrique, où le vocoder remplace les chœurs d'outre-tombe ("Witch") de SUSPIRIA ("Waiting Death"). L'électronique, le faux-semblant sont à l'honneur pour ce disque à la fois en marge (les accords à la guitare sèche de "Tenebre/ Reprise") et dans le courant de la New Wave actuelle (les boîtes à rythme de "Flashing", la composition par ordinateur). Les voix ne sont plus naturelles, le "beat" composé et réglé par une machine impersonnelle... Et d'un autre côté, Argento revient à la réalité, fuit le baroque coloré, la décadence esthétisante de SUSPIRIA et INFERNO. Paradoxe? Ou bien tout simplement la règle des oppositions visant à renverser la symbiose logique son/image chère à Max Steiner, appliquée ici à un autre domaine? En quelque sorte, TENEBRE est l'extrapolation musicale d'un univers "normal", où la partition entièrement trafiquée et manipulée remplit le même rôle qu'un décor de studio préfabriqué, qui confère à une atmosphère une impression de vie inimitable...



S.O.S. Dan Brady me harcèle depuis que je lui ai appris l'existence d'un disque de MESSALINE, IMPERATRICE ET PUTAIN... Mais ses intentions sont troubles, mal définies, impures... Il veut me le voler, c'est sûr! Quitte à me tuer purement et simplement, à coup de chaîne de vélo, de poing américain, de cran d'arrêt... Je ne sais pas. De toute façon, il ne trouvera jamais ce passage dans ma collection. Bien fait! Je déteste Dan Brady, avec ses cheveux gominés, son cuir élimé, sa mobylette sur le trottoir... Et puis le disque, il est à moi. C'est sur la seconde face de la MONTAGNE DU DIEU CANNIBALE (Cometa Edizione Musicale CMT 1007-19), et c'est composé par Guido et Maurizio De Angelis, à la fois Francis et Lai réunis... Je défaille. Quelles orgies démoniaques vont-elles se dérouler sur ces notes débiles?? Je me le demande. Vais-je dormir cette nuit????

DOMINIQUE MONROCQ ■



LIVRES

NATIONAL LAMPOON'S CLASS REUNION

Novelization by Sandra Choron. Based on a screenplay by John Hughes. A Dell Book.
Photoroman, ou plutôt photo-montage du second film réalisé par l'équipe du magazine NATIONAL LAMPOON (une espèce de PILOTE américain). "Quoi ? Encore un tueur fou !" faudrait-il s'indigner, si l'entreprise n'était, comme pour ANIMAL HOUSE (en "français", AMERICAN COLLEGE), totalement parodique. Mais comment parodier un genre qui en est depuis longtemps à se parodier lui-même à cause de sa prolifération ? L'idée, ici, consiste à lâcher le tueur fou au milieu de gens qui, contrairement aux victimes très sages et très saines des autres films, sont tout aussi fous que lui. Entre la vedette de spots publicitaires télévisés pour des collants, la sourde-muette (psychosomatique) brûlante de désir, et l'ancienne poliomyélitique guérie, mais maintenant possédée par le Diable, le tueur ferait presque pâle figure. De fait, en dépit de quelques meurtres qu'il aura pu commettre pour se venger de la mauvaise farce qui lui a été faite dix ans plus tôt, la réunion des anciens élèves de Lizzie Borden High School s'achèvera dans la bonne humeur la plus totale.
Une espèce de café-théâtre américain qui ne cultive pas toujours le bon goût (Sandra Choron, responsable de ce livre, serait-elle parente de notre professeur du même nom ?), mais il ne peut sans doute en être autrement lorsqu'on parodie un genre qui a déjà fait les preuves de sa médiocrité.



FRIDAY THE 13TH PART 3. 3-D

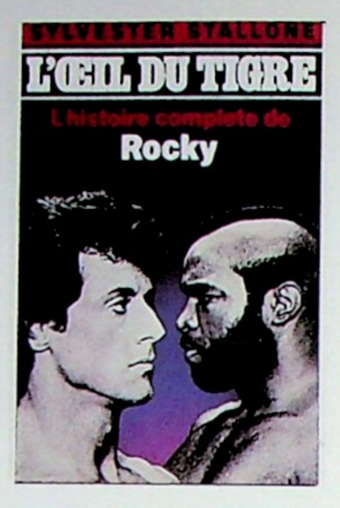
A Novel by Michael Avallone. Leisure Books, N.Y.

Vieux routier du genre de la *novelization*, Michael Avallone compte à son actif plusieurs réussites, dont une adaptation de BENEATH THE PLANET OF THE APES qui connut un succès plus durable que le film lui-même. Malheureusement, il a les défauts de ses qualités : s'il améliore les bons films, il se fait, semble-t-il, un malin plaisir d'écrire à partir des mauvais films des romans plus mauvais encore. Comme tout le monde s'accorde à dire que le seul et unique intérêt de la troisième mouture de VENDREDI 13 au cinéma est l'emploi du relief, on devinera aisément dans quelle catégorie se place la *novelization* qu'en a faite Avallone. Comme aucune hache ne jaillit à la figure du lecteur – même si l'éditeur n'a pas hésité à maintenir la mention "3-D" sur la couverture de l'ouvrage ! – il est difficile de résister à l'ennui qui gagne à mesure que se déroule cette histoire très téléphonée du groupe - de - jeunes - qui - va - passer - un - week - end - à - la - campagne - dans - un - coin - hanté - par - un - dangereux - maniaque - qui - trucide - tout - être - vivant - sur - son - passage... A-t-il vraiment fallu *trois* scénaristes pour *recopier* les scénarios de tant de films déjà connus ?
Avallone, qui s'ennuie à l'avance presque autant que son lecteur, essaie – mollement – de tourner son travail en dérision en donnant à ses chapitres des titres tels que "Give Him the Axe !" ("Passe-lui la hache"), "Screams and Dreams", ou "Horror, Unlimited", et en glissant, imperturbable, quelques petites phrases telles que "Les lapins morts ne faisaient pas attention". Le mieux est peut-être de faire comme ces lapins.

L'ŒIL DU TIGRE - L'HISTOIRE COMPLETE DE ROCKY, par Sylvester Stallone. Presses de la Cité.

Non contente de reproduire l'affiche de cinéma la plus laide de toute la décennie, la couverture accumule les inexactitudes, sinon les mensonges. Disons, pour clarifier les choses : 1. que ce livre n'offre pas l'histoire "complète" de Rocky, puisque le premier volet du triptyque avait fait jadis l'objet d'un roman d'ailleurs traduit en français ; 2. qu'inversement, malgré son titre (L'ŒIL DU TIGRE), il ne contient pas seulement le récit des dernières aventures de Rocky, mais inclut aussi une ***novelization*** *de ROCKY II à ce jour inédite en France, quoique signée – sinon écrite – par Stallone lui-même ; 3. et qu'enfin, ROCKY III ayant été adapté par un auteur différent, le lecteur aura la surprise de voir Rocky raconter lui-même son histoire à la première personne jusqu'à la page 146, pour être relégué à la troisième personne dans la seconde partie du livre. La plus intéressante.*

Les **novelizations** – adaptations romanesques de films – ne sont pas toujours uniquement des articles de **merchandising**. Robert H. Hoban,



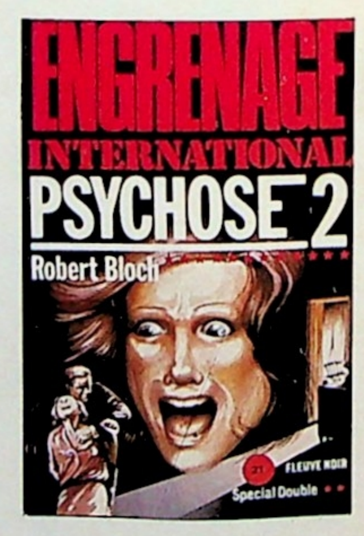
auteur du roman ROCKY III et parfait inconnu, possède une science des mots que pourraient lui envier bien des écrivains "reconnus". Il parvient à rendre passionnant un combat de boxe, et sur plusieurs pages, même pour ceux qui préfèrent assister à un enterrement plutôt qu'à une rencontre du "noble art". Du point de vue de la "psychologie", la réussite, bien sûr, n'est pas aussi complète – cette tardive ascension professionnelle et sociale de Rocky qui gouverne les trois films est-elle d'ailleurs bien vraisemblable ? –, mais le livre permet de mieux discerner ce que le "punch" visuel de Stallone cache un peu sur l'écran : la combinatoire simple, mais astucieuse, qui régit les personnages et les fait exister. En fait, comme DALLAS, la série ROCKY se déroule à l'intérieur d'un monde quasiment clos, où reviennent les mêmes figures – Rocky, son épouse, son beau-frère, son entraîneur, son adversaire, etc. Mais alors que DALLAS présente un univers gelé – les hostilités personnelles qui le traversent n'apportent aucun bouleversement social profond – Stallone redéfinit constamment les positions relatives des personnages les uns par rapport aux autres, ce qui a pour effet de changer un peu l'image du monde. Si l'épouse, par exemple, est beaucoup plus effacée dans ROCKY III que dans les deux premiers épisodes, le personnage d'Apollo Creed, défini jusqu'alors comme l'Adversaire, devient ici l'allié de Rocky, à la suite d'une "astuce" de scénario qu'il ne convient pas de révéler, mais qui place Rocky dans une position analogue à celle d'Apollo Creed dans le premier film. Comment ne pas s'attacher à ces personnages qui restent les mêmes tout en étant contradictoires ? Et qu'importe si les ressorts essentiels de ces intrigues sont ceux des contes de fées pour enfants ?

E.T. l'extraterrestre,

de William Kotzwinkle.
J'Ai Lu n° 1378.
Cette *novelization* n'est bien entendu qu'un article parmi d'autres dans le déluge de *merchandising* qui s'attache à *E.T.*, mais Spielberg a la réputation de porter une grande attention aux livres tirés de ses films. Ainsi, il a rejeté une adaptation romanesque de *Poltergeist* qu'avait proposée un écrivain américain pourtant détenteur de l'Hugo Award – le "Goncourt" de la science-fiction – et, antérieurement, il avait lui-même signé la *novelization* et *Rencontres du troisième type* (bien qu'elle ait en fait été l'œuvre de Patrick Mann, auteur de *Dog Day Afternoon*).
On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans le roman E.T. toute la vivacité et tout l'humour du film original. Mais on notera cependant une différence majeure : l'histoire est racontée entièrement du point de vue de l'extraterrestre, presque *par* lui. On peut maintenant lui donner un âge, on le voit dialoguer longuement avec les géraniums et les objets. Il a ce qu'il n'avait pas vraiment dans le film (à part la peur) : des émotions. Et l'on comprend mieux maintenant combien était habile le slogan publicitaire "Il a peur Il est seul. Il est à trois millions d'années-lumière de chez lui" : ces trois petites phrases réussissent à créer *à l'avance* chez le spectateur une identification avec l'extraterrestre. Car il est à remarquer que, sans être antipathique, E.T. ne montre jamais vraiment dans le film la compréhension et la charité dont les humains – au moins certains – font preuve à son égard. Ce petit bonhomme qui, vautré sur un fauteuil, avale des litres de bière en regardant la télévision, est-il au fond un héros très "positif" ?

PSYCHOSE II

de Robert Bloch. Editions Fleuve Noir.
On croyait dans PSYCHOSE que les crimes étaient commis par la mère de Norman Bates. Erreur ! C'était Norman Bates lui-même qui se prenait pour sa mère.
Comme on connaît maintenant Norman Bates, on sait bien que c'est lui qui commet tous les crimes de PSYCHOSE II. Nouvelle erreur ! C'est quelqu'un qui se prend pour Norman Bates ! Et devinez qui : son psychiatre !

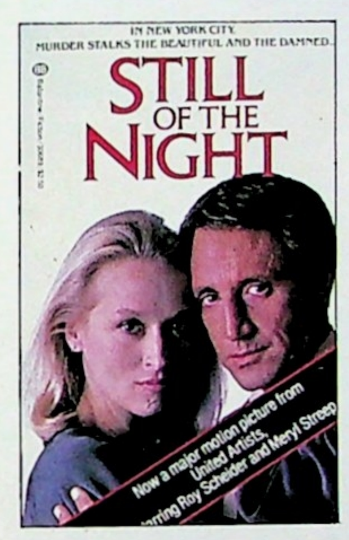


On peut donc suggérer à Robert Bloch le sujet suivant pour PSYCHOSE III : on croit que les crimes sont commis par le psychiatre de Norman Bates, mais non, on a tort, c'est la mère du psychiatre qui se prend pour son psychiatre de fils. On pourrait ainsi vous raconter PSYCHOSE N et PSYCHOSE N + 1, mais

il n'est pas sûr qu'il reste assez de pages disponibles dans STARFIX pour vous donner tous les détails. Disons-le clairement : PSYCHOSE II est une escroquerie. Elle s'explique dans la mesure où Robert Bloch a voulu prendre comme une revanche sur ce cadeau empoisonné qu'a été pour lui le succès du *film* PSYCHOSE. En effet, une clause signée il y a vingt ans lui interdit d'attendre du cinéma le moindre bénéfice sur PSYCHOSE II, la compagnie Universal s'étant réservés tous les droits sur les éventuelles suites données au film original. Bloch n'a écrit son second roman que lorsque son agent littéraire lui a assuré qu'il gagnerait beaucoup d'argent *quand même*. Autre sujet de vexation : aujourd'hui encore, il doit détromper tous ces gens qui pensent, à force d'avoir vu des *novelizations*, qu'il a composé son livre à partir du film d'Hitchcock, alors qu'Hitchcock avait un jour lui-même déclaré que tout était déjà dans le roman original.
PSYCHOSE II est donc un moyen pour Robert Bloch de régler ses comptes avec le cinéma. Dans la seconde partie du roman, l'assassin débarque dans un studio de Hollywood pour tuer tous les acteurs et tous les techniciens qui se préparent à tourner un film sur la vie de Norman Bates, le premier PSYCHOSE devenant ainsi une référence réelle. On espère pour l'auteur qu'il a trouvé dans cette entreprise le défoulement nécessaire. Mais on reste totalement insensible à ses couplets d'ancien combattant sur la déchéance du cinéma, dans la mesure où il se complaît lui-même à décrire ce qu'il prétend dénoncer. Avant de mourir p. 50 et d'être "relayé" par son psychiatre, Norman Bates aura pris le temps de découvrir les joies de la nécrophilie sur deux religieuses qu'il a assassinées. Pour la description du tournage d'un *snuff-film*, voir une centaine de pages plus loin. Il est des escroqueries intelligentes, mais celle-ci est parfaitement abjecte. D'autant plus abjecte qu'il semble bien que Bloch a dû se forcer pour écrire ce qu'il a écrit. L'*interview* de lui parue dans le dernier numéro du magazine américain PREVUE laisse en effet deviner un homme tranquille et bien élevé.
Le film PSYCHOSE II dont le tournage vient de s'achever n'a aucun rapport avec le livre. Tant mieux...

STILL OF THE NIGHT

A Novel by Robert Alley. Ballatine Books, N.Y. Tradition française à paraître en J'Ai Lu.
Le roman de Robert Alley est bien supérieur au film dont il est tiré, que la publicité et aussi malheureusement, la critique ont abusivement comparé à du Hitchcock. Certes, LA MORT AUX ENCHERES accumule jusque dans ses moindres détails des références hitchcockiennes (un clocher, une falaise, une fenêtre, une vente aux enchères, un rêve, une confusion d'identités, etc.), mais cette compilation ne parvient pas à acquérir une cohérence. Bien évidemment, il ne s'agit pas de réclamer cette cohérence dans l'histoire, puisqu'Hitchcock lui-même avait allègrement franchi les limites de l'absurde dans sa construction de LA MORT AUX TROUSSES. Mais, sans même parler d'un sens du cinéma que Benton est bien loin d'avoir (il en est encore à conclure un *suspense* par l'apparition d'un petit chat !), Hitchcock prenait toujours soin, pour faire passer ses récits, de créer des personnages vraisemblables et attachants. Hélas ! Roy Scheider n'est pas Cary Grant, et Meryl Streep n'est pas Eva Marie-Saint. Et quand bien même ils le seraient, ils n'arriveraient pas à faire admettre des comportements absurdes. Lorsque Cary Grant mettait la pagaille dans une vente aux enchères, c'était parce que sa vie était menacée. Scheider achète quinze mille dollars un tableau dont il se moque éperdument, uniquement pour faire porter par un tiers un mot à Meryl Streep. Quel intérêt ? Il pourrait le lui porter lui-même sans dommage en franchissant les dix mètres qui le séparent d'elle ? De même, l'aveu d'un crime de jeunesse par l'héroïne (c'est le morceau de bravoure que Meryl Streep semble s'être imposé elle-même dans le film) est franchement inepte lorsqu'il n'aide en rien à résoudre le mystère central.



Robert Alley fait ce qu'il peut dans sa *novelization* pour combler les énormes failles de ce scénario absurde. Il ne cherche pas à rendre l'histoire plus logique, mais il s'attache à donner quelque épaisseur aux personnages, principaux et secondaires (ainsi l'assassin ne se révèle pas être quelqu'un qu'un a à peine entrevu dans l'histoire). Dire qu'il y réussit totalement serait sans doute exagéré. Mais on doit en tout cas rendre hommage à son bon sens, en regrettant encore une fois que les exigences minimales qu'il a su respecter n'aient pas été perçues par le réalisateur Robert Benton. **FREDERIC ALBERT LEVY** ■

REVUES

PREVUE

Prevue n'a pas toujours été *Prevue*. Il y a eu à l'origine un journal – et non un magazine –, *Comicscene*,



dirigé par l'illustrateur américain Jim Steranko, auteur d'innombrables couvertures de livres (dont la série *The Shadow*) et d'un roman noir dessiné, *Chandler*. *Comicscene*, comme son titre l'indiquait, était entièrement consacré aux bandes dessinées. Sans être *underground*, l'esprit était nettement du côté de ce qu'on appelait alors la "contre-culture". Puis *Comicscene* est devenu, au bout de quelques numéros, *Mediascene*. La présentation n'avait pas changé, mais à côté des articles sur les bandes dessinées apparaissaient des textes sur le cinéma et les livres. Bien sûr, là encore, on préférait s'occuper de films et de livres *populaires*. On parlait de *novelizations*, on s'entretenait avec Don Pendleton, auteur de la série *L'Exécuteur*. En un mot, on traitait de tout ce qui pouvait avoir du succès, mais paraissait trop méprisable à la presse "honorable" pour mériter ordinairement plus de deux lignes.
Mais, comme l'on sait, les années passent, la culture populaire a fini par être intégrée à la culture "officielle", et les bandes dessinées, même en France-pays-de-tradition, ont envahi les grammaires scolaires. *Mediascene* est devenu *Prevue*, un magazine du spectacle presque comme les autres. Pas tout à fait quand même : *Prevue* a gardé quelque chose de cet esprit "série B" qui caractérisait ses prédecesseurs. On met Sybil Danning en couverture. On préfère sur *Conan* publier un entretien avec Sandahl Bergman plutôt qu'avec Arnold Schwarzenegger. On évite une attitude trop critique pour rester plus sagement informatif – même si l'information n'a pas toujours le sérieux nécessaire (*Prevue* a eu des ennuis avec le réalisateur David Cronenberg pour un article peu honnête sur le tournage de *Videodrome)*. Bref, de façon générale, on fait parler les gens plutôt qu'on ne parle sur eux. Le dernier numéro contient un long entretien avec Robert Bloch à propos de son roman *Psychose II*. Quel dommage que le roman ne soit pas à la hauteur de l'entretien !
Tel qu'il est aujourd'hui, *Prevue* semble avoir atteint un certain équilibre, et remplit une place un peu particulière dans la presse américaine consacrée aux *media*. On regrette simplement qu'il ne paraisse pas de façon plus régulière.

BANC-TITRE

Les fautes de français ne manquent pas et parfois des articles sont absolument illisibles, tant leurs phrases se perdent et se tordent dans des circonvolutions triturées. Mais *Banc-Titre* fournit une information qui n'est généralement donnée nulle part ailleurs.
Prolongement parmi d'autres des activités d'un studio d'animation, ce magazine est écrit par des gens qui, *techniquement*, savent de quoi ils parlent, et il éclaire un certain nombre de choses qui, tout en étant quotidiennes, restent fort mal connues du spectateur moyen, en particulier dans le domaine de la création publicitaire. Le dernier numéro consacre par exemple des articles illustrés au film Renault inspiré du Bip-Bip de Chuck Jones et au *Petit Chaperon Bleu Blanc Rouge*, ce dessin animé "militant" qui a envahi presque tous les écrans de France depuis quelques semaines et qui voudrait abusivement nous faire croire que la télévision est en train de faire mourir le cinéma, comme si ce vieux refrain n'était pas contredit par l'extraordinaire augmentation de la fréquentation des salles en 1982. D'autres pages explorent des terrains plus spécialisés, tel le genre du peplum dans l'animation.
Banc-Titre intéressera les amateurs de dessins animés plus que les autres, mais il révèle aussi – et c'est là son mérite majeur – combien l'animation tend à devenir un élément de plus en plus important dans tous les films, même les plus classiques d'apparence. **FAL** ■

OU VOIR LES VIDEOCLIPS ? (petit guide rédigé à la demande générale)

Dimanche Martin, A2, le dimanche à 11 h 20. De temps en temps, et disséminés au hasard de l'émission. Peu recommandé pour ceux qui sont allergiques à "l'amuseur public n° 1".

L'Echo des Bananes, FR3, le Dimanche à 18 h 45. En règle générale, deux à chaque émission. Pas toujours très récents (un des deux), mais un grand soin est apporté à la sélection. Vincent Lamy a le mérite de donner les auteurs des titres.

Platine 45, A2, le mercredi à 17 h 10. Entre deux et trois chaque semaine (des vrais, pas les délires vidéo produits spécialement pour l'émission).

De la Friture dans les lunettes, TF1, le mercredi à 17 h 45. En temps normal, au moins un tous les mercredis. Il serait souhaitable que le réalisateur les passe sans les tics visuels dont il a le secret.

Haute Tension, A2, le jeudi vers 22 h 30, une fois par mois. Les spécialistes des clips "ésotériques".

Le mois prochain, on innove dans STARFIX ! Guettez dans ces pages la rubrique de ROCK !



VIDEO CLIPS

KISS : "i love it loud" (Phonogram). Les temps changent, mais les moins de quinze ans achètent toujours les disques de Kiss, un des rares groupes à n'avoir pas modifié d'un iota son image personnelle ou l'esprit de ses compositions depuis dix ans. La tradition est encore vivace, immuable, même si les traits de Paul Stanley, le chanteur, commencent à accuser un sérieux coup de vieux. Les exercices pyrotechniques ont conservé le spectaculaire d'antan, à l'instar des jeux de lumière et des guignoleries de Gene Simmons, cracheur de flammes, de sang, inséparable de sa basse en forme de hache de bourreau.



Seul le fond n'est plus tout à fait le même... Les amateurs de Kiss ne sont plus membres d'une vaste organisation parallèle (la "Kiss Army" dont faisait grand cas l'album **Destroyer**). Dans ce clip, ils sont présentés comme des agents destructeurs, autonomes, qui, tels les enfants désincarnés du VILLAGE DES DAMNES, surgissent des ruines fumantes des demeures détruites par les riffs d'Ace Frenley. Ils sont libres, dans la rue, prêts à instaurer un nouvel ordre. Et Kiss est leur Dieu ("I'm the god of thunder, and rock n'roll") et Maître...



BANANARAMA : "shy boy" (Barclay). La romance n'est plus ce qu'elle était... Dans la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, les garçons non seulement se font draguer, mais sont aussi littéralement reconditionnés pour correspondre aux désirs et aspirations des jeunes filles qui les ont choisis. C'est du moins ce qui est perceptible dans ce clip des Bananarama, trois Anglaises qui font un véritable malheur dans la vague de musique superficielle, mais sympathiquement rythmée, qui sévit à Londres en ce moment. La recette est donnée sur une durée de trois semaines (coiffure, silhouette, habillement), et son succès est garanti. A moins qu'arrive une intruse...
Une fois de plus, la preuve évidente de ce qu'il est possible d'obtenir avec beaucoup d'invention, d'imagination, et peu de moyens. Jouant franchement la carte du look photo de mode en studio, les Bananarama tirent le maximum d'efficacité de leur plateau minuscule, où est reconstituée une plage avec un parasol, des vagues en carton pâte, et un projecteur faisant office de soleil...





SUPERTRAMP : "it's raining again" (CBS). La surprise du mois vient sans conteste de ce titre d'un groupe qui nous avait plus habitués auparavant à une musique sirupeuse sans grande originalité. Sur un thème bateau battu et rebattu (le mirage de la ville - Hollywood - où tous les espoirs peuvent se concrétiser), Supertramp a conçu une visualisation du morceau en tous points remarquable. Ici, point d'histoire à l'eau de rose, de conte de fée moderniste et gnan-gnan... Parti à la recherche de sa petite amie, le héros se fait dévaliser, puis rouer de coups, avant de se retrouver en sous-vêtements dans une ruelle sordide de Los Angeles. Et c'est dans cet instant de désespoir intense que, nul ne sait par quel miracle, il va retrouver sa dulcinée sous un coin de parapluie. Grâce à un "truc" cinématographique splendide, le film à l'intérieur du film (les scènes du drive-in), l'amour fou, conquéreur de tous les obstacles, va s'instaurer en maî-



tre, sous la forme d'un baiser enfiévré sous la pluie battante. Un exploit visuel de plus au crédit de Russel McKay, responsable notamment de "Bette Davis Eyes" de Kim Carnes...

PAT BENATAR : "Shadows of the night" et "Get nervous".



(Chrysalis/RCA). Depuis quelques temps déjà, la mode est aux formations de rock bénéficiant des chaudes vocalises d'une chanteuse à l'aspect avenant. Debbie Harry, Martha Lumley, Chrissie Hynde, Martha Davis, et bien d'autres, en sont d'ailleurs la parfaite illustration. Pat Benatar aussi, bien entendu... Mais à la différence près que, tout en évoluant au sein d'une équipe soudée et stable, cette dernière ne signe pas ses disques du patronyme de son groupe, mais de son nom propre. Mégalomanie galopante, culte de la vedette, caprice de producteur? Peu importe. La réputation et le succès de Pat Benatar ne sont plus à faire, même si on peut regretter l'appauvrissement de son inspiration dans ses deux derniers albums. De toute façon la versatilité de ses idées est évidente à la vision de ses dernières productions vidéo, qui reflètent la dualité présente à la fois dans sa musique et son image de marque, romantique ("Shadows of the Night") et ambiguë, plus dure, plus sauvage ("Get Nervous").
"Shadows of the Night" est un hommage aux films de guerre hollywoodiens où la notion d'héroïsme se révélait dans toutes les situations, que ce soit dans le feu des combats ou sur le sol national pour faire tourner les usines... La charmante Paty est une simple ouvrière sur une chaîne de production qui s'imagine en rêve à la fois espionne et aviatrice, partant en mission au cœur de l'Allemagne afin de détruire un important poste de commandement. La victoire est complète, et les preux défenseurs de la liberté réussiront même à annihiler quelques Nazis supplémentaires lors d'un combat aérien. Comme quoi il ne faut jamais désespérer... La démocratie sort une fois de plus gagnante dans ce petit film pétri de dévouement pour la patrie, tributaire de toute une période de cinéma où les bons étaient sans reproches, les méchants vraiment méchants, et croix gammées et drapeaux américains servaient d'éléments de décoration primordiaux selon le côté de l'Atlantique où se situait l'action.



"Get Nervous" est quant à lui complètement différent... Pat Benatar est ici en proie à un mal que chacun a subi : l'angoisse du dentiste. Surtout lorsque ce dernier se nomme Pain (douleur) ! Les patients hurlent dans le cabinet, Creepy et Vampirella sont les lectures obligatoires de la salle d'attente. Et notre pop star de charme va se retrouver "soignée" à coups de tenaille et de marteau-piqueur. Pour finalement être transformée en infirmière diabolique, une fois que le nain qui fait office d'assistant lui ait enfoncé un pieu dans le cœur. Une espèce de "bogeywoman" en quelque sorte... De quoi donner des idées à John Carpenter pour HALLOWEEN 4 ! !



JOAN JETT : "do you wanna touch me" (Vogue). A cause du phénoménal succès de son second disque solo **I Love Rock n'Roll**, Joan Jett



est de retour... avec la réédition de son premier album, sans les Blackhearts. On ne peut donc que conseiller l'écoute de ce disque, le 33 ou même le 45 tours (dont la publicité est presque mensongère), ou à défaut la vision de ce clip, pour découvrir ou redécouvrir cette rockeuse pleine de fougue et de vitalité. Les Runaways ne sont plus, Cherrie Curry fait du cinéma (PARASITE), mais l'ex-guitariste a toujours la foi en une musique effi-



FORT BRONX : NEW YORK CONNECTION

Saluons bien vivement cette édition qui comble un vide. A sa sortie en salles, voici deux ou trois étés, ce film avait été négligé, sauf de quelques amateurs de polar, et il avait disparu très vite. Or dans son genre - petit polar ultrarapide sans prétentions - il est superbe et mérite d'être vu et revu.
Le scénario est d'une aimable symétrie. Un fou kidnappe une adolescente qu'il prend pour la fille d'un requin de l'immobilier. Le père, ex-flic et camionneur, traque le kidnappeur, de 9 heures à 21 h 30 environ, à travers une succession de décors new-yorkais qui vont de l'aimable au sordide. Le père est lui-même pourchassé par un policier psychopathe qui le hait. Tout se termine par une pousuite dans les égouts.
Ce suspense itinérant est l'occasion d'un portrait éclaté de la ville : le parc, les joggers, les embouteillages, les hôpitaux, les commissariats, le métro, les peep-shows, le Bronx en ruines où maraudent les gangs de loubards portoricains, enfin les égouts et un concert de rock, tout ça se succède avec une rapidité démoniaque. La clé du scénario, c'est peut-être cette scène de trente secondes où le camionneur se fait engueuler par sa femme divorcée : Tout est de ta faute, lui dit-elle en substance, car tu n'as pas voulu venir au Connecticut. Et il lui répond qu'il aime cette putain de ville.
Quant au filmage de Robert Butler (dont on ne connaissait jusqu'alors que des téléfilms assez banals), il a magnifiquement la forme de son contenu, c'est-à-dire que c'est du filmage urbain, du filmage de faits divers, aussi heurté et époustouflant que l'attentat de l'autre année contre Ronald Reagan. Tantôt les voitures se poursuivent sur les trottoirs avant de se caramboler, tantôt les passants se hâtent d'un air absent tandis qu'un prostitué se tord sur le trottoir en hurlant : "Il m'a planté", tantôt le flic fou ouvre le feu au riot-gun au milieu d'une rue populeuse. De l'action ! toujours de l'action ! comme disait Raoul Walsh. En tout cas on bondit dans son fauteuil, on donne des coups de poing sur les accoudoirs, et on crie de joie. C'est du moins ce que j'ai fait. Et quand le film a été fini, et quand j'ai cessé de me conduire comme un adolescent mal élevé, je me suis aussi fait deux réflexions. D'abord, la version française n'est pas gênante, parce que les personnages parlent très peu : dès qu'ils s'adressent la parole, la question qu'on se pose est plutôt "Avec quel objet vont-il se taper dans les roubignolles d'ici quinze secondes?" En second lieu, et tant pis pour les amateurs de gore, il n'y a pas de sang dans ce film, bien qu'il y ait trois ou quatre morts et une violence incessante. Même quand un des méchants se fait carrément bouffer par des dobermans, on n'aperçoit qu'un peu de couleur rouge, filmée à travers deux épaisseurs de grillage. Ainsi ce petit film excitant manifeste-t-il que le contenu de l'écran est intéressant lorsqu'il est une *idée*, et non pas du hachis. Ainsi les auteurs, à leur niveau, ont-ils prouvé leur qualité, leur valeur et leur élégance. Chapeau.

J.P. MANCHETTE ■

FICHE TECHNIQUE :
NEW YORK CONNECTION/FORT BRONX (Night of the Juggler). U.S.A. 1980. PR : Jay Weston. R : Robert Butler. SC : Bill Norton Jr, Rick Natkin, d'après la nouvelle de William P. McGivern. PH : Victor J. Kemper. MUS : Artie Kane. DEC : Stuart Wurtzel. MONT : Argyle Nelson. 100 mn. Avec : James Brolin (Sean Boyd), Cliff Gorman (Gus Soltic), Julie Carmen (Maria), Richard Castellano, Linda G. Miller, Barton Heyman, Sully Boyar, Abby Bluestone. Distribution vidéo : Carrère pour Jacques Leitienne, en version française. Duplication moyenne.

LES YEUX DE L'ENFER



Ce film canadien, inédit en France et datant de 1962 fait partie de ces productions anodines, palliant le manque d'originalité du scénario et de la technique, par l'utilisation de procédés racoleurs (en l'occurence, le relief, si prisé aux débuts des années soixante).
L'histoire-prétexte, pénible comme il se doit, conte les mésaventures d'un psychiatre tourmenté, victime de cauchemars diaboliques chaque fois qu'il revêt un masque de sorcier aztèque. Ses visions délirantes sont ici l'occasion pour le spectateur de chausser les petites lunettes bleues et rouges ("Mettez le masque, mettez le masque" entonne une voix sépulcrale à ce moment-là), et de recevoir en pleine pupille toutes sortes de choses (serpents, cailloux, hiboux, choux etc...).
Manque de pot, et L'ETRANGE CREATURE DU LAC NOIR nous l'a déjà prouvé, le système s'adapte pour le moment très mal au petit écran. Le décalage initial de l'image (logiquement neutralisé par l'emploi des lunettes) persiste quand même à travers les verres colorés. Reste une bouillie glauque pas très engageante...
C'est dommage, parce qu'au cinéma (le film fut présenté dans plusieurs festivals) les landes marécageuses grouillantes, théâtre des hallucinations du protagoniste, exhalaient un mystère certain, même si l'ombre de Roger Corman, le pape du fumigène rôdait déjà parmi ces décors décharnés et brumeux...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :
LES YEUX DE L'ENFER "The Mask". Canada - 1962. Noir et blanc. PR/R : Julian Roffmann. SC : Frank Taubes. PH : Herbert Alpert. MUS : Louis Applebaum. SFX : James Gordon (3D). 1 h 25. Avec : Paul Douglas, Claudette Nevris, Bill Walker. DIST : V.I.P. en version française.

LABYRINTH MAN

Non, n'insistez pas ! ERASERHEAD est **absolument** inracontable. Et ce n'est certes pas moi qui m'y risquerait. Autant essayer de lire une bible latine à un Yougoslave analphabète. Sachez seulement qu'il est l'un des films les plus fous, les plus fascinants et les plus troublants qui soit.

Première réalisation du créateur d'ELEPHANT MAN, son succès aux Etats-Unis a été plutôt souterrain, mais conséquent. A tel point qu'on en a fait là-bas un "Cult Movie" au même titre que THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW. Sa distribution vidéo lui permettrait-il aujourd'hui d'atteindre une renommée semblable sur notre terne sol national ? Espérons-le. Car mal distribué en salle ce chef-d'œuvre de subversion maladive se doit d'être vu par le plus grand nombre.

Phantasme pervers, malsain et inquiétant, ERASERHEAD est, au même titre que L'EXORCISTE ou ALIEN - dont il se rapproche en quelques **rares** instants - un itinéraire unique dans l'expérience de la Peur. Psychiquement dérangeant, physiquement dérangeant, il éveille en nous ces mêmes sensations inconnues ou oubliées que seuls quelques rares cauchemars parviennent à susciter. Car c'est le reflet de notre identité qui parcourt ERASERHEAD, l'essentiel de notre subconscient qui en fait ce qu'il est.



Tout comme Patrick Bokanowski dans L'ANGE (autre chef-d'œuvre, hélas inédit, du cinéma dit "expérimental"), David Lynch fait toutefois sourdre l'irréel du quotidien, du trop quotidien même. Ainsi l'hallucinante bande-son, faite par le réalisateur en personne, suffirait à effectuer ce glissement du (presque) naturel au cauchemardesque. Car tout concourt dans le film à donner l'illusion de la chute, à nous plonger toujours plus profond dans l'irréel et le phantasmatique.
Mais ne vous y trompez pas ! Le film a un sens précis et déterminé, Lynch vous le dira lui-même, et ce n'est pas cette bête notule qui vous le donnera. Car parcours initiatique et, pourquoi pas, nécessaire, l'expérience d'ERASERHEAD doit se faire seule, sans aide d'aucune sorte. Bonne duplication.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :
LABYRINTH MAN (Eraserhead). U.S.A. 1976. 90 mn. Noir et Blanc. PR : David K. Lynch, American Film Institute for Advanced Film Studies. R : David K. Lynch. SC : David K. Lynch. PH : Frederick Elmes, Herbert Cardwell. DEC et SFX : David K. Lynch. SON : Alan R. Splet, David K. Lynch. MUS : Chanson LA DAME DANS LE RADIATEUR composée et interprétée par Peter Ivers. Avec : John Nance (Henry Spencer), Charlotte Stewart (Mary), Jeanne Bates (Mère de Mary), Judith Anna Roberts (La voisine), Laura Near (La danseuse dans le radiateur). Distributeur Vidéo : V.I.P. Entreprise courageuse et méritoire, le film est distribué en v.o. sous-titrée.

LA PLANETE DES DINOSAURES

Des astronautes atterrissent en catastrophe (pour changer...) sur une planète éloignée. Choke! Celle-ci est peuplée de monstres préhistoriques agressifs, ardemment décidés à protéger leur territoire. Un combat impitoyable s'engage.
Cette curiosité inédite, présentée il y a quelques années à la Fête du Fantastique de Paris, vaut essentiellement par l'animation image par image des bestioles. Ce procédé, hérité du génial Willis O'Brien (KING KONG, LE MONDE PERDU) permet comme vous le savez, des confrontations réalistes entre personnages réels et miniatures animées.
Ce coup-ci, c'est techniquement acceptable (Doug Beswick, le responsable a commis depuis moult prodiges, entre autres les lamas sauteurs de L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE), mais comme les décors (quelques collines desséchées d'Arizona) et la pôvre intrigue (la battue aux dinosaures en Sologne, vous connaissez?) n'encouragent guère au dépaysement, on s'ennuie ferme au bout d'une demi-heure. Dans le genre, les déambulations des sauriens éthyliques de L'HOMME DES CAVERNES mettaient un peu plus d'ambiance.
On reconnait furtivement parmi les chasseurs terriens, James Witworth qui campa autrefois l'épouvantable Jupiter, chef de la tribu anthropophage de LA COLLINE A DES YEUX.
On peut d'ailleurs s'inquiéter pour sa santé, son fond de gorge n'est pas net car sur notre magnéto, la duplication en V.F. proposée par V.I.P. présentait quelques points blancs suspects.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

LA PLANETE DES DINOSAURES (Planet of dinosaurs). U.S.A. 1978. PR/R : James K. Shea. SC : Ralph Lucas et James Auperlé. PH : James Auperlé. MUS : Kelly Lammers, John O'Verlin. SFX : Stephen Czerkas, Doug Beswick. Avec : James Witworth, Pamela Bottard, Harvey Shain, Louise Lawlers. 1 h 23. DIST : V.I.P. (version française).

RENDEZ-VOUS CHEZ MAX'S



2 h 30 du matin. Voici encore cinq minutes RENDEZ-VOUS CHEZ MAX'S passait sur mon magnétoscope. Aucun doute, il s'agit bien là du **plus beau film récent qu'il vous soit possible de louer dans votre vidéo-club.** Qu'en dire de plus? Que c'est la plus belle histoire d'amitié de ces dernières années. L'un des films les plus importants de la décennie? Le deuxième chef-d'œuvre de Richard Donner (SUPERMAN)? Le plus beau rôle de John Savage (VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER)? Inutile. INSIDE MOVES est ce qu'il est, autrement dit un film qui se voit et non qui se raconte. Alors que faites-vous là à lire bêtement cette notule imbécile au lieu d'être collé à votre téléviseur ?!

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

RENDEZ-VOUS CHEZ MAX'S (Inside Moves). U.S.A. 1981. Technicolor. PR : Mark Tanz, R.W. Goodwin, Goodmark Prod. R : Richard Donner. SC : Valérie Curtin, Barry Levinson, d'après le roman de Todd Walton. PH : Laszlo Kovacs. DEC : Charles Rosen. MUS : John Barry et chansons de Frank Sinatra, Leo Sayer, Count Basie, etc. Durée : 100 mn. Avec : John Savage (Roary Tepper) ; David Morse (Jerry Maxwell) ; Diana Searwid (Louise) ; Amy Wright (Ann) ; Jack O'Leary (Max) ; Harold Russel (Wings) ; Bert Russen (Stinky). Distributeur Vidéo : V.I.P. en version française.

LES GUERRIERS DE L'APOCALYPSE

Horrible ! Abominable ! Insupportable ! La version vidéo aujourd'hui diffusée de TIME SLIP est exactement la même que celle distribuée en salle il y a un peu moins d'un an. Autrement dit, il manque presque une heure de ce grand film épique et barbare. Une heure de batailles homériques, d'affrontements rageurs et sanglants entre des milliers de samouraïs en furie et un groupe de soldats de notre ère, revenus à l'époque médiévale par un caprice du Temps. Une heure de violence et de poésie. Une heure de grand cinéma japonais, paroxystique et fascinante. La pilule est dure à avaler.

Pourtant, et cela vous prouve combien le film est génial, le délire subsiste. Même mutilé, TIME SLIP reste époustouflant de beauté et de sauvagerie.

De toute façon, un film comme ça ne pouvait qu'être japonais. Seuls les nippons peuvent ainsi massacrer autant de figurants, sacrifier aussi hystériquement les héros et, **donner une philosophie à tout ça !!** Une philosophie qui se respecte car, bien que développée sur la glorification du combat, fondée avant tout sur le respect de l'adversaire, et donc de l'homme.



TIME SLIP vous permettra par ailleurs de découvrir le plus grand acteur japonais de notre temps (avec Toshiro Mifune bien sûr), adulé en son pays mais, évidemment, inconnu en France : Sonny Chiba. Plus fascinant que Clint Eastwood et Klaus Kinski réunis, meilleur que la plupart des pâles hystrions d'occident, philosophe, homme d'honneur et guerrier, cet homme-là est un demi-dieu. Le genre à ne pas vous laisser d'alternative quant à votre choix : être lui ou bien périr sous un de ses coups de sabre plutôt que de continuer à vivre.
TIME SLIP, lui, vous donne envie de revenir aux temps féodaux du Japon et, dans le bruit et la fureur, tout couvert de sang et vêtu de cuirasse, de mourir sans un mot, sans un cri, sur le monticule de cadavres de vos propres victimes.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LES GUERRIERS DE L'APOCALYPSE (Time Slip). Japon. 1980. 110 mn. PR : Haruki Hadokawa. R : Kosei Saito. SC : Toshiro Kamata. PH : Iwao Isayama. R : des scènes d'action : Sonny Chiba. Avec : Sonny Chiba, Tsunehiko Watase, Raita Ryu, Jun Eto. Distributeur Vidéo : Platinium Vidéo, en v.f.

COMMUNION SANGLANTE

Piqûre d'hostie

Alice, la douce Alice est la fille aînée des Spoges. Son visage étrange qu'elle aime recouvrir de masques hideux et ses errances répétées déplaisent à sa mère divorcée et à sa tante acariâtre qui lui préfèrent Karen, la cadette. Pendant la cérémonie de sa première communion, cette dernière est sauvagement assassinée par un tueur masqué emmitouflé dans un ciré jaune. Les soupçons se portent immédiatement sur Alice dont les tests psychiatriques révèlent des troubles schizophréniques...

La distribution vidéo de ce film injustement méconnu n'est vraisemblablement dûe qu'à la présence au générique d'une Brooke Shields encore terriblement juvénile. Ne vous arrêtez pas à cette chiquenaude publicitaire, le film d'Alfred Sole, découvert autrefois au festival de Paris, vaut bien plus qu'une génuflexion empressée.

En développant une esthétique ambivalente, où des faits sordides qu'on croirait sortis d'un fait divers (le meurtre de Karen, la tentative de viol par Alfonso), viennent systématiquement contrarier les tentatives de fuites vers le rêve ou la pureté (Alice n'aspire qu'à porter l'aube blanche pour communier à l'église), Sole pose un regard très dur sur la religion chrétienne. Dur parce que désespéré. La religion telle qu'il la décrit, n'offre en effet aucun secours, aucune délivrance aux pêcheurs désespérés ou aux petites filles éplorées.

La déception et la solitude amèneront forcément le recours au péché... Alice, douce Alice...

Ce film, par ailleurs parfaitement maîtrisé (certains cadrages sont littéralement surnaturels) mérite d'être redécouvert. Déconseillé toutefois aux prêtres sensibles...

FRANÇOIS COGNARD ■



FICHE TECHNIQUE :

COMMUNION SANGLANTE (Communion, ex. Alice, Sweet Alice) U.S.A./Canada. 1977. PR : Richard K. Rosenberg. R : Alfred Sole. SC : Rosemary Ritoo, Alfred Sole. PH : John Fribey, Chuck Hall. MUS : Stephen Lawrence. DEC : Stephen Finkin. 1 h 45. Avec : Paula Sheppard (Alice Spoges), Linda Miller (Catherine Spoges), Mildred Clinton (Mrs. Tredoni), Alfonso DeNoble (Alfonso). DIST : V.I.P. en version française.

CALIGULA



"J'existe depuis le matin des temps, et je continuerai d'exister jusqu'à ce que la dernière étoile tombe des cieux. Bien qu'ayant emprunté la forme de Caïus Caligula, je suis à la fois tous les hommes comme je ne suis personne, ainsi donc... je suis un dieu".

CALIGULA : 12-47 ap. J.C.

Voilà donc que sort en vidéo la version intégrale de cette superproduction délirante. Péplum porno, fresque opulente digne du CLEOPATRE de Mankiewicz ou du BEN-HUR de Wyler, cette évocation complaisante d'un empire romain rongé par le vice et la corruption provoqua moult controverses.
Revisitons ensemble les coulisses de ce Rome putride...

POUR mettre en images les délires de cet empereur complètement ravagé, qui poussait la cruauté jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour pouvoir la lui couper d'un seul coup, il fallait un sérieux sens de la démesure et du baroque. Les caprices d'un pareil esthète, architecte de machineries diaboliques destinées à décapiter ou à démembrer en public le plus discret des comploteurs, ne pouvaient se concevoir dans des décors étriqués et blanchâtres. A vrai dire, son règne sanglant ne se prêtait guère à d'aimables évocations sentimentales (Taylor/Cléopâtre et Burton/Marc-Antoine peuvent renfiler leurs toges...). Théâtre de massacres gratuits, d'orgies décadentes et incestueuses, il appelait au contraire une complaisance morbide, une fascination malsaine et tenace.

Décrire ce Rome dégoulinant où des aristocrates vérolés trônaient sur des amas de chairs éventrées et enchevêtrées, n'était donc pas du ressort de n'importe quelle personnalité... D'ailleurs, Fellini avec son SATYRICON s'était déjà aventuré dans ces galeries sordides. Avec son génie habituel, il avait brossé le tableau universel d'une civilisation décomposée par le pouvoir et la corruption. Alors...

ROME, LA DECADENTE

Alors, vint d'abord le mécène... En la personne de Bob Guccione, play-boy multi-milliardaire, fondateur de PENTHOUSE, luxueux magazine érotique cultivant les inédits d'écrivains célèbres (Stephen King, Norman Mailer), et déjà co-producteur de plusieurs films prestigieux (CHINATOWN de Polansky, LE JOUR DU FLEAU de John Schlesinger). Partant d'un premier traitement signé Roberto Rossellini (oui, le vétéran du néo-réalisme...), il décide, associé à Franco Rossellini, le neveu, de reconstruire la Rome antique telle que les historiens de l'époque l'ont réellement décrite. Pas de délires prophétiques à la Fellini, ni de raccourcis aseptisés hollywoodiens. La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Pourquoi pas ?

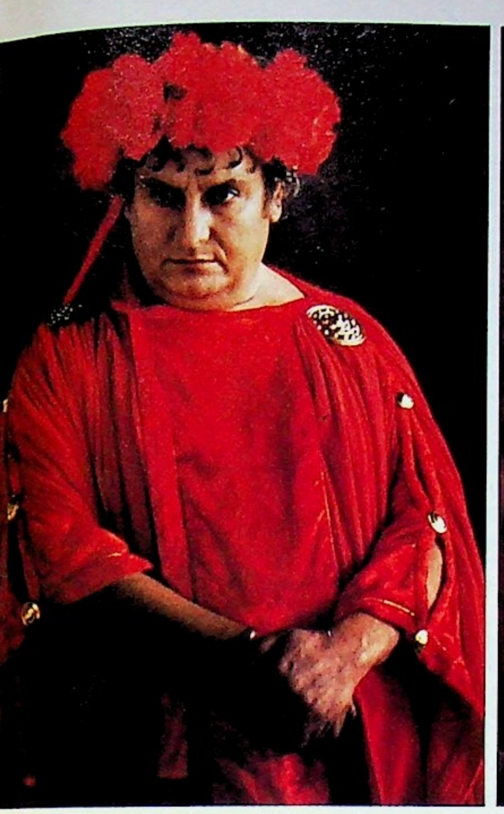
Les deux compères s'entourent de collaborateurs apparemment motivés, Danilo Donati, le chef-décorateur de Fellini, Gore Vidal, écrivain marginal très choyé par l'intelligentsia new yorkaise, et contactent plusieurs metteurs en scène dont John Huston, et Lina Wertmuller (cette dernière réclamait Nicholson en Caligula...). Sans succès. Guccione porte enfin son choix sur Tinto Brass, directeur italien plutôt hétéroclite, alors en train d'achever le montage de SALON KITTY, sordide peinture des fastes d'un bordel nazi pendant le IIIe reich. Restent les acteurs : Malcolm McDowell, Peter O'Toole et John Gielgud donnent leur accord, sans trop savoir ce qui les attend. Ils ne se doutent pas encore que leur participation sera la principale source des controverses à venir. Pardi ! Utiliser des comédiens honorablement réputés dans un film comportant "des passages de sexe explicites" (dixit Guccione !)...

LES TROIS REGNES

La production s'installe aux studios Dear, près de Rome, où Rossellini a rassemblé tous les techniciens, et commence la construction de décors gigantesques. Gore Vidal, le scénariste, utilisé à l'origine comme alibi culturel (le titre premier était GORE VIDAL'S CALIGULA) se montre vite aussi tyrannique que l'empereur lui-même. Visiblement inspiré, il produit plusieurs moutures, toutes riches en étreintes homosexuelles et sado-masochistes. Bien que Guccione, effrayé par la crudité de certaines scènes, désire apporter quelques modifications, il refuse d'édulcorer son propos. Le tournage débute quand même. Mais à nouveau, l'écrivain remonte sur ces grands chevaux, et accuse Brass de commettre trop de libertés vis-à-vis du script original. C'en est trop. Il est vidé sans même avoir pu visionner un rush !

Brass grimpe à son tour sur le trône. Malheur ! Il se révèle encore plus intraitable que son prédécesseur. Ignorant les consignes des producteurs, il délaisse les mannequins vedettes des pages centrales de PENTHOUSE (ô sacrilège), qui grelottent de froid hors champ dans leurs manteaux de fourrure, et préfère employer pour les scènes graveleuses, de vieilles femmes obèses et peinturlurées... Le revers de la sesterce en quelque sorte. Guccione qui réclamait du réalisme historique à tout crin, grimace maintenant à l'idée de ne pouvoir utiliser ses protégés bien clean... Un peu paradoxal quand même.

Dans l'anarchie générale, des journalistes curieux tentent de forcer les portes des studios, et Danilo Donati, débordé avec ses 64 décors dantesques et ses 3592 costumes







Trois figures grotesques de la Rome décadente : Claude (Giancarlo Badessi) oncle de Caligula, une convive en pleine orgie, et un monstre difforme exhibé dans la galerie des horreurs du vieux Tibère.
Caligula se prosternant devant sa machine infernale, utilisée pour exécuter les ennemis de Rome.

bariolés pique des crises d'hystérie. S'en suivent des dissensions interminalbes au terme desquelles Brass, qui faisait jouer en douce ses petits copains anars, se voit à son tour remercié par le grand manitou Guccione. Avec 9 heures de pellicule dans ses boîtiers et après quelques dix mois de tournage mouvementé (presque autant que le règne du divin empereur), le producteur, pas effondré pour autant, entame de nouvelles prises aidé du chef-opérateur Giancarlo Lui. De nuit, armé d'accessoires et de plusieurs créatures dévouées, Guccione filme lui-même les fameux plans pornographiques absents de la première version farançaise (les gros plans d'orgie dans la galère, la scène d'amour entre deux lesbiennes).

Ainsi, délaissé par les acteurs (Peter O'Toole, saoûl la plupart du temps, annonce une fois son cachet en poche, que le film est si mauvais qu'il ne verra jamais le jour) et accablé par des conditions de travail lamentables (le Tibre en crue menace de submerger plusieurs des plateaux), Guccione reprend le flambeau, et achève de couturer les morceaux. Son calvaire ne s'arrête pas là : Peter O'Toole, décidément très coopératif, refuse d'assurer la post-synchronisation, les bobines des films qui circulent en angleterre dans des boîtiers falsifiés manquent de se perdre à plusieurs reprises, et la commission de censure américaine bloque la sortie. Au début 1978, la première du film a pourtant lieu, en plein New York. Dans sa version intégrale. Alors, l'Empereur Guccione a-t-il mené a bien ce treizième travail d'Hercule ?

LE DECOR DE L'ENFER

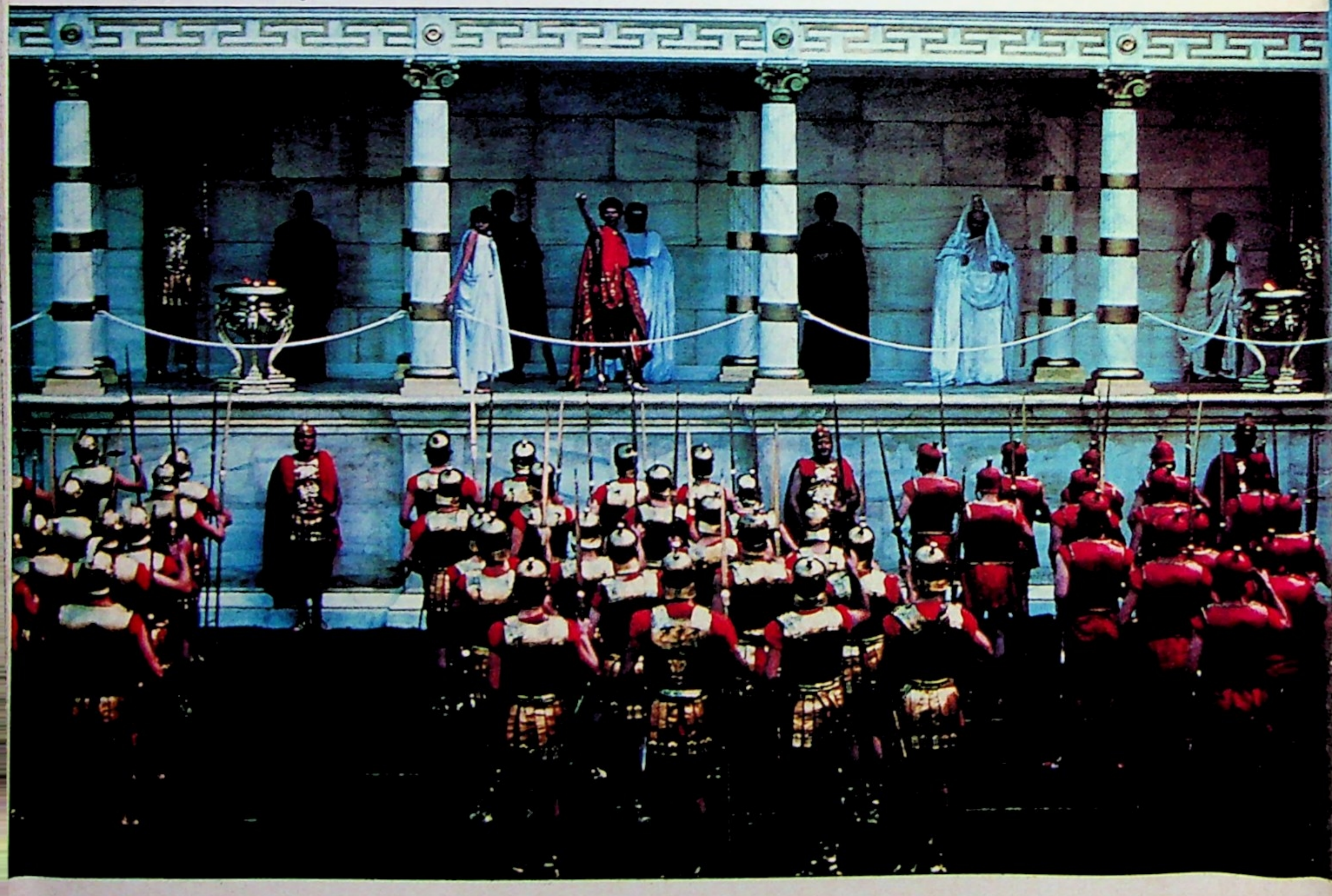
Dès les premières images, les portes du temple infect se referment...
Caligula, jeune éphèbe insouciant, pénètre dans l'antre de son grand-père adoptif Tibère. Le vieil empereur syphilitique (interprété par un Peter O'Toole rongé et démanché) a tôt fait de lui dévoiler une galerie sombre, surplombée de rochers dégoulinants. A l'intérieur : des vagues fangeuses de corps enchâssés les uns dans les autres, des hermaphrodites gémissants, des vierges torturées. A la lueur de torches incandescentes, Tibère fait éventrer un soldat par caprice, et claque de son fouet pour redonner un peu de vigueur aux moribonds endormis...
L'enfer apparaît aux yeux exorbités de l'héritier du trône. Fasciné, Caligula affronte pour la première fois l'horreur d'une humanité dégoûtante.

Le spectateur perd pied. Ces édifices de pierre et de chair n'ont plus rien de commun avec les trottoirs lustrés de LA TUNIQUE d'Henri Koster, gros mammouth Hollywoodien. Il est égaré au beau milieu d'une gravure de Gustave Doré, et croit apercevoir des diablotins moqueurs torturant un groupe de pêcheurs rougis par les flammes.

Danilo Donati, génial créateur des costumes et décors, élève sa propre tour de Babel, et enferme les romains dans des palais dorés minés par la corruption. Donati. Le voilà le seul véritable artiste de ce film. Il n'a pas seulement dessiné les décors : il a également créé les quelque 3500 costumes (Caligula/McDowell en porte 26 différents pendant le fim), les perruques tarabiscotées (qui ont nécessité plus de 1000 livres de cheveux importés de Sicile...) ainsi que les innombrables bijoux. Le tout en accord avec les gravures et dessins d'époque.

Vous n'oublierez pas de sitôt son immense galère à plaisir, ni ce mur mobile de marbre rouge qui décapite les victimes enterrées dans le sol. Plus que de simples accessoires, ces machineries constituent à elles seules la mise en scène du film, Brass se contentant de cadrer servilement (maladroitement parfois) ce qu'on édifie devant son objectif. Pas de mouvements de grue comme chez Fellini : la

Caligula passant en revue la garde Prétorienne.



technique se résume à plusieurs zooms répétitifs sur les plates-formes grouillantes créées par Donati. Comme chez le vieux Meliès. La caméra clouée devant un pan de décors. Moteur. Et Guccione qui se targue d'inventer une nouvelle écriture cinématographique...

"QU'ILS ME HAÏSSENT, MAIS QU'ILS ME CRAIGNENT"

Pourtant le film devient envoûtant. Sublimée par une photographie superbe, cette architecture de l'impossible participe directement à l'aliénation des personnages. Dès lors, les errances de Caligula personnifié par un Malcolm McDowell très convaincant, ne requièrent plus aucune cohérence psychologique. Marionnette égarée dans un dédale de marbre souillé, il devient tyran par la force des choses. Pour laisser exploser le profond dégoût que lui inspire le genre humain.
Ce monde clos apparaît comme le terrain de passions primitives et animales. Son souverain comme un pourfendeur lucide et désespéré. On le voit ainsi faire consul son cheval Incitatus, condamner les épouses des sénateurs à se prostituer, et violer un couple de jeunes mariés. L'homme est un loup pour l'homme.

Si l'on est tellement sensible à la déchéance de l'empereur juvénile face à cette caricature de société, tout le mérite en revient, répétons-le, à Danilo Donati, qui tel le prince Prospero du Masque de La Mort Rouge d'Edgar Poe, sequestre tous les péchés de l'humanité entre ses murs de carton. Il encourage ainsi le petit empereur grisé et despote à agir comme un enfant au milieu de montagnes de cubes en bois. Un peu comme si on laissait Néron, autre tyran célèbre, au centre de l'arène.
Le taureau arrive au galop. Et les courtisans, jusque-là serviles, de se mettre à applaudir à tout rompre... Radical pour saisir toute l'ignominie de la Rome antique.

FRANÇOIS COGNARD

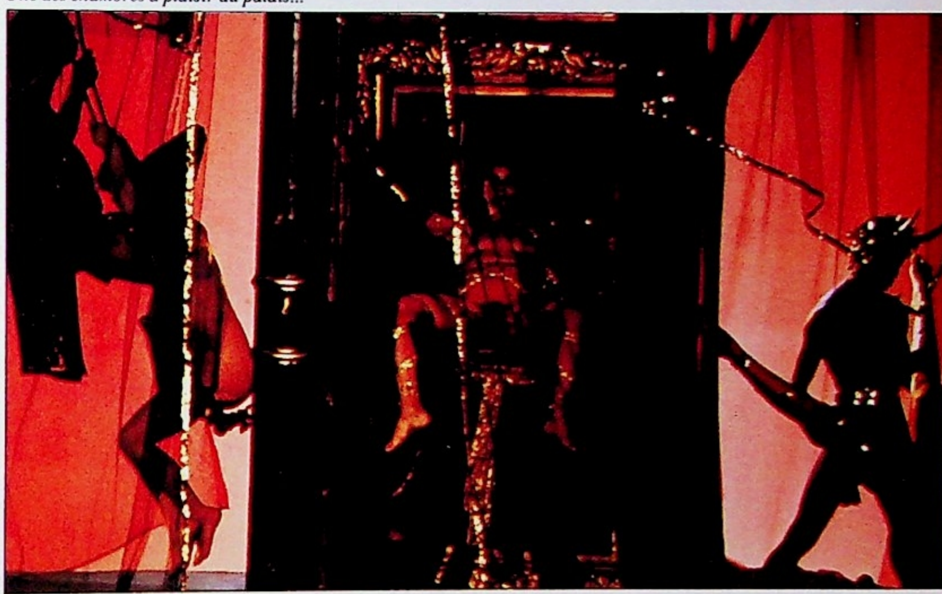


CALIGULA (Caligula).
U.S.A./Italie. - 1976-77. PR : Bob Guccione et Franco Rosselini for Penthouse Films International et Felix Cinematografica. R : prises de vues réalisées par Tinto Brass. Montage supervisé par les producteurs. SC : Gore Vidal et Massolino D'Amico sur une idée originale de Gore Vidal. PH : Silvano Ippoliti. MUS : Paul Clemente, et composée d'extraits de Serge Prokofiev (ROMEO ET JULIETTE) et Aram Khatchaturian (SPARTACUS). DEC. et COST : Danilo Donati. MONT : Nino Baragli. SFX : Franco Celli. 2 h 40.
Avec : Malcolm McDowell (Caligula), Teresa Ann Savoy (Drusilla), Guido Mannari (Macro), Peter O'Toole (Tibère), Giancarlo Badessi (Claude), John Steiner (Longinus), Helen Mirren (Caesonia), Mirella Dangelo (Livia), et les filles du mois de Penthouse : Lori Wagner (Aggripine) et Anneka Di Lorenzo (Messaline).
DIST : AMLF (cinéma) et VISTA vidéo_René CHATEAU (vidéo).
Duplication parfaite. Version française seulement : dommage pour les accents shakespeariens de Peter O'Toole et John Gielgud.

L'empereur et sa cour face aux sénateurs.



Une des chambres à plaisir du palais...



Caligula qui vouait à sa sœur Drusilla un amour incestueux hurle de douleur alors que celle-ci vient de périr des suites d'une fièvre. Dès lors, son règne ne sera plus qu'une suite de coups de folie chaque fois plus meurtriers...





STEREOPLAY : LE MAGAZINE DU SON.
PUISSANCE 100 000 WATTS.
STEREOPLAY
STEREOPLAY
MENSUEL
Explique sans jargon les nouvelles techniques du son.
Teste sans parti-pris le nouveau matériel Hi-Fi.
Critique sans concession les nouvelles gravures.



STARFIX 3

DE L'HORREUR !
DU MYSTERE !
DU REVE !

DARK CRYSTAL
DANS LES COULISSES DU TOURNAGE
AVEC LES CREATEURS DU TRIOMPHE D'AVORIAZ UN UNIVERS MERVEILLEUX LIVRE TOUS SES SECRETS...

ZOMBIE !
LE PLUS GRAND FILM D'HORREUR
DE TOUS LES TEMPS ENFIN SUR LES ECRANS !
ET DES PHOTOS-CHOC INEDITES...

L'ANIMATION AU FUTUR : suite
LES PROJETS DE DESSINS ANIMES LES PLUS
DELIRANTS QUI S'ANNONCENT A L'HORIZON
ECLATENT AU GRAND JOUR !

HALLOWEEN III :
LA TRILOGIE CONÇUE PAR JOHN CARPENTER
S'ACHEVE EN BEAUTE AVEC UN TERRIFIANT
CONTE DE L'ETRANGE...

ET LA ZONE Z - LES VIDEOCLIPS -
L'ACTUALITE - ETC... ETC...

PAS ENCORE ABONNES ?

SOYEZ AU PREMIER RANG DES PLUS EXTRAORDINAIRES SPECTACLES MODERNES GRACE A STARFIX. LA REVOLUTION DU CINEMA DE DEMAIN EST A NOS PORTES. VOUS SEREZ LES PREMIERS A L'ACCUEILLIR.

DES PHOTOS INEDITES ! DES INFORMATIONS EXPLOSIVES ! DES INTERVIEWS SENSATIONNELLES ! CADEAU !

FAITES PARTIE DE LA *STARFORCE !* TOUS AVEC NOUS SUR LA VOIE DES ETOILES ! DEVENEZ UN DES MEMBRES DU COMMANDO STARFIX GRACE AU BADGE STARFIX CHROME !

L'INSIGNE DE LA STARFORCE VOUS OUVRIRA DES HORIZONS INESPERES ! ENROLEZ-VOUS DES AUJOURD'HUI !

Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service Abonnement : 23, rue Vernet, 75008 Paris - Tél. : 720.50.51. Glissez votre paiement et cette formule dans une enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...

BULLETIN D'ABONNEMENT

PROFITEZ DE PLUS DE 20 % D'ECONOMIE EN VOUS ABONNANT 1 AN (12 N^{os}) 140 F au lieu de 180 F OU 2 ANS (24 N^{os} PLUS DEUX NUMEROS GRATUITS SOIT 26 N^{os} EN TOUT) POUR 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (étranger : ajouter 25 FF de port)

Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :
☐ d'un an pour 140 F
☐ de deux ans pour 250 F

Mme, Mlle, M. ______________________________
N° ______ Rue ______________________________
Ville ______________________________
Code Postal ______________ Signature :
Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de ______________________________

un HURLEMENT
... du début à la fin
SUNDAY TELEGRAPH

LE LOUP-GAROU DE LONDRES

DE JOHN LANDIS,
Réalisateur de
KENTUCKY FRIED MOVIE
ANIMALHOUSE
THE BLUES BROTHERS



" Une super-drôlerie au goût de sang-figé "
News of the World

" A la fois extrêmement drôle et véritablement effrayant "
Daily Mail

" Un équilibre subtil entre la chair de poule et le comique "
Daily Telegraph

Vous croirez vraiment que cela pourrait vous arriver...

" Un incroyable show d'effets spéciaux... La métamorphose horriblement détaillée d'un être humain en bête velue "
Sunday Times

" Une des scènes les plus susceptibles à provoquer un arrêt cardiaque dont j'ai jamais été témoin "
Evening Standard

" Un expert en effets spéciaux qui mérite un oscar "
Sunday Mail

IL L'A EU !... (ACADEMY AWARDS HOLLYWOOD 81)

PolyGram Video